

Documents pour l'Histoire des Francophonies, n° 4
Série Afrique centrale

L'AFRIQUE CENTRALE DANS CENT ANS

LE PROBLEME DE L'EVOLUTION NOIRE

Couverture : copyright Sarah Kaliski/doc. AML
Composition : Atelier Ledoux
Maquette de couverture : Césure (Liège)
Suivi éditorial : Yves De Bruyn/AML
Mise en page : Marie-Christine Duchêne

Première édition : © Payot, Paris, 1926

© Archives et Musée de la Littérature, 2001, pour la présente édition

Bd de l'Empereur, 4 - 1000 Bruxelles - Belgique

courriel : aml@cfwb.be

site internet : www.aml.cfwb.be

Imprimé en Belgique

D 6123/2001/1

ISBN 2-87168-021-3

Publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique

PAUL SALKIN

**L'AFRIQUE CENTRALE
DANS CENT ANS**

Avant-propos de Marc Quaghebeur

Introduction d'Isidore Ndaywel è Nziem

DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE
DES FRANCOPHONIES

Archives et Musée de la Littérature
2001

AVANT-PROPOS

En concevant il y a plus de dix ans le programme de recherches « Papier blanc Encre noire », les Archives & Musée de la Littérature et la Communauté française de Belgique ont cherché à mettre notamment l'accent sur les productions littéraires. Les analyses de l'Afrique centrale, qui fut un jour sous tutelle belge, avaient en effet fortement négligé cet aspect des choses au point d'accréditer en la matière le mythe de « l'empire du silence ». Nos travaux essayaient, d'autre part, de générer une dynamique réellement postcoloniale. Pour ce faire, ils entendaient dialectiser entr'autres les points de vue des uns et des autres : par exemple, au sein des mêmes tranches chronologiques. Bref, de tenter de faire histoire.

Le travail, qui passa notamment par le rassemblement de documents, nous amena bien sûr à la découverte de textes singuliers, parfois totalement oubliés, comme ce fut le cas des *Mystères du Congo* de Nirep et de Graef¹ ou de *L'Afrique centrale dans cent ans* de Salkin². Pour que Belges et Africains aient accès à une mémoire commune complexe et soient susceptibles d'inventer un monde différent, il importe que ces textes, oubliés ou introuvables, ne soient pas seulement l'objet d'expositions, de colloques et d'études ; mais que les sources contrastées deviennent accessibles.

¹ Pour en savoir plus sur ce volume, on peut se reporter à mon article « Zwanze et science à la conquête de l'Empire : Nirep et *Les Mystères du Congo* », dans *Images de l'Afrique et du Congo/Zaire dans les lettres belges de langue française et alentour*, Actes du colloque international de Louvain-la-Neuve (4-6 février 1993), Bruxelles, Textyles-éditions/Kinshasa, Éd. du Trottoir, pp. 205-233.

² Texte que j'ai abondamment commenté et mis en exergue dans mon introduction historique aux deux volumes *Papier blanc, encre noire. Cent ans de culture francophone en Afrique centrale*, parus en 1992 aux Éditions Labor dans la collection « Archives du futur », t. 1, pp. LXX-LXXXIV.

En lançant la collection « Documents pour l'histoire des francophonies » - dans laquelle, en ce qui concerne l'Afrique centrale, sont déjà parus les carnets d'un colonial ordinaire des débuts de l'État Indépendant du Congo (EIC), colonial qui était le frère du directeur de la revue *La Jeune Belgique*¹ ; puis une importante anthologie sur le choc des cultures, croisant les corpus africains et belges² -, nous avons cherché, certes modestement, à mettre en pratique ces objectifs.

La présente réédition de *L'Afrique centrale dans cent ans*, ouvrage majeur de Paul Salkin, un magistrat, s'inscrit dans cette stratégie. L'histoire de ce livre rare est tout aussi singulière - et, en un sens, typiquement belge. La prospective à laquelle se livre Salkin, bien des faits, en Europe comme en Afrique, l'ont en effet *grosso modo* confirmée. Remarquable en outre une réflexion qui ne prit pas les chemins du discours articulé mais de l'imaginaire - d'un imaginaire aux limites du fantastique ou de la science-fiction, pour l'époque - alors que le volume paraissait dans une très sérieuse collection scientifique de la maison Payot, « La Bibliothèque politique et économique ». Quel littérateur ou chercheur ès lettres y fût naturellement allé voir ? Quel scientifique eût de surcroît retenu cette fiction au sein de ses réflexions ?

Si ce récit n'est en rien comparable aux sommets de l'art littéraire, il indique en revanche, au sein de l'*establishment* colonial, une perception aiguë du caractère transitoire de ce processus. Que certaines formules marquent très évidemment la dette à l'égard de l'idéologie européocentriste ne peut surprendre que ceux qui entendent lire l'histoire à l'encontre de l'historicité des formes et des comportements. Beaucoup, parce que ses propos ne ressortissent pas au champ colonial et proviennent d'un écrivain à haut capital symbolique, se montreront moins choqués aujourd'hui par les propos qu'un Georges Bataille utilisait à la même époque dans *Documents*. Parlant du jazz, il signale que ces « noirs qui se sont civilisés avec nous (en Amérique ou ailleurs) et qui, aujourd'hui, dansent et crient, sont des émanations marécageuses de la

¹ *N'allez pas là-bas : Le séjour de Charles Warlomont au Congo (1887-1888) : ses écrits et leur réception par son frère Max Waller*, Émile Van Balberghe et Nadine Fettweis (éd.), avec une préface de Jean Stengers, Bruxelles, AML Éditions (« Documents pour l'histoire des francophonies »), 1997.

² *Aux pays du Fleuve et des Grands Lacs. Chocs et rencontres des cultures de 1885 à nos jours. Belgique, Burundi, Congo, Rwanda*, Anthologie établie par Antoine Tshitungu Kongolo, sous la direction de Marc Quaghebeur, Bruxelles, AML Éditions (« Documents pour l'histoire des francophonies »), 2000.

décomposition qui se sont enflammées au-dessus de cet immense cimetière »¹ à quoi se résume alors pour Bataille le pourrissoir occidental.

Le récit de Salkin pose d'autres problèmes dont nous espérons que la (re)découverte et la lecture seront les révélateurs. Problèmes religieux, politiques et culturels dont plus d'un aspect demeure à l'ordre du jour, aujourd'hui encore ; et qui, pour l'époque, étaient décrits d'une façon plus que prophétique². Reste qu'il s'agit aussi d'un texte, certes moins porté par les modes culturelles, mais surgi de ces mêmes années 20 durant lesquelles la perception de l'Afrique, après la Première Guerre mondiale, commence en Europe à marquer le pas d'une vision impériale jusqu'alors bardée de certitudes. Qui plus est, *L'Afrique centrale dans cent ans* prend son essor au cœur même du système de gestion et de domination coloniales. Cela devrait attirer d'autant plus l'attention sur ce livre oublié.

En 1920, Salkin, alors Juge suppléant au Tribunal d'appel d'Élisabethville, avait publié un fort volume *Études africaines* qui avait retenu l'attention de Louis Franck, lequel fut ministre des Colonies de 1918 à 1924, et obtenu un achat de 157 exemplaires du ministère des Colonies pour les bibliothèques congolaises. L'ouvrage interroge tout d'abord les formes de colonisation ; ensuite, les politiques indigènes dans la domination ; se penche, enfin, sur la spécificité du Congo belge.

Le préfacier de l'édition originale, le professeur Delafosse, ancien gouverneur des colonies, ne manque d'ailleurs pas de revenir sur cet ouvrage « qui est d'un sociologue très averti en même temps que d'un colonial très bien informé » pour présenter la fiction prospective de celui qui est alors Conseiller à la Cour d'appel du Katanga. Il laisse entendre que cette fiction plonge dans une « évolution sociale dont la progression normale se trouve contrariée par des forces inadaptées au milieu dans lequel elles agissent ». Il fait de même allusion

¹ Cf. Annamaria Laserra, *Rossignol et saxophone : à propos du Jazz dans la revue « Documents »*, dans J. M. Guieu (éd.), *Paris in the Jazz Age*, Georgetown University, 2001, p. 117.

² Tensions entre « évolués » favorables à l'occidentalisation et partisans du retour aux sources africaines, par exemple : fermentation des campus universitaires ; certitude des combattants d'être invulnérables ; prise du pouvoir par « l'empereur », un homme fort feignant la synthèse...

au bolchevisme et au kibanguisme¹ qui ont secoué la colonie dans les années 20. Cela ne dut pas suffire pour mettre à l'abri du scandale un auteur-magistrat qui osait écrire, en ces années troublées, que l'« on représente les savants nationalistes noirs comme des fanatiques étroits. Mais n'oublions pas que ce sont des Européens qui les qualifient de la sorte. Nous appelons souvent fanatique celui qui pense autrement que nous ».

Inscrite dans le chapitre *La prophétie du Boiteux* et dans la partie qui métamorphose la figure de Paul Panda Farnana, le premier intellectuel laïc nationaliste du Congo, sous les traits de Tengele Mali, cette citation ouvre de belles perspectives sur la complexité – et l'audace en son temps – du propos de Salkin. Elle montre aussi quelle recherche il s'impose encore d'effectuer sur le décryptage des figures et faits historiques cachés (et transformés²) sous chaque personnage ou réalité de la fiction. En ce compris sans doute ce Cobourg devenu professeur à l'Université de Léopoldville, qui n'est pas sans évoquer certains traits et propos de la figure du prince héritier de l'époque, le futur Léopold III.

Du travail demeure donc à faire !

Pour cette réédition, nous avons respecté la plupart des graphies de l'époque (entr'autres : « cerval », « homestead », « mollite », « policocos »...) ; pour d'autres, en revanche, devant la multitude de graphies rencontrées dans l'édition originale, nous avons choisi de les uniformiser conformément à l'usage actuel (par exemple : « centrafricain », « Blancs », « Noirs », « Nègres », « Caïnite »...). Nous attirons en revanche l'attention sur le fait que l'auteur a quelque peu transformé des toponymes – sans doute pour donner une dimension plus large à son propos et éviter peut-être la censure coloniale. Il en va ainsi de « Tounkeia » (Bunkeia ou Bunkeya pour désigner la capitale de M'Siri), de « Bakouna » (Bakouba ou Bakuba – allusion au Royaume des Bakuba), du lac « Tanika » (lac d'Éthiopie et allusion au lac Tanganika) ou encore de l'« Éthiopie » (au sens étymologique de « Pays des Noirs »)...

¹ Mais Salkin est subtil. Il évoque tout autant l'abbé Kaoze, premier prêtre congolais, qui apparaît sous les traits de Pamala (Mpala), et dont il rappelle les origines « nobles » et la claudication.

² Ainsi *L'Afrique aux Africains*, titre du livre d'Otlet prônant le retour des Noirs américains en Afrique (1888), devient-il le nom d'un club révolutionnaire pour l'Afrique centrale, dont les chefs sont insaisissables. Ce club fait contrepoint à « l'Afrique européenne », loge créée par des Noirs civilisés, et qualifiée par le narrateur de « caricature de la franc-maçonnerie belge ».

À l'heure d'offrir au public ce texte, nous tenons à remercier les personnes qui nous ont aidés à réaliser cette réédition dans les meilleures conditions, à savoir madame Francine Salkin et monsieur Stéphane Salkin pour leur aimable autorisation ; messieurs Henri Vannoppen, Jacky Legge, Jos De Geest et Antoine Tshitungu Kongolo.

MARC QUAGHEBEUR
Directeur des Archives & Musée de la Littérature

LIRE PAUL SALKIN AUJOURD'HUI

Nous sommes en 1926 quand Paul Salkin, magistrat à Élisabethville (Lubumbashi), donne à lire, au travers du récit ici réédité, la description de l'Afrique centrale... dans cent ans. C'est-à-dire en 2026 si nous le prenons au mot. Une situation, qui, aujourd'hui encore, est à projeter dans l'avenir, soit dans un quart de siècle.

Le développement du récit a pour prétexte une série de visites, de descriptions ainsi que de rencontres diverses à l'occasion de la célébration du cinquantième anniversaire de l'université de Léopoldville. Une université créée, à s'en tenir à la chronologie du récit, en 1976 et non 22 ans plus tôt, en 1954¹.

Dans la *Préface* à l'édition originale, Maurice Delafosse a beau prévenir le lecteur « qu'il ne s'agit point d'une œuvre d'imagination ni d'un roman prophétique » – sans doute pour ne pas en ternir le caractère scientifique et la solidité du message : il s'agirait, nous explique-t-il, d'une étude de « sociologie coloniale » –, celui-ci ne peut empêcher d'être d'abord frappé par la fécondité de l'imagination de l'auteur, qui n'a pas hésité à emprunter à la narration le style direct pour partager avec le lecteur ses inquiétudes sur l'avenir de la colonisation (belge). Ce choix a sans doute été dicté par le souci de réveiller le monde colonial, son premier public, de sa trop grande assurance dans la pérennisation du règne colonial ; de le sensibiliser à la problématique de l'inévitable évolution. C'est sûrement la nécessité de se faire entendre de tous, particulièrement du

¹ Sur la naissance du phénomène universitaire au Congo, on se référera aux témoignages de son premier recteur, Luc Gillon (« La Naissance de l'université Lovanium » dans *Mélanges offerts à G. Malengreau, Problèmes de l'enseignement supérieur et de développement en Afrique centrale*, Paris, R. Pichon et R. Durand, 1975, pp. 13-36 ; *Servir en actes et en vérité*, Bruxelles, Duculot, 1988).

grand public, qui l'a amené à la mise en récit d'un discours à contre-courant, peu recevable sous quelque autre forme.

Les principaux personnages, tous européens, représentent diverses tendances. L'ancien Roi des Belges, le professeur Cobourg (ainsi désigné parce qu'issu de la lignée des Saxe-Cobourg), est progressiste et laïc ; le préfet apostolique, Larmier, est missionnaire conservateur, vivant à la campagne dans une abbaye dont il est, par ailleurs, le prier¹ ; le gouverneur de la Moyenne Afrique équatoriale établi à Coquilhatville (Mbandaka) représente l'*establishment* colonial. À ces trois coloniaux, tous belges, s'ajoute un « outsider », un touriste britannique, Hanovre, rejeton de la couronne d'Angleterre et « cousin »² du professeur Cobourg. Sa présence en tant qu'« étranger » crée, au-delà des festivités d'anniversaire, le prétexte à de nombreuses visites. Le livre est construit sur le dialogue entre ces personnages ; sur ce qu'il leur est donné de voir et d'entendre. Une occasion, pour le lecteur contemporain de Salkin, d'être édifié sur l'Afrique centrale (le Congo belge) de 2026.

Puisqu'il me revient d'en faire la lecture, je ne peux effectuer cet exercice qu'avec ma sensibilité propre d'Africain et de spécialiste des sciences sociales.

D'entrée de jeu, je note qu'il s'agit d'un texte « colonial » qui n'a pu, malgré son caractère « progressiste », prendre ses distances par rapport à l'ensemble des clichés colonialistes ni faire l'économie de l'ensemble des préjugés de l'époque à l'égard de « l'indigène ». Dans le récit, même le Noir américain est obligé de recourir à la chicote pour tirer quelque chose de cet indigène trop enclin à la paresse, à l'oisiveté et à la bêtise. « Je suis pénétré de la culture européenne, sans laquelle nul ne mérite le titre d'homme », déclare Yamono, le Noir américain. « Les dix mille sauvages qui cultivent ma terre sont au plus bas degré de l'échelle humaine. Leur occupation préférée est de se croiser les bras, d'évoquer

¹ On aurait pu conclure ici que Salkin n'était pas particulièrement versé dans des questions ecclésiastiques, puisque il attribue à un seul personnage les fonctions monastiques (prier) et ecclésiastiques (préfet apostolique). En réalité, il s'efforce de restituer ici la situation particulière du Katanga, territoire ecclésiastique des Bénédictins, ordre pourtant monastique.

² Léopold de Saxe-Cobourg (le futur Léopold I^{er}, roi des Belges), d'origine allemande mais naturalisé anglais, épousa, en premières noces, en 1816, Charlotte, héritière de la couronne britannique, de la dynastie des Hanovre. Cette « alchimie » familiale justifie le cousinage que l'auteur établit entre le savant belge et le touriste anglais.

leur passé barbare et de se livrer à leurs superstitions ngoïstes¹, musulmanes ou chrétiennes. Sans la chicote et la terreur que ma vue inspire, mes six mille hectares de terre retourneraient à la jachère ! » (p. 30). À l'inverse de l'Afrique, l'Europe demeure, comme l'auteur le met sur les lèvres d'un certain nombre de ses personnages, « la patrie libératrice, pacificatrice ! la maîtresse d'art, d'industrie et de science, l'institutrice de l'univers ». Au total, c'est l'Europe qui aurait « créé » l'Afrique et unifié ses différentes communautés déchirées par d'interminables guerres intestines, comme s'il n'existait, autrefois, ni solidarité entre peuples, ni alliance interethnique, ni circulation au sein du continent. « Sous l'influence de la politique occidentale et des fréquents contacts entre individus de tribus différentes, les Noirs oubliaient leurs hostilités séculaires. Des hommes qui, naguère, se seraient entre-tués, se coudoyaient dans les chantiers, à l'école et dans les sociétés secrètes. Des sensations de solidarité dans l'infortune se substituaient aux haines d'autrefois. Le même sang ne coulait-il pas dans leurs veines et à peu près tous les Noirs n'étaient-ils pas dans la même condition : sans terres, sans rois, travaillant pour les Blancs ? » (p. 51). Ainsi, d'après Salkin, il n'y avait de rapports que conflictuels en Afrique avant l'arrivée des Blancs.

Il faut toutefois savoir lire ce livre au-delà de sa vision « européocentrique ». En somme, le restituer dans le contexte colonial des années 20 pour pouvoir en décoder le message secret, car, dans le corpus littéraire colonial, ce texte fait partie d'un genre fort peu pratiqué. Un genre qu'on aurait aimé rencontrer plus souvent, parce qu'il porte sur le devenir et sur l'avenir. Avant Salkin, il faut remonter le cours du temps jusqu'en 1888 pour déceler, dans l'univers belge, un autre regard prospectif sur le Congo, celui de Paul Otlet. Après lui, il faudra attendre 1946, puis 1955, pour rencontrer deux autres « prophètes » de l'indépendance et du développement du Congo, Georges Caprasse et surtout Jef Van Bilsen.

Paul Otlet, pour avoir cru aux intentions déclarées du Roi (Léopold II), eut l'audace de lui proposer de confier le développement et la modernisation de son « État indépendant » aux Noirs américains. « Ces Nègres, plaidait-il, pour la plupart sont instruits ; beaucoup sont dans une enviable aisance ou même disposent de forts capitaux dus à leur travail intelligent. Ils ont vécu au sein

¹ Mouvement religieux syncrétique fondé par un Noir américain, qui va essaimer en Afrique australe et au Congo belge, principalement au Katanga, suscitant la répression de l'État colonial.

d'une Nation leur donnant tous les jours les plus rares leçons de la liberté politique et de l'industrialisation moderne. Et voilà qu'au lendemain de leur émancipation, ces Nègres veulent achever d'obtenir dans les rangs de l'humanité la place qui leur revient de droit. Libres par le fait d'autrui, d'eux-mêmes ils aspirent maintenant à se fixer dans un territoire qui soit à eux et ils redemandent leur ancienne partie. À nous de favoriser ces légitimes aspirations. Que le vaste État Indépendant du Congo ouvre ses portes à ces citoyens américains qui sont ses enfants. (...) Une fois transplantés dans un climat qui leur convient, sur un sol qui est le leur, avec, pour les aider, des populations du même sang, ces Nègres auront vite fait de couvrir de plantations les riches vallées du Congo et du Kasai, de relier par des voies ferrées les principales sources de production, de créer des ports nouveaux. Ils auront bientôt mis fin eux-mêmes aux misères de l'esclavage, organisé la défense du territoire, assaini le pays, ouvert une riche région aux entreprises européennes ». D'après ces prévisions, concluait-il, « il n'y a pas d'exagération à affirmer qu'avant un siècle (soit avant 1988), Boma, Léopoldville et Banana puissent devenir les New York, les Chicago et les Washington du continent africain¹ ». Le Roi-souverain n'eut pas à s'embarrasser de ce genre de conseil, préoccupé qu'il était de « rentabiliser » son État pour son profit et celui de la Belgique. Plus de vingt ans après 1888, il n'y a pas, bien sûr, là comme ailleurs, ni Chicago ni New York sur le continent africain.

Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, Georges Caprasse, journaliste du *Courrier d'Afrique*, principal journal colonial de Léopoldville, s'était à son tour livré à des prophéties sur « l'indépendance » du Congo. « Cent ans après la proclamation de Vivi (1^{er} juillet 1885), nous verrons la proclamation de Léo. Ce rythme est-il trop rapide ? Est-il souhaitable ? Nous n'en sommes pas les maîtres. De nous ne dépend qu'une chose : que cette course s'accomplisse avec nous et non contre nous, que le galop ne donne à personne le vertige, mais laisse à tout le monde son sang-froid² ». Ce discours sera repris et amplifié, en décembre 1955 par Jef Van Bilsen dans son plaidoyer pour un « plan de trente ans pour l'émancipation de l'Afrique belge »³. L'un et l'autre ont donc prédit

¹ Otlet, P., *L'Afrique aux Noirs*, Bruxelles, F. Larcier, 1888, pp. 12-15.

² Cf. Van Bilsen, J., *Vers l'indépendance du Congo et du Rwanda-Urundi*, Kinshasa, PUZ, 1977, p. 229.

³ Van Bilsen publia d'abord son plan en flamand en 1955 (« Een dertigjarenplan voor de politieke ontvoording Belgisch Africa », dans *De Gids op maatschappelijk Gebied*, 12, déc. 1955, pp. 999-1028), avant de le traduire en français en 1956 (« Un plan de trente

l'avènement de l'indépendance à la même échéance de 1985, « cent ans après Berlin » – soit 30 ans à partir de 1955, date de la publication du texte de Van Bilsen. Nous savons que la date réelle précédera ces prévisions « révolutionnaires » qui coûtèrent cher à leurs auteurs respectifs. Elle interviendra vingt-cinq ans plus tôt, en 1960.

D'Otlet à Van Bilsen, ces textes constituaient une littérature à l'index, celle qu'on ne laissait pas traîner entre les mains des « indigènes » pour ne pas leur « donner des idées » – certains de ces textes, tels celui d'Otlet, demeurèrent sous le boisseau jusqu'en 1992, début des manifestations « Papier blanc Encre noire ». La politique coloniale ne s'y trompait pas. Effectivement, chaque fois qu'elle a manqué de vigilance, ce type d'influence fut immédiat. Le texte d'Otlet inspira ainsi Paul Panda Farnana¹ – par ailleurs marqué par les événements de 14-18 qu'il vit en Europe – qui se fera militant panafricaniste de la première heure dans son combat pour la défense de ses compatriotes africains. On connaît, par ailleurs, la réaction que provoqua celui de Van Bilsen à Léopoldville. Sa lecture conduisit à la rédaction, en 1956, du premier manifeste congolais : le manifeste *Conscience Africaine*, qui marqua le coup d'envoi de la revendication à « l'indépendance », même si ce mot fétiche est absent de cet écrit de manière explicite. Le groupe « Conscience Africaine » du futur cardinal Joseph Malula adhéra en effet au « Plan de trente ans » – sur quoi l'ABAKO lui portera la contradiction par la publication de son *Contre-manifeste* – et accentua son exigence sur la nécessité d'impliquer les autochtones dans son exécution. Telle fut, au demeurant, la seule réaction positive à l'initiative de Van Bilsen qui, en métropole, passa pour une trahison du professeur de l'École coloniale d'Anvers².

Il est important que l'ensemble de ce corpus colonial soit restitué à la lecture des élites africaines, comme le préconise l'initiative de cette réédition, à la fois pour confirmer la diversité d'opinions qui existaient dans les milieux coloniaux mais aussi pour établir la généalogie de ce courant de pensée qui, au cœur du monde colonial, a accompagné le processus d'éclosion des idées indépendantistes au cœur du grand « empire du silence ». Le temps vient où l'Afrique

ans pour l'émancipation politique de l'Afrique belge », dans *Les Dossiers de l'action sociale catholique*, février 1956, n°2, pp. 83-111).

¹ Cf. Bontinck, F., « Mfumu Paul Panda Farnana 1888-1930 Premier (?) nationaliste congolais », dans Mudimbe, V.-Y. (éd.), *La Dépendance de l'Afrique et les Moyens d'y remédier*, Paris, Berger-Levrault, 1980, pp. 591-610.

² Cf. Ndaywel è Nziem, I., *Histoire générale du Congo, de l'héritage ancien à la république démocratique*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1998, pp. 510-516.

apprendra à faire le compte de ses « amis » dans le monde, à travers les temps, et à honorer ses héros « outre-mer », ceux-là qui ont cru en elle et qui ont apporté une contribution déterminante à sa libération et à son développement. Ce livre témoigne de leur présence à toutes les époques, y compris au cœur même de l'époque coloniale.

Le récit de Salkin est réparti en quatre livres (chapitres). De prime abord, le livre retient l'intérêt par les détails mis au compte de la préfiguration de l'an 2026 et par le fait qu'ils se sont réalisés dans des circonstances similaires à celles qui avaient été imaginées par l'auteur. La constitution de l'« Association des Nations », préoccupée du désarmement mondial, s'est pratiquement mise en place dans les mêmes termes et a donné lieu à l'actuelle Organisation des Nations Unies. La construction des « États-Unis d'Europe » (l'Union européenne) est en cours, avec Bruxelles pour capitale, ville où son imagination faisait abriter les « conférences préparatoires ». Outre-mer, les ambitions coloniales ont fini par se taire. En Afrique du Nord, conformément aux prévisions, l'indépendance de l'Algérie a été plus tardive et plus laborieuse que celle d'autres pays. Au Congo (Afrique centrale), l'indépendance a effectivement été accompagnée d'une révolte, non d'étudiants, mais de l'armée coloniale, la « Force Publique ». On est frappé aussi par les promesses du passé qui ne se sont pas (ou pas encore !) concrétisées. Ainsi, contrairement aux prévisions, la Belgique est encore un royaume, de même que le Royaume-Uni. L'Afrique centrale n'est pas (encore !) la patrie d'une population « arc-en-ciel »¹, où cohabiteraient, en plus des autochtones, des Noirs américains, des Indous, des Indiens, des Chinois, des Égyptiens et des Européens. Elle ne dispose pas encore d'équipements aussi modernes et aussi enviabiles que les cultures « à l'électricité » (*sic* !) ou de puissants facteurs d'intégration régionale, au-delà des clivages de type colonial, comme la ligne aérienne transcontinentale « Dar es-Salaam/Léopoldville » (Kinshasa) en passant par Stanleyville et six autres escales.

À mes yeux, Salkin eut une perception exacte des enjeux de l'histoire, du moins tels que les expriment et les perçoivent les Congolais contemporains. Salkin les associe ainsi à la quête d'une forme de modernité, impliquant des usages anciens, qui puisse s'allier avec leur mode de pensée, leur vision du monde sous-jacente ainsi que leurs projections en termes de développement à

¹ Référence à la donne multiraciale de l'Afrique du Sud, qualifiée de nation arc-en-ciel.

partir du potentiel local. Rappelons que, par moments, cette même intuition a revêtu des formes diverses, allant du « nationalisme » à la Lumumba à la nécessité de « compter d'abord sur soi-même » de Laurent-Désiré Kabila, en passant par le « recours à l'authenticité » de Mobutu. Dans un autre registre, elle s'est exprimée comme « remise en question »¹ (Mabika–Kalanda) ou, dans le domaine du christianisme², comme impératif d'« inculturation » (J. Malula et l'école théologique de Kinshasa). Salkin s'étend particulièrement sur cette tendance, jusqu'à la limite de l'aberration, dans le but évident, non pas de l'encourager, mais d'en dénoncer les travers. Ainsi, dans son Afrique centrale de 2026, les chars sont tirés par « les zèbres, les buffles et les éléphants », puisque la domestication de ces espèces était entamée au cours de la colonisation belge. Sorcellerie, magie et polygynie ont droit de cité dans l'univers de « modernité authentique », en opposition avec celui dit des « Noirs européens », qu'il s'efforce d'imaginer. Toujours dans cet univers, le pouvoir traditionnel – « coutumier » dans le jargon colonial belge – continue à prétendre à la survie, sous la forme des « protectorats locaux », notamment du royaume des *Bakouna* (Bakuba), et cela, à l'envers de la « table rase » politique et administrative que laisse entrevoir toute « colonisation de bon aloi ».

Le terrain propice à cet antagonisme, entre les « anciens » et les « modernes », tenants de la modernité « européenne » et « indigénisée », est celui de la religion. À l'époque, l'auteur fut témoin d'ambiguïtés liées à la conversion au christianisme – avec le cortège de sectes qu'elles ont parfois pu générer³, et cela notamment du fait des rencontres avec les systèmes religieux préexistants et parallèles – pour ne pas identifier ce terrain comme celui des affrontements futurs. Sur les lèvres de Cobourg, il résume ainsi la situation historique : « À la faveur de l'Acte de Berlin, de nombreuses doctrines

¹ Mabika-Kalanda, *La Remise en question : base de la décolonisation mentale*, Bruxelles, Remarques Africaines, 1967.

² Lire à ce sujet Bimwenyi-Kweshi, O., *Discours théologique négro-africain. Problème des fondements*, Paris, Présence Africaine, 1981.

³ Faisons nôtre ici une réflexion d'Achille Mbembe (*De la postcolonie. Essai sur l'imaginaire politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2001, p. 213) « Toute conversion repose toujours quelque part sur un malentendu. Elle a toujours dans sa constitution un caractère composite, hétéroclite et baroque. À ce titre, elle participe du phénomène d'hybridation, l'érosion des références anciennes et des manières de faire "traditionnelles" allant toujours de pair avec la réécriture des fragments des mémoires nouvelles et une redistribution de la coutume. »

religieuses et philosophiques étaient représentées en Afrique centrale. L'islam débordait du Nord-Est et menaçait de la couvrir de son ombre. Le bouddhisme, la théosophie et la philosophie positive avaient quelques adeptes. Vingt-cinq mille missionnaires chrétiens évangélisaient les Bantous mais, affaiblis par les divisions, ils défendaient avec peine contre les hérésies et les doctrines rivales le fruit de leur long apostolat » (pp. 50-51). Le phénomène d'expansion du « Kitawala » au Katanga, en provenance de la Rhodésie du Nord (Zambie), ne lui était pas étranger. En tant que magistrat, il n'était pas non plus ignorant de « l'affaire Kimbangu » qui avait secoué le monde colonial au début des années 20. Il vivait de surcroît à Élisabethville où le prophète était interné. L'événement n'avait d'ailleurs pas échappé à la vigilance de la presse de l'époque, dans la capitale du cuivre : « Kibango est dans nos murs depuis peu, et sa renommée l'a suivi du Bas-Congo jusque dans la capitale du Katanga, à en juger par l'effervescence que suscite parmi nos frères noirs le passage du prophète, lorsqu'il se rend au parquet escorté de ses gardiens. Autour de lui se créent déjà des légendes¹ ».

Tout cela permet de comprendre pourquoi la prospective de Salkin est si étrangement religieuse et pourquoi l'avènement des syncrétismes² y est décrit comme préfiguration du monde de demain. Dans son récit, la position « révolutionnaire » est exprimée par les tenants des « églises nouvelles », sous la forme de « moines bantous » ou d'adeptes de Lésa (« Dieu »)³. En cela, il fut à sa manière un visionnaire. Le Congo d'aujourd'hui, en proie à une crise sans précédent, s'est en effet transformé en un espace du christianisme « à l'informel », terrain effectif d'affrontement entre plusieurs courants religieux, d'origine tant externe que locale.

S'il faut louer l'érudition « africaniste » de notre auteur⁴, il faut, en revanche, lui pardonner des coquilles inévitables dues notamment à la mauvaise perception des mots locaux. Ainsi il faut lire « dawa » au lieu de « lawa » ; « nganga » au lieu de « mganga » ; « muzuri kwabo » au lieu de « mousourikwabo » ; « mouezzin » au lieu de « moudden ».

¹ Cf. *L'Avenir colonial belge* du 22 février 1922.

² Prendre connaissance de la synthèse que j'en donne (Ndaywel è Nziem, I., *op. cit.*, pp. 415-426).

³ Le fondateur du « kitawala » s'était proclamé « Mwana Lesa » (« fils de Dieu »).

⁴ Les détails géographiques sont en général corrects. Les noms des personnages locaux (« Toumba », « Kapaya », « Mwana Mutuale ») sont tous tirés du même registre luba ; certains termes sont d'origine swahili, comme « askari » (« soldats »), « muzuri » (« bon »).

Lire Salkin aujourd'hui permet d'aller à la découverte d'une certaine littérature coloniale, celle qui allait à contre-courant. Elle n'avait pas les faveurs de l'opinion publique de l'époque et n'était certainement pas à la portée des « indigènes ». Le lire, c'est aussi visiter les multiples trajectoires de la société africaine : celle qui fut imaginée et celle qui s'est réalisée de manière effective ; celle qui fut rêvée par les uns comme par les autres et celle qui s'est finalement imposée comme conséquence des vicissitudes de l'Histoire. C'est, en définitive, s'initier à une certaine manière de regarder le présent, de l'affranchir du quotidien, pour le découvrir comme anticipation de l'avenir et comme étape vers d'autres étapes. Exercice fort instructif pour les générations montantes en Belgique, au Congo, au Rwanda et au Burundi !

Car l'histoire de la colonisation, particulièrement de la colonisation belge, est un patrimoine qu'il faut apprendre à apprivoiser pour se débarrasser de l'héritage historique et tisser, à partir d'une mémoire enfin balisée et assumée, une solidarité agissante, fondée sur le partage de la même page d'histoire, entre le Nord et le Sud.

ISIDORE NDAYWEL E NZIEM
Historien congolais

LIVRE PREMIER

I

L'ANNIVERSAIRE

C'était l'aurore à Stanleyville. Cobourg se dirigeait d'un pas rapide vers l'avion électrique express Dar es-Salam-Léopoldville dont l'heure de départ était proche. Le manquer l'eût vivement contrarié, car il devait assister à Léopoldville aux solennités organisées en l'honneur de l'anniversaire de la fondation de l'Université, cinquante ans auparavant.

Dans la salle à manger de l'aéroplane, il y avait une trentaine de personnes. Au milieu de Nègres civilisés, affalés sur des chaises et cuvant leurs boissons, des Hindous fumaient des cigarettes ; cinq Noirs américains, la tunique ornée d'une chaîne rompue encerclée d'étoiles, s'entretenaient de culture et d'élevage ; droites devant les miroirs, des femmes indigènes en toilette d'Occident se mettaient du rouge aux lèvres. Cobourg s'assit et commençait à se restaurer quand un vieillard au visage énergique et doux entra. Il portait le chapeau rond des missionnaires et la croix pastorale.

– Enchanté de vous voir, citoyen Préfet, dit Cobourg.

– Fraternité, cher ami, répondit Larmier, préfet apostolique du Kabamba.

L'appareil se souleva verticalement avec lenteur, puis s'élança obliquement, à une vitesse prodigieuse, vers les hauteurs du ciel. Les passagers fixèrent sur leur visage le masque de respiration.

– Nous voilà envolés, continua l'ecclésiastique. Nous ferons en palier du six cent et vingt kilomètres à l'heure, je crois. Nous serons donc dans la capitale vers onze heures, car il y a sept escales. Je n'ai plus séjourné en Afrique civilisée depuis un an. Je suis si heureux avec mes chers Noirs de l'abbaye de Saint-Denis, au milieu de mes villages et de mes plantations. J'y goûte la plénitude du bonheur, s'il en existe un dans cette vallée de larmes. Dites-moi donc, je ne lis pas les radiogrammes quotidiens : la vingt-troisième conférence de Bruxelles, qui s'est réunie il y a deux mois, a-t-elle abouti ? Les États-Unis d'Europe sont-ils enfin constitués ?

COBOURG. – Non, mais un progrès a été réalisé. Les laboratoires et les industries chimiques sont désormais limités en nombre et contrôlés par

l'Association des Nations. La production des usines à munitions est surveillée et réduite. Tous les peuples ont admis, en cas de menace de conflit, l'obligation de l'arbitrage. Il n'y a d'exception que si l'honneur national est engagé.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – Et vous appelez cela un progrès !

COBOURG. – Il y a bien plus de chances de paix aujourd'hui que durant le XX^e siècle semi-barbare, citoyen Préfet. La population de l'Europe n'est plus que de deux cent soixante-quinze millions d'habitants. De plus, c'étaient souvent les volontés, avouées ou hypocrites, de domination extérieure qui déchaînaient les guerres. Or, les ambitions coloniales n'ont plus d'objet. La Mésopotamie, la Palestine, les Indes, l'Asie, le Sahara, tout le nord de l'Afrique, sauf l'Algérie, sont indépendants. La mer est libre. Il n'y a plus d'empires autoritaires à conserver ou à agrandir. Les États européens n'ont-ils pas cédé à l'Association des Nations leur souveraineté sur les autres régions d'outre-mer, comme le Centre africain par exemple ? Y possèdent-ils autre chose que des mandats dont l'exercice est jalousement surveillé par elle et qui n'offrent guère d'avantages économiques particuliers ? Il n'existe plus que des communautés fraternelles de peuples parlant la même langue, comme l'anglo-saxonne. Comment l'honneur d'un peuple civilisé pourrait-il recevoir une atteinte ? La guerre est maintenant presque impossible.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – La Conférence de Bruxelles a-t-elle mis fin aux armées permanentes ?

COBOURG. – Les inconvénients des armées sont ramenés à un minimum. Les sports militaires sont imposés aux adolescents dans tous les pays. À partir de la vingtième année commence une période d'éducation qui consiste en général en une incorporation de quinze jours par an et cela de vingt à quarante ans. Du reste, si une guerre éclatait, le rempart des poitrines s'effondrerait comme une muraille de cire au soleil. Lors de l'épouvantable conflit de 19.., ce fut dans les laboratoires de physique et de chimie que se prépara le deadlock. Du haut des avions, les savants livrèrent la bataille. Soldats et flottes comptaient peu. Ils ont encore moins d'importance aujourd'hui.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – Le voilà donc, le fruit de tant d'efforts vers la paix et l'entente ! Le voilà, le chef-d'œuvre de l'ère égalitaire, de l'égalité des peuples, de l'égalité des sexes, de l'égalité du point de départ, de l'égalité de tous vis-à-vis de tous. La guerre toujours possible et des milliers de physiciens s'ingéniant, en dépit de tout, à trouver l'engin de mort sans rival. Pauvre race blanche !

COBOURG. – Je crois, citoyen Prieur, que l'ère civilisée a apporté, sinon l'âge d'or, du moins d'heureux changements. Les âmes de notre siècle ne sont plus celles des siècles précédents. Non seulement nous haïssons la guerre, mais nous méprisons cette institution du passé comme indigne de notre culture. L'ère nouvelle est pour beaucoup dans cette psychologie. Le régime anarchique de production pour le profit ne le cède-t-il pas à des méthodes basées sur les besoins et la géographie ? Le commerce de l'argent n'est-il pas supprimé ? Les privilèges du sexe, de la naissance et de l'héritage sont-ils autre chose que des souvenirs ? Les sciences morales, naguère sacrifiées à l'utilitarisme, ne jouissent-elles pas d'une faveur sans cesse grandissante ?

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – C'est une originalité de votre part, Cobourg, de parler ainsi. Un descendant des anciens rois des Belges, devenu un modeste professeur d'université, devrait plutôt regretter les inégalités sociales de l'ère close. Mais, abstraction faite des guerres toujours menaçantes, croyez-vous l'homme plus heureux en régime soi-disant égalitaire que durant les époques révolues ?

COBOURG. – Nous sommes plus savants et plus organisés. L'angoisse de la faim n'étreint plus les hommes et les peuples. La machine, la grande libératrice, a réduit à une moyenne de trois heures et demie par jour le temps de travail nécessaire à la subsistance. On lit beaucoup, mais les écrivains désertent les sujets qui étaient en vogue durant l'ère capitaliste. L'adultère, la louange de la force et de la haine, sont abandonnés. L'alcool est partout interdit. L'institution de vacances de deux mois pour tous et celle de la quasi-gratuité des voyages ont favorisé l'équilibre du corps et de l'esprit. Les hommes se recherchent aujourd'hui bien plus qu'autrefois par pure sympathie humaine.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – L'inquiétude, ce ver rongeur de notre race, la vaine agitation ont-elles diminué, selon vous ?

COBOURG. – Je le pense, citoyen Prieur. Les livres et les mémoires de l'ère semi-barbare montrent que nos ancêtres ne connaissaient pas la paix de l'âme. Le désir et l'impuissance de croire, la fureur de briller et de parvenir, les ambitions déçues tourmentaient nos aïeux. De notre temps, les positions en vedette ont perdu de leur fascination. On n'aspire plus à être ministre, ou chef d'industrie, ou maître sans contrôle d'une grande entreprise. Ces vieilles fonctions sociales, qui conféraient les honneurs et l'illusion du pouvoir, ne sont plus que des charges peu enviées. L'extrême richesse ne se transmet plus de père en fils. La nature et sa magie, le mystère du passé, de l'avenir et de la mort, la

peinture, la poésie et la musique, voilà ce qui de nos jours captive surtout les hommes.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – La paix de l'âme ne s'acquiert, Cobourg, que dans la bénédiction de la foi. Des religions et des philosophies toujours plus nombreuses se partagent le monde. L'Afrique elle-même est envahie par elles. La multiplicité des doctrines les affaiblit toutes. Le catholicisme romain souffre lui-même cruellement de l'individualisme religieux.

La vitesse de l'avion était telle que les voyageurs ne pouvaient jouir de la variété des paysages. À peine avaient-ils deviné dans les étendues ensoleillées la proximité d'une usine ou d'une plantation que l'objet entrevu s'abîmait au regard. Tout se fondait et s'unifiait dans le bleu du ciel moucheté de petits nuages blancs, dans le gris lustré du sol et dans les tons intermédiaires. Seul l'horizon, avec les lignes flexibles de ses collines, gardait quelque fixité. Le fleuve, comme une voie messianique bordée de sombres frondaisons, aimantait les regards des passagers.

L'aéroplane ralentit sa course en vue de l'aérodrome de Coquilhatville. Il s'y posa au milieu des cris et des rires d'une bande de portefaix cosmopolites qui interpellaient les voyageurs en anglais, en français, en hindou et dans les langues indigènes. Plusieurs musulmans vêtus de gandourahs et de burnous, des colons européens au visage blême, des Chinois et des Noirs y prirent place. Parmi les nouveaux venus se trouvait un fonctionnaire belge, le Gouverneur de la Moyenne Afrique équatoriale.

– Égalité, citoyens, dit-il à Cobourg et au Préfet.

– Liberté, cher ami, répondirent-ils.

– Allez-vous comme moi, fit-il ironiquement, commémorer à Léopoldville le jour des funérailles de la domination européenne en Afrique centrale ?

COBOURG. – La domination européenne aurait-elle, d'aventure, cessé d'exister en Afrique centrale ?

LE GOUVERNEUR. – L'enseignement universitaire a, il y a cinquante ans, ouvert les portes de son tombeau.

COBOURG. – Rien n'est éternel.

LE GOUVERNEUR. – Ces paroles sont-elles un blâme pour l'hégémonie occidentale ?

COBOURG. – Je ne blâme ni ne loue. Que sont les éloges ou les critiques dans l'écoulement des fatalités ?

LE GOUVERNEUR. – Je regrette, citoyen, et je m'étonne qu'un Européen, professeur de colonisation à l'Université de Léopoldville et descendant de Léopold II, tienne un pareil langage. Le droit sacré dérivant de la conquête n'existe donc pas à vos yeux ? C'est donc en vain que des milliers d'hommes de notre race sont morts sur la terre africaine ?

COBOURG. – La conquête ne confère pas de droit sacré ! Elle n'engendre que des prérogatives provisoires. Leur exercice doit cesser dès que les peuples faibles prennent conscience d'eux-mêmes.

– Vous êtes, citoyen, un mauvais Européen et un mauvais Belge, dit le Gouverneur avec vivacité.

– Je ne vous permets pas, citoyen Gouverneur..., fit Cobourg.

Mais le Préfet apostolique apaisa les deux interlocuteurs, qui s'étaient levés.

L'avion ayant repris son élan vers l'ouest, les voyageurs mirent à nouveau leur masque de respiration.

– Les Nègres, dit le gouverneur, deviennent, dans tous les protectorats européens, ingouvernables. Les universitaires, les agitateurs ouvriers, les Noirs américains les excitent à la désobéissance et au mépris. Leur presse n'épargne rien de ce qui est occidental. Il n'est ni un fonctionnaire ni un acte d'administration qu'elle ne ridiculise. On dit à haute voix qu'il ne reste aux puissances mandataires qu'à quitter le centre du continent. Les plus ardents à nous combattre sont les universitaires, qui nous doivent tout. Pour eux, l'instruction supérieure, c'est l'Afrique aux Africains. L'avenir est sombre.

COBOURG. – La domination européenne pouvait-elle ne pas octroyer l'enseignement aux Noirs ? Le refus de la haute culture n'eût-il pas été taxé de tentative d'asservissement intellectuel ?

LE GOUVERNEUR. – Qu'ils soient européenisés et s'efforcent d'adopter notre culture et nos manières, qu'ils soient nationalistes et rejettent les idées d'Occident, tous haïssent également le Blanc. Certes, les premiers sont méprisables, car on ne découvre en eux que de vils plagiaires. Les seconds me paraissent de redoutables ennemis. Leur religion indigène, fondée, peu de temps après la dernière guerre et la création de l'Université de Léopoldville, par le fameux magicien Ngoïe est en apparence pleine de ménagements pour notre race, mais elle n'est au fond qu'un christianisme dégénéré et retourné contre l'Européen. Ce fut une grande faute de n'avoir pas poursuivi et exécuté le prophète, après les faits de Beveren Saint-Louis, pour crime contre la sûreté de

l'État. Voilà où nous en sommes après un siècle et demi de domination et plus d'un demi-siècle d'enseignement des Noirs.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – Le ngoïsme fait tache d'huile. C'est avec une peine extrême que nous luttons contre lui. La conversion prochaine au catholicisme du roi Rhaba Yahna arrêtera-t-elle son progrès ? Cette hérésie s'adresse aux sentiments les plus secrets de l'âme des Noirs... Les desseins de la Providence sont impénétrables.

À la vérité, citoyen gouverneur, les Blancs paient la rançon de leurs erreurs. Ils ont, sans le savoir, manœuvré contre eux-mêmes. Ils ont désorganisé et européenisé les Bantous.

Il y a deux cents ans, nos sujets étaient divisés en nombreuses tribus ennemies, toujours prêtes à la guerre. Aujourd'hui, on ne voit plus que des frères de race qui, malgré leurs divisions, font bloc contre les maîtres étrangers.

Les ngoïstes n'ont pas tout à fait tort quand ils affirment que notre empire a virtuellement cessé en Afrique centrale. L'irréparable est accompli. Nous ne pouvons que tenir quelque temps encore, comme un fruit mûr que son pédoncule tient encore attaché au rameau.

Le Préfet fixa son regard mélancolique sur les contreforts des monts de Cristal, puis il ajouta :

– Quant à moi, chers amis, je suis résigné aux volontés divines. Quoi qu'il arrive, je continuerai jusqu'au dernier jour à nourrir de la parole de vie les brebis confiées à ma garde.

II

À LEOPOLDVILLE

Depuis Loukoléla, la forêt équatoriale avait disparu. L'avion modérait sensiblement son allure et volait à moins de deux cents mètres du sol. Le fleuve jetait des reflets d'acier. Ses îles parlongues, uniformément couvertes d'une flore sombre, se succédaient ou se juxtaposaient, semblables à des mausolées d'anciens dieux. À droite et à gauche, les colorations carmérites de la savane se déployaient en nappes criblées de vibrations de lumière. On distinguait, assis sur les rivages, de petits centres et, aux colonnes de fumée qui montaient droit dans l'air, des établissements industriels. Les espaces de l'atmosphère se sillonnaient d'hydroplanes et de monoplans. Des bandes de canards, d'aigrettes, d'engoulevents et de marabouts fuyaient à tire d'aile. Bientôt, au milieu du Stanley Pool tout enlacé de coteaux, apparaissent les brumes blondes de l'île Bamu, tandis que la mince ligne du canal de Léopoldville à Matadi se perd à l'horizon. Des falaises nacrées et de grandes agglomérations se montrent sur les bords du Congo, en même temps qu'un entassement confus de mâts, de coques et d'armatures métalliques. Dominée par ses blanches constructions à quinze étages et les clochers de ses temples, la cité de Léopold le Grand, reine du Commerce, du Plaisir et de la Science, resplendit au soleil, comme une géante allongée sur la rive.

L'avion descendit en pylône dans l'enclos réservé aux express. Une centaine d'aéroplanes venus d'Europe, d'Égypte et du Sud Africain survolaient l'aérodrome, attendant un espace libre. Quelques-uns atterrissaient dans l'afflux et les bousculades des êtres humains de toute race, des automobiles et des attelages. Des écriteaux en toile blanche portaient l'inscription : « Point de hâte ! Le cortège historique ne sera visible qu'à une heure. »

Le Prieur de Saint-Denis, Cobourg et le Gouverneur montèrent dans une voiture attelée de zèbres et s'engagèrent avec les nombreux arrivants dans l'avenue de huit kilomètres qui traversait la capitale. Elle était bâtie de maisons de commerce européennes, égyptiennes et asiatiques entourées de jardins, et garnie, dans toute sa longueur, de portiques à colonnades. Au milieu de la

chaussée, sur des refuges ombragés d'Yakarandas¹ aux thyrses violets, des ibis et des flamants se tenaient sur une patte ; à côté d'eux, des indigènes regardaient les étrangers envahir la ville.

Tout était blancheur, richesse et grâce dans la cité du grand roi.

Des pelouses sans cesse humectées par le pluvinement des jets d'eau, des ventilateurs suspendus au milieu des rues, des fontaines entourées de vasques entretenaient par toute la ville la fraîcheur et la brise.

Dans le quartier central, place de la Civilisation, se dressaient le Panthéon, où tous les cultes avaient des autels, la poste, les bureaux de transit et de navigation. Rien n'égalait l'orgueil des constructions à pignon doré occupées par les banques. Ces établissements contrôlaient tout le commerce de l'Afrique centrale belge. Les bâtiments des caisses hypothécaires, qui étaient devenues les propriétaires d'une partie du sol par suite de la détresse des emprunteurs noirs, s'ornaient de grandes sculptures en marbre figurant des gerbes de blé et d'éleusine².

On arrivait par la rue Léopold I^{er} à la place de l'Université. Sa partie médiane était, à l'occasion des fêtes du jour, protégée des rayons du soleil par un velum rose d'où tombaient des gouttes d'eau de violette. Deux arcs de triomphe, parés d'ibiscus, de canas et de lauriers, en ouvraient les accès. La façade au fronton grec de l'Université, où trois mille étudiants noirs recevaient l'enseignement des idées générales européennes, prenait tout un côté du grand Square et était décorée de roses et de lys.

Sur la pointe de Galina, qui regardait le fleuve, s'étendaient les quartiers des négociants, des pythonisses et des courtisanes. Les chefs des syndicats commerciaux menaient une vie fastueuse dans des palais de style égyptien et mauresque, célèbres par les obélisques d'eau et les fleurs rares de leurs jardins. Des pythonisses de races hindoue, noire et blanche révélaient l'avenir immédiat dans de discrètes et souriantes demeures.

Parmi les résultats de la pénétration européenne en Afrique, l'un des plus inattendus était l'efflorescence de la galanterie. Léopoldville était renommée pour ses riches courtisanes noires. La municipalité les tolérait, selon les vœux du commerce, en considération de leurs grandes dépenses. On venait de tous les continents admirer, dans leurs maisons de marbre, l'érudition et les danses des

¹ Ndle : « jacaranda » graphie actuelle.

² Ndle : graminée tropicale, parente du sorgho, utilisée comme farine dans les préparations culinaires et fermentée pour la fabrication de la bière.

hétaïres bantoues. Elles possédaient des secrets d'origine magique pour conserver à leurs poitrines la fermeté de la jeunesse. Ferventes ngoïstes, ces anciennes élèves des écoles occidentales avaient pour point d'honneur de convertir à la religion nouvelle les indigènes européens. Ces derniers, épris de l'Antiquité païenne, suspendaient à leurs portes des guirlandes de camélias ornées d'inscriptions suppliantes. L'une d'elle contenait ces mots : « À la divine Mousourikwabo ! Le planteur Yamono lui offre, pour huit jours de bonheur avec elle dans son château féodal, huit mille francs de monnaie internationale. »

La capitale avait une population de cent soixante-dix mille Noirs, trente mille Européens et cinquante mille Asiatiques. En l'honneur du cortège, elle se pressait presque tout entière au centre de la cité, déjà encombré d'attelages de zèbres, de buffles et d'élans, d'innombrables automobiles, de charrettes de fruits et de légumes, de chameaux et de dromadaires. Des éléphants, montés par des cornacs noirs, offraient aux passants des friandises et des boissons suspendues à leur trompe. Quelques gorilles véhiculaient des vieillards et des infirmes assis sur des sièges attachés à leur dos.

Les bras découverts, les pieds nus dans des sandales, les dames européennes et noires portaient des toilettes grecques lustrées et souples, semées de fils d'argent disposés en motifs ; sur leurs chapeaux, d'où tombaient de longues plumes d'autruches, étaient piqués des scarabées et des buprestes. Les indigènes nationalistes, les Noirs américains et les étudiants de Tounkeia, les jambes, les pieds et le cou nus, étaient habillés de tuniques ; drapées dans l'ancien vêtement bantou, leurs femmes tenaient en équilibre sur la tête des corbeilles de farine, des bouteilles et des parapluies. Un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants européens, au teint bronzé, sans chaussures, leur corps musclé à l'aise dans des pagnes indigènes, était précédé d'un drapeau sur lequel on lisait : « Venez vivre sur les hauts coteaux africains ! Venez à la vie simple et au bonheur ! Venez à la terre ! » La plupart des Noirs civilisés exhibaient sur leurs vêtements les rubans et les bijoux de la franc-maçonnerie et faisaient un signe de la main en se rencontrant. Coiffées de turbans enrichis de pierreries, les yeux alanguis par le khôl, les courtisanes laissaient traîner sur le sol leurs voiles aux couleurs éclatantes.

Tous, Chinois à longues nattes, en robes brodées d'or et d'argent ; musulmans et femmes marocaines dont les yeux seuls étaient visibles ; Nègres civilisés affublés de hauts cols et de cravates flottantes ; Européens aux chapeaux à double fond aux larges bords relevés ; missionnaires et théosophes à

longues barbes ; ouvriers noirs, dont les pans de chemise couvraient les courtes culottes ; malingres Japonais ; Hindous au fin visage brun ; mulâtres nonchalants et tristes, se coudoyaient et se croisaient, indifférents à leurs contrastes et attentifs au concert londonien qu'ils entendaient par les minuscules antennes de leurs coiffures.

III

LA NOUVELLE

Le Gouverneur, Cobourg et le Préfet apostolique s'entretenaient des choses africaines parmi les promeneurs, sous les hauts portiques de la place de la Civilisation.

Un silence tombe soudain, suivi d'un tumulte de clameurs et de ruées vers l'office postal. Les valves de ce dernier publiaient, en une gamme de grandes lettres colorisées, un radiogramme : « Les pourparlers entre l'Allemagne et la Russie sont sur le point d'être rompus. La situation est critique. »

Un cercle d'hommes et de femmes de toutes races se forme bientôt autour du principal groupe européen. Tandis que les Nègres civilisés éclatent de rire et que les Chinois et les Hindous sourient, les ngoïstes rayonnent d'allégresse mystique.

– Le conflit armé est impossible, dit Cobourg avec force.

– L'Allemagne et la Russie n'ont-elles pas signé le pacte de Bruxelles ?, questionnent des Blancs.

Mais les visages sont terrifiés et les bouches muettes. Trois dames européennes s'évanouissent.

On se dit à voix basse : « La guerre en Europe, c'est la révolte en Afrique. »

– La guerre est sainte ! Dieu veut la guerre, crie une voix.

Un missionnaire de la Garanganzé Mission monte sur une charrette de fruits et, le regard illuminé, harangue la foule :

– Frères, la paix occidentale qui dure depuis tant d'années est menacée. Deux peuples frappés de démence veulent s'entre-détruire ! Mais Christ veille sur ceux qui vivent de son sang ! Il l'a promis ! Il réparaitra quand tout sera sur le point d'être perdu. Il changera les cœurs ! Frères, allons prier le Sauveur ! Je vois parmi nous le vénérable Préfet apostolique du Kabamba ! Citoyen Préfet, joignez-vous à ceux qui vont implorer le Seigneur ! Le Panthéon, le temple où tous les hommes de bonne volonté, chrétiens, bouddhistes, musulmans, ngoïstes peuvent communier dans la prière, n'est pas loin d'ici !

Le Préfet participait à l'émotion des Blancs.

– Amis, dit-il d'une voix prenante, que la volonté de Dieu soit faite ! Prions afin qu'elle soit clémente ! Certes, les prières d'un catholique sont puissantes ! Les vôtres, mon Révérend, venant d'un cœur pur et sincère, iront avec les miennes au trône du Créateur. Puisse sa miséricorde nous épargner le cataclysme du ciel et de la terre !

Tandis que les deux missionnaires, la tête baissée, élevaient leur âme dans l'oraison et que des Blancs s'agenouillaient ou se hâtaient pour aller consulter les pythonisses, un beau jeune homme à barbe blonde et vêtu de flanelle, qui tenait une raquette de tennis à la main, s'approcha de Cobourg.

– Jamais, dit-il, la Grande-Bretagne ne permettra cette guerre.

– La guerre est impossible, fit Cobourg. Il suffira d'une intervention de l'Association des Nations pour rappeler les deux peuples à leur devoir.

Ils se dirigeaient en parlant de l'in vraisemblable nouvelle vers la place de l'Université, car il était midi et demie et le barrissement des éléphants, le rugissement des lions et le bramement des chameaux arrivaient jusqu'à eux.

– Que faites-vous ici ?, dit Cobourg au jeune Anglais.

– Je jouis de mes vacances de deux mois. Je reviens de Chine et compte passer une huitaine de jours en Afrique centrale, que je ne connais pas. Je voudrais voir le défilé du cortège historique. Puis-je vous y accompagner, si vous y allez ? Je suis Hanovre, troisième secrétaire du Syndicat de l'alimentation de la Grande-Bretagne.

– Cobourg, professeur à l'Université.

Le Professeur de colonisation félicite Hanovre de ses utiles fonctions.

– Elles vous égalent au plus grand, dit-il. Nous portons deux noms illustres, Hanovre. Êtes-vous de la famille des rois d'Angleterre ?

– Oui, fait le jeune homme, mon père devrait être roi.

Cobourg lui tend la main.

– Nos deux familles ont joué dans l'histoire un grand rôle. Elles ont accompli dans l'amour de leurs peuples une tâche auguste. Mais il semble qu'en ce moment la faveur des peuples s'éloigne de la royauté.

– Infidélité passagère, n'en doutez pas, Cobourg. La Grande-Bretagne souffre à l'heure présente, comme la Belgique et la France, de sa crise chronique de républicanisme. Les peuples ont leurs maladies, comme les hommes. Mais mon pays et le vôtre reviendront à la tradition. L'Angleterre est la nation la plus puissante du monde, la plus vertueuse, la plus savante. Elle était faite pour le

gouvernement de l'Univers. L'ère de l'égalité a affaibli tous les empires, mais ce n'est pas ce qu'elle a fait de mieux.

Les deux hommes s'entretenaient amicalement de leurs occupations, de leurs familles et de leurs nombreux liens de parenté.

– Je suis moi-même en vacances, dit Cobourg. Je consens volontiers à vous montrer le cortège de la Fondation et, si vous voulez de ma compagnie, mon cher cousin, nous voyagerons ensuite ensemble et je vous ferai voir quelques-unes des choses les plus remarquables de l'Afrique centrale.

– Je suis charmé de votre offre, cousin, c'est une bonne fortune pour moi de vous avoir rencontré. J'ai mis dix-huit jours à voir à fond la Chine et le Japon. Je pense qu'en une semaine je connaîtrai l'Afrique centrale.

IV

LE CORTEGE

La place de l'Université était pleine de curieux. Les Délégués de la Civilisation Universelle ainsi que les autorités coloniales et universitaires décoraient de leur présence l'une des deux tribunes entre lesquelles le cortège devait passer. Sur les gradins de l'autre, beaucoup plus vaste et réservée au public, s'asseyaient déjà des Asiatiques, des Noirs et des Blancs.

Les drapeaux et les chars, les banderoles, les têtes et les trompes d'éléphants apparaissaient en perspective fuyante à travers l'arc de triomphe de la rue Léopold. Aux parfums et au bourdonnement de la multitude se mêlaient les odeurs et les cris des animaux.

À l'instant où Cobourg et Hanovre prenaient leur place sur l'estrade publique, un Nègre, de petite taille et les cheveux rasés, qui n'avait pour vêtement qu'une peau de cerval¹ autour des reins, passa devant elle. Il vint, malgré les protestations des Noirs civilisés et des Européens, s'asseoir sur les gradins supérieurs, non loin des deux hommes.

– Salut, Toumba ! dit Cobourg. Salut, mon ancien ami et collègue, ravi à la science par la religion !

Le moine ngoïste tourna vers le professeur son visage farouche, mais ne lui fit pas de réponse, en conformité de la règle du Désert.

– Toumba, fit Cobourg, est un exemple, parmi des milliers d'autres, de l'indélébilité du subconscient racique. C'était le plus séduisant et le plus savant d'entre nous. Il enseignait avec éclat le droit international et nul n'aimait plus que lui la bonne chère, le plaisir et les arts. Il y a quatre ans, la grâce du prophète Ngoïe descendit tout à coup en lui. Toumba cessa d'être le brillant Toumba pour devenir un moine bantou fruste et intraitable, vivant dans une hutte et mangeant de la farine. Il passe, à cause de sa ressemblance physique avec le prophète, pour être son souffle incarné.

Le cortège s'avancait au son d'un orchestre invisible.

¹ Ndle : « serval » graphie actuelle.

Le char évoquant la tyrannie des anciens despotes africains parut le premier, traîné par deux éléphants. Comme ceux qui allaient suivre, il s'arrêta un instant à hauteur des tribunes. Devant une vaste hutte en chaume, surmontée de crânes desséchés et entourée de trophées de chasse et de fétiches, était assis un roi nègre, ivre et buvant encore. Ses pieds reposaient sur un homme couché. Le bourreau, qui venait de décapiter quatre de ses sujets étendus non loin de lui, essuyait son glaive rougi par leur sang. Des hommes et des femmes prosternés imploraient le sanguinaire roitelet.

Le long char de la sorcellerie et de la magie se composait de deux groupes. Un féticheur couvert d'amulettes, de charmes et de perles, était à genoux sur le sol et préparait des lawa¹ avec des poils de rats et des cornes de jeunes antilopes. Plus loin, trois jeunes femmes, accusées d'avoir causé la mort d'un enfant par sortilèges, étaient poussées à coups de chicote vers le lieu de leur supplice par des indigènes armés d'arcs et de flèches.

Les assistants applaudirent avec chaleur le char qui symbolisait la traite des Noirs et que tiraient des léopards.

Le carcan au cou, dix Nègres nus et trois enfants portaient sur la tête de grandes pointes d'ivoire. Deux officiers belges se penchaient sur eux et détachaient l'abominable collier. Le mambari² qui conduisait la caravane, honteux et plein de rage, était tenu au collet par deux askaris³ au couvre-nuque khaki.

Des buffles montés par des autochtones coiffés de plumes de coq et armés de piques, étaient attelés au char à huit roues des guerres indigènes. Un village brûlait, tandis que ses habitants, repoussant l'attaque d'une vingtaine d'hommes cachés dans les hautes herbes, tiraient des coups de fusils et lançaient des flèches. La paresse et la polygamie étaient représentées par une scène champêtre où l'on voyait un aristocrate bantou mollement couché à l'ombre d'un figuier. Ses maigres esclaves et ses femmes, leurs enfants sur le dos, travaillaient la terre à la houe et arrachaient des troncs d'arbres. La sueur coulait sur les visages et sur les bustes.

Les derniers chars de l'Afrique barbare, ceux de la famine, de la maladie du sommeil et du cannibalisme, produisirent une grande sensation. L'imprévoyance des antiques Mélanien était dépeinte par la vue d'un village presque dépeuplé.

¹ Médecine, remède.

² Métis portugais.

³ Soldat noir.

La récolte a manqué. Devant trois cases à demi effondrées, des Noirs émaciés sont étendus ainsi que des enfants morts. Une mère contemple son bébé mourant. Trois indigènes, se tenant à peine debout, se battent pour une racine de manioc, non loin de squelettes de tripanosés adossés à des palmiers ou gisant sur le sol.

Le troisième char montrait un marché d'esclaves. Des Bantous, hommes et femmes, garrottés et résignés, se tenaient assis, les genoux à hauteur du menton. Autour d'un feu où bouillait de la chair humaine, des anthropophages prenaient leurs repas et un cannibale faisait tâter aux acheteurs la graisse des cuisses et des bras des victimes.

– Horrible, crie-t-on de toute part.

L'avocat noir Cicéron Sélémani se dresse sur son banc et clame d'une voix ardente :

– Voilà les mœurs que, dans leur criminelle folie, les pires ennemis de notre race, les ngoïstes nationalistes, veulent rétablir dans notre chère Afrique centrale ! Citoyens, je les dénonce à l'animadversion publique !

– Silence, hâbleur imbécile, profère de toute sa force un nationaliste, ce que nous venons de voir n'est que mensonge, exagération ou parodie.

Mais, au son d'une majestueuse marche nuptiale, précédé d'un écriteau où se lisait en grands caractères, coulés dans tous les métaux du Centre africain : « Population de l'Afrique centrale : soixante-dix millions de sauvages en 1900 ; en 2022 : cent quatre-vingts millions de citoyens noirs, européens et asiatiques », commença le défilé des chars de l'Afrique civilisée.

Venait en premier lieu, tiré par vingt antilopes cheval, un intérieur de bibliothèque abandonnée. Sur des rayons vermoulus et affaissés, des étiquettes indiquaient l'objet des ouvrages : Organisation de la Souveraineté noire, Collectivisme bantou, la Famille bantoue, Coutumes funéraires, etc. Des indigènes civilisés, en souliers vernis, le chapeau de feutre sur l'oreille, feuilletaient les vieux livres, se moquaient ou faisaient des gestes solennels de réprobation.

Transporté d'une sainte colère, Toumba se leva :

– Ô simplicité sacrée, ô mœurs pures de nos ancêtres ! dit-il. On a osé, fontaines de paix et de félicité, vous représenter devant cette foule ignorante comme souillées par le crime ! Sans doute d'autres images vont passer sous nos yeux où la corruption d'aujourd'hui aura le masque de la vertu, où Sodome

ressemblera à la cité de Lésa¹ ! Civilisation, tu n'es que mensonge et fourberie ! Combien je te méprise dans mon âme maintenant épurée par le feu du Prophète ! Désormais, tremblez, étrangers, et vous, les traîtres à votre race ! Les prophéties vont s'accomplir ! Les anachorètes ont conjuré par les macérations et les prières les maléfiques qui retardaient le jour de la Seconde Naissance ! Les Blancs vont faire en Europe les grands sacrifices humains annoncés par Ngoïe et les Noirs ont, par millions, échangé le sang. Peuples d'Afrique...

Les invectives et les injures pleuvaient sur Toumba.

– Tais-toi, moine répugnant et grotesque, criaient les Noirs européanisés. Tu empoisonnes l'air que nous respirons.

L'AVOCAT NOIR. – Jusqu'à quand fatigueras-tu nos oreilles de ta sottise éloquence !

UN VIEUX COLON ANGLAIS. – Rebut de la nature ! Insulteur de la civilisation ! Vermine monacale de la plus vile des races !

UN COLON BELGE. – Quel gouvernement ! Permettre aux illuminés du désert de s'asseoir parmi nous ! Je vous dis que nos dirigeants ont perdu le bon sens.

– Craignez Toumba, criaient les nationalistes. Il peut vous frapper tous d'épilepsie !

Le char de la réconciliation des Noirs, attelé d'élans, portait quinze indigènes de race et de type différents. Dans l'oubli des vieilles hostilités, ils s'appuyaient le bras sur l'épaule l'un de l'autre ou se donnaient le baiser de la paix.

La scène suivante figurait un bureau de vote. Un orateur noir parlait de justice, d'égalité et de progrès. Une dizaine de civilisés déposaient leur suffrage dans une urne sur laquelle étaient écrits les mots : « Élections provinciales. Volonté populaire. »

Le commerce, l'agriculture et l'industrie avaient l'honneur de trois grands chars. Dans une spacieuse et propre boutique de droguiste garnie de rayons et de tiroirs, un patron noir au visage sévère tenait la caisse et surveillait ses aides empressés autour des clients. Une troupe de moissonneurs, la faux à la main, faisait la récolte d'un champ de blé. Dans la basse galerie d'une mine de charbon, des ouvriers indigènes détachaient le combustible à coups de pioche.

L'enseignement, les missionnaires et les philosophes n'étaient pas oubliés. Trois groupes rappelaient leurs bienfaits. Des professeurs d'enseignement secondaire initiaient des jouvenceaux indigènes aux mathématiques et à

¹ Dieu.

l'histoire. Des missionnaires protestants et des Pères de la Foi, en soutane blanche, instruisaient des enfants des deux races. Des adultes, hommes et femmes, écoutaient les leçons des philosophes et des savants.

On vit ensuite trente-six dromadaires, rangés par files de trois et accablés sous le poids de ballots d'imprimés attachés à leur corps par des lanières dorées. C'était l'œuvre législative et administrative accomplie par l'Europe depuis l'an 2000 seulement dans les protectorats de Nigérie, du Dahomey, du Soudan, de l'Afrique centrale belge, de l'Afrique occidentale et équatoriale française, de l'Est africain, du Mozambique, du Nyassaland, de la Rhodésie et de l'Angola ; chartes, constitutions, lois, arrêtés-lois, proclamations, décrets, ordres en conseil, arrêtés royaux et ministériels, ordonnances, décisions des gouverneurs et vice-gouverneurs. Il eût fallu la charge de quatre-vingt-huit de ces animaux si l'on était remonté à la date de 1900. Les six derniers dromadaires portaient les comptes rendus des congrès coloniaux et des séances des commissions instituées pour protéger et civiliser les Noirs. Mais telle était l'audace des autochtones et des Asiatiques qu'ils accueillirent par des rires ces témoignages de la sollicitude européenne.

Aux accents de la Marche de l'Égalité, dans la fumée des parfums et des cierges, au milieu d'une pluie de pétales de roses et d'œillets, s'avancait enfin le dernier char, précédé d'une phalange de cent ballerines qui dansaient en un rythme lent. Quatre lions et quatre léopards, accompagnés de dompteurs, ainsi que quatre éléphants traînaient une statue de douze mètres de haut, la Pallas Égalitaire, aux yeux en améthystes, au casque ruisselant de topazes et d'émeraudes. Dans sa main droite, elle tenait une balance. Vingt-cinq indigènes, rangés autour d'elle, la contemplaient et agitaient des palmes ; d'autres soufflaient sur l'autel où brûlaient des essences de nard et de benjoin. Un cordon de figurants noirs et hindous l'honoraient d'encens et de fleurs, en criant : Gloire ! Gloire ! Dans la lumière rosée filtrée par le velum, elle resplendissait de vie et de jeunesse.

Lorsqu'ils voient s'approcher l'image de leur noble patrie, l'émotion étreint les Occidentaux. Ils songent à cette mère incomparable qui les engendra et qui prodigua son sang, sa pensée et son cœur pour policer les races de la terre. Ô Mère, Mère !, crient-ils. Ô Patrie ! Libératrice ! Pacificatrice ! Ô Maîtresse d'art, d'industrie et de science ! Institutrice de l'Univers ! Ô Mère ! Ô Civilisatrice !

Dans de rapides et bruyants colloques, les Hindous et les Jaunes rendent hommage à l'immortelle Europe. « Nous lui devons la tolérance, l'industrie, le

savoir », disent-ils. Les Noirs européenisés conviennent de sa grandeur, mais profèrent : « Plus de fêrue, qu'elle s'en aille ! » Une sorte de ravissement mystique s'empare des ngoïstes, car ils reconnaissent dans la figure symbolique le signe de la colère et de la clémence de Lésa : « Il l'a envoyée, font-ils, il l'a rappellera quand son cœur le voudra ! »

Les apostrophes, les louanges passionnées, les vociférations se déchainent en un tel tumulte, quand le char s'arrête, que les fauves s'effraient. Les dompteurs, de leurs piques ensanglantées, les contiennent avec peine. Les éléphants lèvent leur trompe. L'un d'eux imprime au char un si vif mouvement de recul que la statue, tombant en avant, s'effondre en mille pièces, tandis qu'un nuage de poussière blanche s'abat sur les tribunes.

– Ô signe de la volonté de Lésa, s'écrie Toumba. Ô avertissement du Rédempteur ! Tremblez tous ! Bientôt, semblable à son image anéantie, la domination européenne tombera en poussière sur l'Afrique ressuscitée !

Lorsque l'émotion de la foule se fut apaisée, des chuchotements, des insinuations, puis des accusations précises contre Toumba se répandirent dans les rangs des spectateurs. Bientôt, des milliers de doigts désignèrent l'anachorète. Toumba a ensorcelé la statue, disait-on.

UN NOIR EUROPÉANISÉ. – Il n'y a pas de magicien plus redoutable que Toumba.

UN AUTRE. – Il a appris toutes sortes de sortilèges à l'université.

UN HINDOU. – Je l'ai vu ! Il a fait le signe ngoïste de l'éclair quand la statue s'est arrêtée !

UN NOIR NATIONALISTE. – Les paroles qu'il a prononcées devant le char des vieilles coutumes avaient un double sens, l'un naturel et l'autre cabalistique.

Des spectateurs, saisis d'épouvante, quittent l'estrade en renversant leurs voisins. Cicéron Sélémani supplie : « Toumba, épargne-moi ! Ne me fais pas bégayer dans mes plaidoiries, ni perdre mes procès ! » Ayant caché leurs enfants derrière elles, des dames indigènes joignent les mains : « Par le ventre qui t'a mis au monde, je te conjure de ne point jeter de sort sur nos enfants, ni sur notre commerce ! Nous n'avons que lui pour vivre ! » Des objurgations désespérées s'élèvent du groupe des courtisanes : « Souffle incarné, disent-elles, ne fais pas tomber nos seins ! Ne nous rends pas laides ! Nous rachetons nos souillures ! Ne nous refuse pas la troisième vie en Ngoïe et en Jésus ! »

Toumba s'était agenouillé et priait.

V

LA SEANCE ACADEMIQUE

Il était deux heures. La foule se dispersait lentement. Cobourg et Hanovre traversèrent la place de l'Université pour se rendre à la séance académique. Déjà le péristyle du monument était encombré d'assistants. Renonçant à la prérogative de figurer parmi les autorités, Cobourg prit place avec Hanovre dans une des loges de la salle de la Science.

Les murs de l'auditoire étaient ornés de branchages et de fleurs. Derrière le bureau en fer à cheval, se voyait une belle copie de *L'École d'Athènes*, œuvre d'un peintre indigène. De nombreuses niches disposées dans l'hémicycle contenaient des sculptures en marbre représentant des hommes illustres de la race blanche, des missionnaires et des explorateurs. Un groupe de pierre montrait un indigène incliné devant les génies unis de l'Europe et de l'Amérique.

Un espace libre, où se tenaient quatre policiers, divisait en deux les rangées de chaises. Les unes étaient occupées par cent cinquante étudiants noirs des deux sexes des Universités officielles de Léopoldville, Saint-Louis, Blantyre, Salisbury, Tabora. Ils étaient habillés à la dernière mode européenne et portaient des lunettes. Sur les autres étaient assis quatre-vingts étudiants de l'Université ngoïste de Tounkeia, le cou et les pieds nus, la tunique agrafée à l'épaule. C'étaient pour la plupart des descendants d'anciens chefs autochtones, subventionnés par leurs frères de race ; il y avait aussi parmi eux des fils d'anachorètes ou de religieuses ngoïstes.

Les délégués de l'Association des Nations, des Hindous, un vieux musulman, un Siamois, un Japonais et un Russe représentaient la Civilisation Universelle. Autour d'eux étaient rangés le Gouverneur de l'Afrique centrale belge, celui de l'Afrique française, des professeurs des Universités centrafricaines et ceux de l'Université de Léopoldville.

Le Président de la République belge appela sur l'Europe menacée de la guerre la protection des forces providentielles.

Il parlait au nom de l'Association des Nations. Après avoir évoqué la fondation de l'Université de Léopoldville, la première école d'enseignement supérieur créée dans le Centre africain, il fit le panégyrique de la domination occidentale.

Trois fées venues d'Europe, dit-il, ont mué les déserts en cités et en villages industriels, les forêts en plantations, les torrents en chemins qui marchent, le continent désolé en jardins fleuris. Elles s'appellent la Science, la Richesse et l'Amour.

Elles ont dépensé en l'Afrique barbare cent milliards de francs de monnaie internationale pour la doter des instruments de la civilisation. Elles y ont envoyé des théories d'ingénieurs, de médecins, de professeurs, de missionnaires et de sociologues. Des milliers ont succombé en martyrs dans l'air insalubre. Elles s'aperçurent que quelque chose manquait aux Africains pour s'égaliser aux autres races. C'était la haute culture qui féconde l'esprit comme le pollen féconde la fleur.

Il y a aujourd'hui des centaines de milliers de Noirs qui exercent les professions dans les protectorats du Soudan, du Gabon, du Congo belge, du Congo français, du Mozambique, de l'Est africain, de la Côte occidentale.

Un million de négociants bantous y font le commerce. Quelques-uns atteignent un chiffre d'affaires de dix millions de francs de monnaie internationale. Deux mille industriels noirs commandent chacun à plus de cinquante ouvriers. Le sol africain, qui appartient à l'Association des Nations, est à la disposition de quiconque désire le cultiver. Dès à présent, dix mille grands planteurs indigènes procurent la subsistance à un million d'hommes et cultivent un soixantième de sa surface. Les petits cultivateurs sont au nombre de huit cent mille ; ils emploient une moyenne de trois ouvriers et mettent à fruit un centième de la terre cultivable. Vingt mille planteurs blancs, syndicats européens et missions religieuses, nourrissent huit millions d'ouvriers agricoles. Trente mille kilomètres de voies navigables et neuf mille avions assurent les communications publiques et privées, depuis que les incommodes chemins de fer de jadis sont supprimés.

Deux cents hauts-fourneaux, quatre-vingts usines métallurgiques, cent usines de produits chimiques et de munitions ont été construits par quarante syndicats occidentaux. Ils fournissent à l'Europe et à l'Amérique la plus importante partie des métaux qu'elles consomment et donnent le pain à sept millions de Noirs.

Le Centre africain ignore la misère. Des centaines de milliers d'indigènes connaissent l'aisance ; des milliers ont en partage un grand patrimoine. Quinze cents Noirs possèdent leur avion, et soixante-neuf mille ont des automobiles. Les cités de dix à cinquante mille habitants sont au nombre de vingt-trois. Blantyre, Saint-Louis, Salisbury, Tabora, Dar es-Salam, Mombasa, Zanzibar, Saint-Paul-de-Loanda, Mossamèdes sont habitées par plus de cent mille personnes et Léopoldville s'enorgueillit de son quart de million de citoyens libres.

L'Afrique centrale vit de ses propres ressources. Les importations européo-asiatico-américaines s'élèvent à douze milliards de francs de monnaie internationale. Elles consistent surtout en livres, vieux habits, instruments de précision, étoffes, machines agricoles et automobiles. Les exportations en fruits, oléagineux, céréales, pierres précieuses et métaux sont de seize milliards de francs de monnaie internationale.

Dans le domaine des choses morales, l'œuvre de l'Europe n'est pas moins remarquable. L'impôt indigène, celui sur le sel, le tabac, les liqueurs, le capital, les célibataires et les enfants sont acquittés avec joie par les populations reconnaissantes. Toutes les libertés leur sont du reste reconnues. Les anciennes tyrannies et les aristocraties de sang sont abolies. La conscience des Noirs est une retraite inviolable. Le bouddhisme, le christianisme, l'Islam, le taoïsme, les religions de la Science et de l'Humanité, la théosophie, les philosophies occidentales et asiatiques ont l'indépendance du prosélytisme. Une religion indigène, le ngoïsme, jouit de la même faveur auprès de l'autorité. Enfin, les États mandataires n'ont-ils pas accordé le droit de cité en Afrique centrale à six millions de Noirs américains ?

Bantous, un souffle de bien-être, de justice et de liberté passe maintenant sur les peuples opprimés de naguère. L'Europe, étonnée de son œuvre, attend l'arrêt de l'histoire.

Sans doute, il y a parmi les populations centrafricaines des mécontents et des exaltés. Peut-on concevoir une race de cent cinquante millions d'êtres humains qui n'ait ses révolutionnaires ? L'Association des Nations sait que les Africains souhaitent l'avènement de l'ère égalitaire. Qu'ils n'oublient pas que l'Occident n'a pas atteint d'emblée les harmonies collectivistes ! Un régime d'équilibre n'est possible qu'après des régimes mélangés de libre concurrence, de crises et de monopoles. La gestion de la chose publique doit avoir été un privilège avant de devenir une fonction. Dès que les âmes africaines seront prêtes à recevoir le

suprême bienfait de l'égalité, elle leur sera octroyée. Comme une sœur aînée qui élève sa cadette, l'Europe donnera toujours à l'Afrique le meilleur d'elle-même.

L'auditoire garda le silence.

Le Recteur indigène de l'Université de Léopoldville, en toge, la tête couverte d'une toque, des lunettes sur le nez, se leva.

Il exprima aux délégués de la Civilisation universelle la gratitude des Bantous pour la transformation morale et matérielle de l'Afrique centrale. Les Blancs ont été dans le passé, dit-il, les chefs d'équipe intellectuels des Noirs. Aujourd'hui, les apprentis égalent et dépassent les contremaîtres. Le génie bantou se révèle le plus remarquable de l'humanité. Son trait le plus saillant est la faculté d'abstraction, que l'ignorance des Européens lui refusa longtemps. C'est grâce à elle que les universitaires rejettent les mirages religieux et acquièrent aisément les connaissances positives et philosophiques. Nos méthodes de raisonnement et nos dons poétiques s'affinent sans cesse à l'étude de l'Antiquité gréco-latine. La peinture est représentée parmi nous par des artistes de premier ordre. Notre mémoire est sans rivale. Le sens pratique de la race fait de ces qualités un génie réalisateur.

La démocratie centrafricaine a prouvé ses aptitudes gouvernementales et civilisatrices. Elle continuera l'europanisation du continent...

LES ÉTUDIANTS NATIONALISTES. – Vendu, traître à votre race !

... Commencée par vous. La reconnaissance ne peut asservir un peuple à ses bienfaiteurs. Il n'y a de gouvernement durable que celui d'hommes de la race gouvernée ! C'est pourquoi les Noirs réclament l'indépendance.

– Oui, oui, l'indépendance, crièrent les étudiants. Plus de servitude ! Plus d'obéissance aux étrangers !

Ils l'ont demandée jusqu'à ce jour par des voies légales et dans l'ordre, mais ils sont prêts à tous les sacrifices pour la conquérir.

Le Recteur fit l'éloge de la liberté en termes dithyrambiques et cita les vers latins :

Non ante revellar

Exanimis quam te complexar, Roma, tuumque

Nomen, libertas, et inanem prosequar umbram

Le maintien de la domination européenne sur le continent noir équivaut à la guerre civile. Une fois maîtresse de ses destinées, l'Afrique confiera aux intellectuels europanisés le soin de la gouverner.

Les nationalistes rirent bruyamment.

– Vous voulez l'indépendance de l'Afrique ! Mais c'est pour la gouverner vous-mêmes !

Ils la gouverneront, dit le Recteur, sur le modèle des libres démocraties d'Europe. Ils institueront autant d'entités politiques qu'il y a de protectorats.

LES ÉTUDIANTS NATIONALISTES. – Et vous serez Président de la République congolaise. Bien trouvé !

Ils tiennent pour une dangereuse utopie l'idée de reconstituer les anciens peuples noirs, continua-t-il. Ce serait de plus un retour à la barbarie. L'Afrique est pénétrée d'occidentalisme. Elle ne peut revenir à la sauvagerie.

– Vendeur de votre race ! Traître ! Haïti ! Libéria ! Exploiteur de la bêtise humaine !, firent les nationalistes, les poings levés, au milieu des cris, des huées et des sifflets.

Les étudiants civilisés acclamaient l'orateur.

Le Président, comprenant que le Recteur allait déchaîner un grand tumulte, agita sa sonnette. Il accorda la parole à Tengé Mali, professeur de l'histoire des civilisations à l'Université libre de Tounkeia. Descendant d'anciens esclaves nègres d'Amérique, il dirigeait, disait-on, le parti nationaliste. Drapé dans sa tunique, il avait le visage intelligent et fier.

– Délégués de la Civilisation universelle, je vous salue, fit-il, dans le sentiment de l'indépendance des groupes humains répandus sur la terre. L'enseignement supérieur est le levain des âmes avides de liberté. Il produit à la lumière la conscience des races. Il fut arraché à l'Europe inquiète en 19..., après de longues luttes. Nos martyrs le payèrent de leur sang. Que leur souvenir préside ici !

Les universitaires nationalistes affirment que l'Afrique centrale développera, non la civilisation européenne, mais celle qui est propre à la race des Noirs et conforme à son génie agricole, fraternel et religieux. L'Afrique sera africaine, comme l'Europe est européenne, comme l'Asie est asiatique. Une Europe chinoise, une Chine européenne seraient, n'est-il pas vrai, un défi à la raison et à la nature des choses ? L'eupéanisation de l'Afrique est, dès à présent, un échec.

La culture occidentale, continua Tengé Mali, humilie, ravale et corrompt les Noirs dits eupéanisés. Elle les humilie, car elle présuppose que les Bantous n'ont point de civilisation particulière. Elle les ravale, car elle les transforme en démarqueurs des idées d'autrui. Elle les corrompt, car elle étouffe en eux les

vertus ancestrales et ne leur communique que les vices de l'Occident. Prétentieux bavards, les Bantous européanisés ne relèvent que du mépris...

LES ÉTUDIANTS CIVILISÉS, *debout*. – Faites taire l'insulteur ! Il ne sortira pas vivant d'ici !

Les ngoïstes les regardaient avec dédain, disant :

– Souliers vernis ! Perroquets ! Automates !

– Nul ne niera les bienfaits de la domination européenne voulue par Lésa. Mais nul, s'il n'est aveugle, ne niera les fautes que Lésa a voulu que vous commettiez. Un nombre infime de Blancs a tenté d'absorber des millions de Noirs en foulant aux pieds leurs rythmes séculaires et leur génie national. Si une troupe de Jaunes, pourvue de mitrailleuses, avait envahi l'Europe il y a quelques siècles, votre génie aurait-il péri, Occidentaux ? Non, car il est immortel ; c'est Lésa qui vous l'a donné. L'Afrique immortelle, l'Afrique de la sagesse et des moissons a pu dormir, mais elle ne saurait mourir ! Ngoïe l'a sauvée.

Tengé Mali dépeignit, au cours de sa harangue, la condition actuelle des Noirs.

– L'Afrique n'est autre chose, fit-il, qu'un domaine que les autochtones dépossédés exploitent au profit des loisirs de l'Europe. Ils n'ont plus ni souveraineté ni sol. Ils jouissent de la « paix européenne » dites-vous, Septentrionaux, mais c'est l'égalité dans la subordination. Ils ont la liberté, dites-vous, mais c'est celle de mourir de faim s'ils n'engagent leurs bras. Ils ne subissent plus la tyrannie des anciens rois, dites-vous, mais ils subissent la vôtre. Ils vous doivent l'émancipation de l'esprit, dites-vous, mais elle leur fait mieux voir leur humiliation. Ils peuvent jouir de votre culture, mais elle n'est pour eux que corruption et leurs cadres sociaux sont détruits. Si le Rédempteur, le divin frère de Jésus, n'avait paru, nous serions tous semblables à ces fantoches en chapeaux de paille que vous avez devant les yeux.

LES ÉTUDIANTS CIVILISÉS. – À mort ! À mort ! À mort !

– Nous sommes las, dit-il encore, de votre domination. Nous sommes las de votre anarchie intellectuelle, de vos luttes constantes, de votre indifférentisme religieux. Nous exigeons, à l'heure des prophéties, la proclamation des États-Unis africains. Les anciens Bantous revivront, libres et désormais fraternels, sous l'autorité mieux éclairée des anciennes dynasties.

– Les roitelets nègres ! Les marchés d'esclaves ! Les magiciens et les sorciers, la polygamie, l'esclavage, la famine !, crièrent les étudiants civilisés.

– Nous admettrons dans les conseils des rois, continua le maître, des intellectuels nationalistes et quelques Européens. Nous ferons cette révolution, citoyens, avec ou contre vous.

Les délégués hindous, siamois et musulmans de la Civilisation universelle approuvèrent ces paroles, tandis que les ngoïstes ovationnaient Tengé Mali.

– Nos rois et nos dieux nationaux, s'écrièrent-ils dans une farouche exaltation. Comme en Inde ! Comme au Maroc ! Ngoïe Jésus !

Tengé Mali termina son discours par une invocation à sa race.

– Tu t'es réveillée, dit-il, dans ton linceul de désespoir, au son de la musique de Ngoïe ! Lève-toi maintenant ! La seconde naissance a régénéré ton cœur. Les signes sont favorables. Chasse de devant tes yeux les traîtres à ton génie et romps les entraves de la servitude !

– À mort ! À mort le sauvage !, firent les civilisés, dont quelques-uns, brandissant leurs chaises, se jetèrent dans les rangs des ngoïstes.

– C'est ainsi, Bantous, fit le Président de la République, que vous nous récompensez de nos bienfaits ! Que l'opprobre soit sur vous !

Comme la mêlée augmentait, les policiers tracèrent avec leurs fusils de larges moulinets au-dessus de leurs têtes, tandis que, triste et puissant, le chant éthiopien, entonné par les nationalistes, dominait les cris de colère des étudiants européanisés :

Éthiopie, terre sacrée des mânes !
Morceau par morceau, par la ruse, par les lois,
Sous mille prétextes, tu nous fus cruellement arrachée !
Et les Bantous sont des étrangers sur leur propre sol.
Les races et les villages sont dispersés, les frères sont loin des frères.
Dans les mines, dans les domaines, dans les villes, sur les chantiers
Et les Noirs sont dans la servitude.

La lumière vient de l'Orient et les oiseaux chantent,
Ngoïe a parlé et voici que le cœur des frères est devenu fort,
Éthiopie, ô terre sacrée des mânes !

Les promeneurs commentaient sur la place les événements du jour. Quelques pythonisses avaient fait des réponses évasives, mais d'autres avaient été claires. Plusieurs d'entre elles avaient vu du sang et un empereur. L'inquiétude rongait

le cœur des Européens, avivée par les rumeurs de guerre et l'effondrement de la Minerve Égalitaire.

Un grand vide s'était formé autour de Toumba qui, les genoux en terre, venait d'avoir une vision. Ses trois femmes derrière lui, il regardait les fenêtres de la salle de la Science, d'où s'envolaient des clameurs et des voix puissantes.

– Savoir occidental, disait-il, moi aussi j'ai bu avidement tes philtres décevants et, pendant des années, j'ai cru à tes mensonges ! Mais tu n'es que vanité, erreur et néant ! Seules les visions des anachorètes ne trompent pas, car elles lui sont envoyées par Lésa.

Les ngoïstes s'approchaient du moine et remettaient de l'argent et du pain à ses femmes.

Des Noirs civilisés, des Européens et des Hindous se concertaient sur les moyens de lui faire un mauvais parti.

– Ne se trouvera-t-il pas un jeteur de sort pour nous débarrasser du sorcier ?, dit quelqu'un.

– Bonne idée, fit l'avocat Cicéron Sélémani. Voici un envoûteur !

Il prit au collet un vieux Nègre aux bottines éculées et aux vêtements en loques.

– C'est Sankourou, dit-il, le marchand de vieux habits. Il est bon catholique. Il a envoûté et ruiné deux de ses concurrents et fait mourir de langueur un troisième. N'est-il pas vrai, Sankourou ? Envoûte Toumba, et s'il meurt, tu recevras de moi mille francs de monnaie internationale.

– Paie-moi d'abord deux cents francs, répondit Sankourou. Qu'on me donne de la cire ! Quand j'aurai obtenu la ressemblance, il suffira de passes magiques que je connais et d'un coup de canif au cœur pour que le païen aille brûler dans l'enfer.

Tandis qu'on lui apportait des fragments des cierges que la statue de la Minerve Égalitaire avait brisés dans sa chute et qu'il commençait son travail, les étudiants, sous l'emprise de l'exaltation des discours, sortaient de l'Université. Les européens, rangés à gauche sous la colonnade, proféraient des menaces aux ngoïstes, groupés à droite, et faisaient mine de bondir sur eux. Les ngoïstes, de beaucoup inférieurs en nombre à leurs adversaires, brandirent leurs couteaux.

Soudain un détachement de police noire arriva au pas de course. Toumba, voyant ses amis menacés, fendit les rangs de la foule et se dressa devant les civilisés, qui reculèrent effrayés.

– Ne nous fais point de mal, murmuraient-ils.

Le peloton de police fléchit le genou en apercevant l'anachorète, et l'officier indigène lui demanda :

– Souffle incarné, ton esclave attend tes ordres.

– Délivre les croyants, répondit Toumba, de la racaille des vendus, ou je voue tes mânes aux tourments éternels.

En même temps qu'il prononçait ces mots, le moine fit le signe de l'éclair.

Un cri de terreur jaillit des poitrines des spectateurs indigènes.

– Il va détruire l'Université, criait-on. Fuyons !

Noirs civilisés et nationalistes, Européens, musulmans, Chinois, Hindous, adultes, femmes, enfants, vieillards, gagnés par la crainte d'un nouveau prodige, se ruèrent vers les deux arcs de triomphe, seules issues de la Place. Le marchand de vieux habits courait avec eux, la statuette à la main, en disant : « Je t'aurai, païen, je t'aurai. »

Sous le portique de l'Université, l'anachorète était entouré des étudiants ngoïstes qui l'interrogeaient.

– Frères, dit-il, Ngoïe vient de m'apparaître. L'heure est proche.

VI

AU PARC DE L'ÉGALITE

Après la séance académique, Cobourg et Hanovre, fatigués de la chaleur du jour et du tumulte déplaisant des foules, s'étaient dirigés vers le parc de l'Égalité. Ses frondaisons, que la brise remuait à peine, se voyaient au loin, enveloppées par le soleil couchant d'une gaze dorée.

HANOVRE. – Je vous confesse, cousin, ma surprise. Je croyais l'Afrique tranquille et heureuse sous la houlette européenne. Je vois la domination occidentale menacée, la sorcellerie et la magie encore en faveur, les Noirs trahissant le christianisme. Qu'est-ce que tout cela ? Lorsque j'ai terminé mon travail, je me rends volontiers à la Chambre des Communes pour y entendre les plus brillants orateurs de la Grande-Bretagne. Plusieurs ministres des Colonies parlèrent de l'Afrique tandis que j'étais présent. Ils vantaient le développement du commerce et de l'industrie, ainsi que le progrès de nos idées et de nos principes. Les Africains, disaient-ils, ont un attachement particulier pour la culture anglaise. Voilà ce qu'on nous raconte. Les conditions sont-elles les mêmes dans les régions où l'Angleterre a le mandat qu'en Afrique centrale belge ? Croyez-vous que si les Anglais avaient été les maîtres dans toute l'Afrique, la tension entre Blancs et Noirs et entre Noirs eût été aussi forte ?

Ils traversaient les rues du quartier asiatique, où traînaient des relents de musc. Du haut de la tour de la mosquée, tombait le chant mélancolique et suave du Moudden.

Bientôt, ils virent les larges allées de faux cotonniers et de baobabs en fleurs projeter leurs ombres agrandies sur les pelouses d'un vert éternel. À la faveur d'une percée dans les feuillages, le fleuve apparaissait, semblable à un tapis de pourpre. Le parc était presque désert. De ci, de là, un couple d'Occidentaux enlacés gagnait les charmilles ; des groupes de policocos et d'ibis roses savouraient la solitude ; de chauves marabouts baissaient leur bec en méditant du fond de leurs âges.

– L'Europe, dit Cobourg, n'a jamais bien connu et ne connaît pas encore les rythmes de l'âme africaine. Nous avons fait peu de progrès à ce point de vue sur le XX^e siècle semi-barbare. C'est le destin de notre admirable race d'agir, d'agir énergiquement. Mais nous ne parvenons pas à résoudre l'équation de l'action et de la réaction. Il en fut ainsi dans le passé, même en Europe. Que de fautes ! Que de guerres insensées ! Que de vaines révolutions ! C'est a fortiori plus exact encore en ce qui concerne nos rapports avec les autres races naturelles. De plus, l'optimisme officiel, même si, d'aventure, il connaît la vérité, la colore et la transforme.

À leur droite, à l'ombre d'une allée de faux cotonniers, se dressait un petit temple grec. Non loin de lui, un groupe circulaire en marbre blanc représentait, d'un côté, la Civilisation avec ses usines, ses navires, ses avions, ses églises, ses laboratoires ; de l'autre, un Européen entraînait vers lui, d'un geste passionné, des indigènes armés d'arcs qui paraissaient hésiter.

Les deux hommes contemplaient l'œuvre du maître bantou.

– Il n'y a pas, dit Cobourg, de plus grande race que la nôtre. Elle a couvert la planète des témoignages de son génie. Elle prétend soumettre à ses lois la terre, la distance et le temps. Elle assure qu'un jour elle soulèvera le voile d'Isis. Mais le mécanisme des âmes échappe à son empire. C'est pourquoi ses œuvres contiennent le germe de leur propre destruction. Elle est, par rapport aux mouvements psychiques, comme un enfant qui, après avoir construit sur la plage des forteresses de sable, veut commander au flux et au reflux de la mer.

– Les Anglais, répondit Hanovre, sont, de tous les peuples, le plus habile en psychologie individuelle et en psychologie des races. Quel est ce temple, cousin ?

Une petite allée, bordée d'ifs et de pins, conduisait au temple grec dont le marbre était maintenant teinté d'or. Des flamboyants traçaient autour de lui, de leurs fleurs écarlates, un buisson de feu. Sur son fronton se lisaient les mots : « Au passé tragique » et un buste du Président Wilson commandait son péristyle.

Le temple contenait l'histoire de la race blanche depuis l'âge des cavernes. Des fresques de marbres colorés représentaient l'anthropothèque, l'habitant des cités lacustres et l'Européen nordique aux cheveux blonds. Les divinités de l'Olympe, la prédication de Jésus, des paroles de Marc Aurèle et de Pascal étaient commentées par des peintures à l'huile dues au pinceau de grands artistes belges. Des images en cire et en marbre montraient le Moyen Âge avec ses

moines et ses chevaliers, l'époque moderne, ses rois, ses seigneurs élégants, ses dames poudrées, le XX^e siècle et ses hommes vêtus de noir.

Une salle spéciale était consacrée à la guerre. On y voyait les moyens de destruction, à la fois dérisoires et monstrueux, employés jusqu'à la dernière guerre. Des savants méditatifs, qui observaient dans les cornues les combinaisons des gaz, représentaient la guerre chimique.

On ne pouvait sortir du temple du Passé Tragique qu'en passant par un atrium carré plein de lumière et une petite chambre où régnait l'obscurité.

Les deux amis entrèrent dans celle-ci et sa porte se ferma d'elle-même sur eux. Quelques veilleuses l'éclairaient d'une faible clarté et un grand crucifix pendait au mur. Deux dames européennes pleuraient devant une stèle enveloppée d'une fine spirale de fumée. La stèle portait ces mots : « Aux... millions de morts européens, noirs et asiatiques de la guerre de 19... Passant, si tu es un peu plus calme, un peu plus confiant, tu le dois à ce passé et à ces martyrs. »

Cobourg et Hanovre, assiégés par de tristes pensées, se recueillirent.

LIVRE II

I

AU CŒUR DE L'AFRIQUE

Le surlendemain, les nouvelles d'Europe étaient meilleures. La presse des pays civilisés traînait les Russes et les Allemands aux gémonies de la civilisation et refusait de discuter les causes du conflit. Le danger de guerre semblait écarté.

Au fond de sa petite maison blottie dans les volubilis et les bougainvilliers, Cobourg était assis dans un fauteuil de son studio. Sur un écran relié à un invisible gramophone, Dante, en robe carmélite et couronné de lauriers, récitait un chant de *L'Enfer*.

Une valise et une raquette de tennis à la main, Hanovre entra.

– Êtes-vous prêt, mon cher cousin, et partons-nous pour le Balomi ?

– L'avis de l'aérodrome, répondit Cobourg, ne tardera pas à se montrer.

Dans l'instant où le professeur parlait ainsi, un écriteau parut au mur : « L'avion du citoyen Cobourg est paré. Altitude moyenne : 200 mètres. S'arrêtera automatiquement, sauf vents imprévus, au terrain d'atterrissage de la plantation Yamano à l'abbaye de Saint-Denis, au homestead du Noir américain Kapaya, au désert ngoïste, puis au village de Motto. »

– Je désire, continua le maître en conduisant son ami à l'aérodrome, vous faire voir ces lieux, avant d'atteindre avec vous la capitale du royaume des Bakouna, où nous assisterons à la conversion du Roi. Il y a à peine cent ou cent cinquante kilomètres entre chacun d'eux. Lorsque nous aurons interviewé un grand planteur indigène, vu une mission chrétienne, un homestead de Noir américain et une thébaïde bantoue, vous en saurez beaucoup sur l'Afrique noire. Votre information sera plus complète encore après notre visite à la cour du roi Rhaba Yahna et à Tounkeia, centre de l'africanisme. Nous serons à Tounkeia dans trois jours.

Les ardeurs accablantes de midi aveuglaient et brûlaient. Le fleuve étincelait comme un chemin d'acier mouvant. Lorsqu'ils eurent atteint les hauteurs de l'atmosphère, les deux hommes goûtèrent l'air frais et, tandis que les formes et les couleurs de la cuvette centrale défilaient sous leurs yeux en vues obliques ou

verticales, Cobourg exposait brièvement à Hanovre les conditions du Centre africain.

– Elles sont à peu près les mêmes, dit-il, dans toute cette partie du continent. Ces régions ressemblent assez bien économiquement et socialement, à un pays d'Europe à la fin du XIX^e siècle semi-barbare. Nous sommes encore ici en régime capitaliste, ne l'oublions pas. Ces indigènes qui, naguère, cultivaient la terre, chassaient ou pêchaient, sont, depuis quarante ans, en majeure partie, des salariés. Le prolétariat industriel reçoit sa subsistance des syndicats ou propriétaires d'usines européens, américains, japonais, chinois ou noirs. Le sol est possédé par les syndicats, les banques, les colons ou les missions religieuses. Il n'existe pas encore ici de classe moyenne. Les industriels, commerçants et cultivateurs modestes ne sont pas assez nombreux pour former une grande classe.

Le Noir a-t-il à se plaindre de la domination occidentale ? Conquêteurs européens, nous prenons volontiers la lyre de l'épopée en parlant de notre œuvre ici. À la vérité, de grandes choses ont été faites. L'Afrique bantoue est aujourd'hui une ruche. Le travail est en honneur là où naguère il était servile. Des cités florissantes décorent le continent. Des ouvrages d'art ont triomphé de la rude nature et le monde entier a profité des richesses recelées dans le sol africain.

S'il a dix-huit ans, le Noir peut prétendre aux fonctions publiques secondaires. Il se procure de la terre à des prix peu élevés. Il circule en liberté et n'a plus, comme naguère, à rendre compte de ses déplacements. Il gagne sa subsistance sans grande difficulté. Des tribunaux occidentaux tranchent ses litiges et lui appliquent les lois pénales. Il baragouine nos langues nationales, mais les idiomes autochtones sont tolérés dans tous les protectorats. Bien plus, le droit d'association lui est reconnu sous la surveillance des gouvernements. L'instruction secondaire est obligatoire et partout s'agitent de nombreux universitaires. La polygamie et l'esclavage sont prohibés, ainsi que le mariage à la mode indigène.

Cependant, Hanovre, malgré ces changements, la tranquillité ne règne pas dans ces vastes contrées.

Les raisons du désaccord entre l'Afrique apparente et l'Afrique réelle sont psychologiques. L'antique édifice social des Noirs a été renversé. Il n'y a plus, aujourd'hui, que cinq royaumes indigènes dans le Centre africain. Ce sont ceux de Nigérie, de l'Uganda, de l'Urundi et celui des Bakouna, gouverné par Rhaba

Yahna. On les appelle les protectorats locaux. En dehors d'eux, les protectorats se divisent en provinces et en communes, pures expressions administratives.

Au début de l'occupation, les Blancs eurent pour politique d'affaiblir les souverains indigènes. Plus tard, ils s'efforcèrent de les maintenir, dans le dessein d'en faire les exécuteurs de leurs volontés. Mais les autochtones s'aperçurent promptement que le vrai maître était le Blanc et que leurs rois n'étaient plus que des recruteurs de main-d'œuvre. Aussi le prestige de l'autorité indigène ne cessa-t-il de décroître depuis l'année 1900 de l'ère barbare. À l'heure présente, les dynasties d'autrefois ont cessé d'exister légalement, sauf dans les protectorats locaux.

La disparition des souverainetés indigènes et les besoins de l'Occident accélèrent la disparition des droits terriens des peuples noirs. Vers 1960, les terres libres de tout droit des colons étaient rares. Il y a trente ans, la terre centrafricaine fut socialisée dans tous les protectorats européens, sauf dans les cinq royaumes où elle est régie par la coutume.

La vieille maison bantoue est donc à peu près détruite. Mais les natifs sont désorientés dans l'édifice que nous avons construit pour la remplacer. Les méthodes et les conceptions de leurs maîtres sont pour eux une sorte de quatrième dimension.

La liberté et l'égalité théoriques ne sont pas appréciées de ces masses qui, pendant des siècles, ont obéi et vénéré.

Le groupement des indigènes en communes est un échec. Les Bantous ne s'adonnent pas dans ces agglomérations aux occupations paisibles de la vie ; ils passent leur temps à se disputer, bavarder et conspirer.

L'eupéanisation du continent n'a pas amélioré, selon les Noirs, la condition des Noirs, car ils n'étaient pas malheureux avant notre arrivée. Par contre, elle a mécontenté des millions d'hommes. Ils regrettent l'époque où ils vivaient dans leurs villages et haïssent ce régime qui, sur leur sol, disent-ils, fait dépendre leur subsistance de leur travail pour l'étranger.

Les défenses relatives à la polygamie et à l'esclavage domestiques ne sont pas observées. Le mariage européen est pour les Nègres presque inséparable de l'idée de divorce. Certes, les petits cultivateurs apprécient les avantages de la propriété privée de la terre, mais la plupart n'échappent qu'avec peine aux griffes des banques hypothécaires et des usuriers.

L'effet de l'instruction sur la psychologie mélanienne est semblable à celui d'un corrosif sur une plaie. Elle irrite à peu près tous ceux qui la possèdent.

L'exercice du droit de vote est l'objet de marchés et l'occasion de troubles graves. La vénalité des suffrages est représentée comme une institution européenne. Quant au droit d'association, il a surtout pour effet de multiplier les syndicats révolutionnaires, les grèves et les sociétés secrètes.

Vous le voyez, Hanovre, la condition matérielle des Centrafricains n'est pas mauvaise, mais leur état moral est inquiétant. Il le serait plus encore si nous n'avions amené ici les Noirs américains et les missionnaires.

Le commerçant, l'industriel, l'éleveur et le planteur ne savent exercer sur l'autochtone une influence heureuse : le Nègre n'est pour eux que du matériel humain ou un client. Les exemples de la communauté occidentale sont inefficaces, l'indigène ne nous admirant pas et se méfiant de nos conseils qu'il juge intéressés. Le Noir américain est, je pense, l'éducateur providentiel du Centrafricain. Il est de sa race et s'est affiné dans son long exil. Il sait se faire écouter de ses frères car, comme eux, il est nationaliste et méprise les indigènes européenaisants. Il s'élève contre la grande industrie, le commerce d'exportation et les sociétés d'élevage. Il s'efforce de reconstituer les familles dispersées. Il aide à la formation en Afrique bantoue d'une classe moyenne.

Les Noirs sont essentiellement religieux. Mais avant l'Occidental, ils n'avaient pas de religion. Ils ne rendaient à Dieu aucun culte et pratiquaient d'assez basses superstitions. Lorsque le nombre des missionnaires augmenta, la notion de la divinité fit de grands progrès parmi eux. Ils ne l'adoptèrent pas dans ses formes européennes, mais l'adaptèrent à leur génie. Leur ngoïsme est le drapeau de leurs espérances et de leur confiance en eux-mêmes. Il rallie environ soixante-dix millions d'indigènes ; l'islam, le bouddhisme, le christianisme, l'athéisme et les philosophies se partageant le surplus.

Les missionnaires et les Noirs américains apparaissent ainsi comme les véritables sauveurs de l'Afrique. Sans eux, la race mélanienne serait demeurée une race serve ; le désespoir et la haine aveugle la désoleraient. Un jour peut-être Blancs et Noirs pourront se réconcilier et s'influencer les uns les autres. C'est aux missionnaires et aux Noirs américains que l'humanité devra ce bienfait.

– Cousin, dit Hanovre, ne pensez-vous pas que si l'Afrique centrale avait été soumise tout entière aux Anglais, les choses eussent été mieux ?

II

VISITE AU PLANTEUR NOIR

L'avion conformait son vol au cours du fleuve Kasai. Lorsqu'il s'en écartait, Cobourg et Hanovre regardaient se succéder, comme en un film colorié, les blonds déserts, les marécages, les taches noires ou blanches des forêts et des lacs, le pointillage brun des camps des travailleurs, les rectangles des plantations, les petits cubes de briques des maisons, les rubans d'argent des eaux tributaires. Parfois de hautes cheminées surgissaient dans un entremêlement de constructions bizarres, de terrassements, de gouffres, de voies ferrées parcourues par des trains semblables à de grands scolopendres.

L'appareil ralentit soudain son allure en vue d'un château d'architecture féodale en briques rouges, flanqué de quatre tours crénelées. Il formait le centre d'une zone de vertes cultures. De larges étangs l'entouraient, qui s'épandaient sans grâce dans des jardins dénués de style, faits d'emblavures de manioc et de groupes de bananiers et de papayers. À quelque distance du château se voyaient des constructions en chaume qui paraissaient à l'usage de communs.

L'aéroplane s'étant posé sur le terrain d'atterrissage, un Noir civilisé de forte corpulence, le chapeau planteur sur la tête et la chicotte à la main, s'avança vers Cobourg et Hanovre.

– Égalité, citoyens, dit-il.

– Liberté, fit Cobourg. Mon ami, le citoyen Hanovre, et moi-même, nous désirons connaître le grand planteur que vous êtes, Yamono.

– Je suis, répondit le Noir en faisant tourner sa chicotte, un Occidental de peau teintée. J'ai fait des études de droit à Bruxelles et celles d'ingénieur à Londres et à Léopoldville. Je suis pénétré de la culture européenne, sans laquelle nul ne mérite le titre d'homme. Comme les carrières scientifiques rapportent peu, je me suis fait planteur, trafiquant et recruteur de main-d'œuvre. Le succès a couronné mes efforts, car je suis neuf fois millionnaire en monnaie internationale. Mais je pourrais être bien plus riche encore. Si cette race maudite, à laquelle je ressemble, hélas, par la couleur, voulait travailler, ma fortune serait le double de ce qu'elle est. Les dix-huit mille sauvages qui cultivent ma terre

sont au plus bas degré de l'échelle humaine. Citoyens, ils n'ont aucun amour-propre, aucun souci de mes intérêts, aucune reconnaissance envers le maître qui leur donne le pain. J'applique les procédés agricoles les plus perfectionnés et les plus coûteux : je cultive à l'électricité. Eh bien, il est indifférent à mes Nègres que la dynamo fonctionne, que les irrigations soient bien distribuées. Que leur importe que le poisson de mes étangs s'engraisse ou dépérisse ! Croyez-vous qu'ils songent à m'assurer la prime de deux cents francs internationaux que je reçois par vagabond livré aux Bourses du Travail ? Je suis contraint de courir sur moi-même au chômeur, citoyens. Leur occupation préférée est de se croiser les bras, d'évoquer leur passé barbare et de se livrer à leurs superstitions ngoïstes, musulmanes ou chrétiennes. Par la science, quelle bande de fainéants incorrigibles ! Sans la chicotte et la terreur que ma vue inspire, mes six mille hectares de terre retourneraient à la jachère. Aussi, je les traite selon leurs mérites et ils paient leur paresse. C'est dans les magasins que vous voyez là... (et Yamono montra du doigt une partie des annexes de son château) qu'ils viennent acheter tout ce qui leur est nécessaire : nourriture, vêtements, objets de ménage, ornements. Ils n'osent acheter ailleurs, car ils savent que je leur casserais la figure s'ils le faisaient. Comme je réalise une moyenne de trois cents pour cent de bénéfice sur les objets que je leur vends et qu'ils dépensent tout leur salaire, les profits de mes magasins compensent mes profits manqués, mon *lucrum cessans*, comme disent les juristes. Bien que je ne pratique aucun culte, je tolère deux églises catholiques sur mon sol. J'ai constaté que le catholicisme retient les hommes, comme le mors retient les chevaux. La résignation et le respect, voilà ce qui fait le plus défaut à cette racaille nègre. Le Gouvernement, en lui accordant le droit de vote aux assemblées provinciales, a commis une faute insigne : il l'a ainsi encouragée à réclamer sans cesse. Ma circonscription, citoyens, élit un député provincial : tous voteraient pour le nationaliste ou l'anarchiste, si je n'étais là. Quand le jour de l'élection approche, je dispense à trente d'entre eux vingt-cinq coups de chicotte et je fais savoir que je double le prix de vente de toutes choses, dussent-ils crever de faim, si mon candidat n'est pas élu. Je connais cette race et sais qu'elle ne cède qu'à la peur.

Ils se promenaient le long des étangs dans les jardins.

– Voici quinze Nègres, dit Yamono en montrant avec sa chicotte des indigènes assis à l'ombre des papayers, qui sont chargés de battre mes étangs, afin de protéger mon sommeil contre le coassement des grenouilles.

– C'est comme au Moyen Âge européen, dit Hanovre.

– Oui, mais le Moyen Âge avait le bonheur de ne pas connaître les Nègres.

Une vaste construction en pisé divisée en chambres ayant chacune sa porte, s'étendait à côté des magasins. Des Nègresses de type divers et des métisses habillées à la mode occidentale étaient assises sur les seuils et regardaient les étrangers.

– C'est mon harem, dit Yamono. Il y a là-dedans vingt femmes à demeure et je reçois aussi des courtisanes de Léopoldville. Citoyens, si vous désirez passer quelques jours dans mon château, vous y serez les bienvenus. Je n'ai rien à refuser à la race à qui je dois ma supériorité.

III

À L'ABBAYE DE SAINT-DENIS

Cobourg et Hanovre déclinerent l'offre du planteur et remontèrent dans leur avion, qui les rendit en une heure à la blanche abbaye de Saint-Denis. Construite en parallélogramme, à l'image des anciennes abbayes occidentales, elle reposait, au milieu de bois et de rivières, dans un cercle de collines où pâturaient des troupeaux de moutons et de chèvres. Quelques villages indigènes étaient établis autour d'elle ; la fumée qui s'échappait des toits de chaume attestait la paix et l'abondance des primitives demeures. En avant des jardins et du verger en fleurs était le cloître, vaste cour gazonnée en ce moment encombrée d'indigènes qui y apportaient des sacs de farine de blé. La petite galerie ogivale, l'humble église romane, la salle capitulaire servant de grange, le réfectoire et les dortoirs bordaient la cour.

Vêtu de courtes culottes, un chapeau de paille protégeant son visage, la croix pastorale sur la poitrine, le Prieur Larmier comptait les sacs sur l'herbe, tout en parlant amicalement aux Noirs, qui le traitaient comme un père.

Lorsqu'il aperçut les deux hommes s'avançant sur les gazons, il se dirigea vers eux en souriant.

– La paix soit avec vous, frères, dit-il. Vous me trouvez bénissant le Seigneur dans mes chers Bantous et dans le blé de la terre africaine.

Cobourg lui ayant présenté Hanovre, il félicita les deux hommes de leur haute naissance et loua le hasard qui les avait réunis. Il s'informa des négociations entre l'Allemagne et la Russie, et comme l'espoir de la paix renaissait, il dit avec calme :

– Je crois que nos prières sont pour quelque chose dans l'apaisement. Jamais le monde civilisé n'aurait connu pareille épouvante. Ce serait la fin de l'Europe et, avec elle, la fin de la pensée et de l'idéal chrétiens. Quel crime Dieu châtierait-il s'il permettait cette calamité ? Car je crois que les grands fléaux sont toujours une punition divine.

Tous ces braves indigènes, continua-t-il, sont les enfants de mon âme. Il n'y a pas de meilleures natures que celles de nos Bantous. Nous les avons gâtés, Européens. Nous en avons fait des désorbités et des désespérés. Gouvernements

et colons de l'ère barbare, par leurs incohérences et leur avidité, ont accompli sans le savoir une œuvre innommable. C'est à peine si je suis moins sévère pour les missionnaires de cette époque, car la plupart s'efforçaient d'occidentaliser leurs ouailles. Quant à moi, je cherche depuis trente ans à reconstituer ici l'ancienne société indigène. L'Association des Nations a accordé dans ce but à certaines missions catholiques et protestantes de grandes concessions. Dans nos vingt-cinq mille hectares, je groupe les Noirs par race et donne les pouvoirs coutumiers aux représentants des anciennes familles régnantes. Voyez ces hommes.

Trois ouvriers portant du poisson séché et du maïs s'avançaient pour lui serrer la main.

– Ils viennent de la mine remettre un tribut en vivres ou en argent à leur chef naturel. Allons, si vous le voulez, visiter un de ces villages où mes Noirs cultivent la terre selon les vieux usages.

Durant le trajet en automobile, le Préfet apostolique entretenait ses hôtes de l'événement du surlendemain, la conversion solennelle du roi Rhaba Yahna au catholicisme romain.

– Cette journée sera l'une des plus belles de ma vie, dit-il. Je l'ai préparée par l'adresse et avec le secours de Dieu. Depuis un mois, on prie tous les soirs dans les missions catholiques d'Afrique et dans les abbayes bénédictines d'Italie et de Belgique pour le succès de mon entreprise. La conversion de ce roi, petit-neveu du célèbre Prophète, me paraît certaine et arrêtera, je l'espère, l'avance du ngoïsme dont le progrès déconcerte les plus optimistes.

Ils arrivèrent à la lisière d'un bois, dans un village soigneusement débroussé construit sur les plans coutumiers. Les femmes et quelques hommes s'approchaient du Préfet pour le saluer. Il appelait chacun par son nom. Les bébés nus, au petit ventre en besace, lui baisaient les mains. Il en prit un dans les bras et lui fit des remontrances à cause de son nez qui coulait ; l'enfant se réfugia dans le giron de sa mère, tandis que le Préfet apostolique faisait à celle-ci un geste de reproche amical.

Au bout du village se dressait une petite église en pisé.

– Ils sont en général catholiques et monogames, dit-il, mais je ne suis pas trop exigeant. Le ngoïsme a des adeptes ici. Oui, en adorant Jésus, ils adorent aussi Ngoïe. Ils seront pardonnés, mes chers enfants, car ils ne savent pas. N'ont-ils pas le pur élan du cœur ? Dieu veut-il autre chose ? Quant à la

polygamie à deux femmes, je ne m'en effraye plus. Je suis revenu des vieilles intransigeances.

Le Prieur avait des larmes dans les yeux.

– Qu'avons-nous fait de la grande race européenne ? Qu'avons-nous fait de ce peuple si docile et si confiant ? Ce n'est que dans les missions catholiques et protestantes, chez les ngoïstes et les musulmans que l'on voit encore des Noirs heureux et chastes !

IV

LE HOMESTEAD

Après avoir passé la nuit et la matinée à la mission, les deux amis remontèrent en aéroplane et atterrirent au bout d'une heure dans la large vallée de la Chouembé, où le fleuve coulait à pleins bords, et dont une chaîne de montagnes, baignée de brumes violettes, fermait l'horizon.

Non loin d'eux, des constructions en tiges de papyrus et en chaume, élevées au milieu de vergers et de plantations, décoraient un coin de la savane. Des adultes et des enfants indigènes, les reins couverts d'une étoffe rouge, jouaient de la flûte et dansaient autour d'un robuste Noir qui tenait un bébé à califourchon sur les épaules.

Cobourg et Hanovre entrèrent dans la petite allée d'aloès du homestead. Près de l'étable, des poules picorait sur un tas de fumier que des porcs fouillaient de leur groin.

– Frères blancs, soyez les bienvenus chez Kapaya, dit le bel indigène en se portant vers les Européens. Nous fêtons l'anniversaire de la naissance du Prophète. Le bouc a été tué hier et mangé presque tout entier, mais il m'en reste assez pour vous en offrir d'excellents morceaux.

Cobourg et Hanovre se présentèrent.

– Je connais votre nom, citoyen Cobourg, fit Kapaya. Vous honorez de grands ancêtres par votre science et votre caractère. Mes respects, citoyen Hanovre. Frères, sœurs et enfants, voici deux Blancs. Apportez-nous du vin de banane, des côtelettes, des galettes de maïs au miel, du lait et des mangues. Rien n'est trop bon pour eux.

Kapaya conduisit ses hôtes sous une tonnelle, taillée dans un ample bougainvillier, qui abritait les statuettes de Ngoïe et de Jésus. Dans la hutte voisine, des fromages étaient sur l'éclisse et des olives mûres attendaient le pressoir.

– Vous voyez, dit-il aux deux amis en leur offrant des sièges autour d'une table, un descendant d'anciens Bantous transportés en Amérique. En 1641, mes pères étaient les heureux esclaves d'un roi indigène, dont j'ignore, hélas, le nom.

Ils furent enlevés par des traitants et jetés à fond de cale d'un négrier, *La Vierge Marie*. La moitié de la cargaison humaine devint la proie des requins et l'histoire des survivants tient dans ces quelques syllabes : ils travaillèrent chez les planteurs. Frères blancs, rien n'est aussi affreux que le sort de l'esclave d'une race étrangère ! En 1866 de l'ère semi-barbare, nos aïeux furent libérés par la République étoilée. Si l'on excepte l'apparition de Jésus et de Ngoïe, il n'y a pas dans l'histoire de fait plus grand que celui de notre émancipation.

Kapaya se leva, et, s'étant recueilli un instant, se rassit.

– Les Bantous devenus libres, continua-t-il, entrèrent dans le prolétariat américain. Au début du XX^e siècle, un mouvement nationaliste se produisit parmi eux, revendiquant des droits sur le continent africain. Il était conduit par des hommes dont le souvenir est vénéré, car ils furent les protagonistes du nationalisme noir. Mais il ne pouvait réussir. S'habillant, pensant et agissant en Européens, ses chefs étaient la négation de l'âme et du particularisme bantous. Ils ne surent s'imposer ni au respect de leurs congénères ni à celui de leurs modèles, qui les méprisaient en les craignant.

Vers 19.., la notion de la dignité de la race se fit jour parmi les Noirs d'Amérique. Après bien des luttes, ils condamnèrent la basse humilité ou l'orgueil puéril des Nègres qui marchaient dans les pas des Occidentaux ; ils reconnurent que Lésa a doté chaque race naturelle de manières particulières d'agir, de comprendre et de sentir. Ils renoncèrent aussi à supplanter les Blancs en Afrique et se donnèrent pour tâche d'y préparer l'avenir agricole de leur race.

J'étais chef d'une équipe d'ouvriers dans une plantation de la Louisiane. Il y a huit ans, je résolus de me rendre en Afrique, ma patrie selon Lésa.

Lorsque l'on eut déposé la collation sur la table, Kapaya alla attacher à la tige d'un arbuste une coupe en argile qu'il avait emplie de vin de palme et de lait ; il l'amena vivement à lui, puis la lâcha ; l'offrande tomba en larges gouttes au pied des statuette de Ngoïe et de Jésus.

– À Lésa, dit-il, à Jésus, et à Ngoïe.

– Quand j'eus assez d'économies, poursuivit-il, pour franchir l'Atlantique, je vins demander une terre à notre grand roi Rhaba Yahna. Il me donna à bail les dix hectares qui entourent ma maison.

Je pris le nom de Kapaya et j'échangeai le sang, selon le rite accoutumé. En trois mois, j'appris la langue du pays et une jeune bakouna, la meilleure des compagnes et la plus tendre des mères, devint ma femme.

Mon sol me fournit la nourriture et le vêtement. Pour acheter quelques objets indispensables, je vends les fruits de mon verger et le lait de mes chèvres.

Je ne désire pas plus que je ne possède. Je dédaigne la richesse. La personnalité des riches montre le mépris de Dieu pour elle. Un travail modéré sous le ciel de ma race, de douces conversations avec les miens, l'enseignement de mes frères et, le soir à la lueur de la bougie, la lecture des bons ouvrages, voilà ma vie, fils des rois !

Libre de toute sujétion vis-à-vis d'un maître, j'inculque à mes congénères arriérés le goût d'une vie semblable à la mienne. C'était votre mission, Blancs, d'arracher nos frères centrafricains à la torpeur de la primitivité. Le défaut de votre œuvre, c'est d'avoir fait d'eux des prolétaires industriels et agricoles. Lésa, en expiation de la faute de Cham, voulait ce que vous avez accompli. Il appartient aux Bantous immigrés de ramener ces anciens agriculteurs à la vie agricole indépendante. Seuls nous en sommes capables ; car il faut, Européens, pour un bon enseignement, de secrètes affinités, de divines concordances entre l'âme du maître et celle de l'élève.

Les hommes assis à vos côtés sont mes stagiaires. Je leur apprend ce que leur race a désappris : ils fument leurs champs, élèvent bétail et abeilles et se construisent de bonnes demeures. Les objets d'Occident sont bannis de leurs homes comme corrupteurs, et les vieilles industries indigènes renaissent dans leurs mains.

– Frères, sœurs et enfants, dit-il en quittant la tonnelle, voici l'heure d'ouvrir les écluses des canaux d'irrigation, de conduire les vaches à l'étable et de soigner le rucher.

Kapaya montra à ses hôtes les petites maisons des enfants garnies de meubles rustiques, de poteries et de vanneries, ouvrage de la famille entière, et la sienne.

Dans la chambre d'étude de celle-ci, des chaises étaient rangées autour d'une table et une étagère en bambou supportait une vingtaine de volumes.

– J'exige de mes élèves, fit Kapaya, qu'ils oublient, en s'asseyant ici, ce qu'ils ont appris à l'école. Je leur enseigne la déontologie et l'hygiène, la morale de Ngoïe, l'amour du sol natal. Les jours de repos, nous lisons ensemble les grands événements du passé. Voyez ma petite bibliothèque. Voici Homère, qui exalta la race noire. Voici *La Divine Comédie*, les meilleures pièces de Shakespeare, Montaigne.

Les deux amis lurent encore au dos des volumes : *La Métallurgie et la Chimie, ou les Cercles de fer, de feu et de sang ; Trois fils de Dieu : Jésus, Ngoïe, l'Hindou Gandhi.*

Grands et petits suivirent les deux Blancs jusqu'au bout de l'avenue d'aloès. Cobourg, en remerciant Kapaya, lui dit :

– Vous faites le bien, citoyen.

– Nous achevons, répondit le Noir, ce que Lésa vous a ordonné de commencer, en signe de sa colère et de sa clémence. Vous êtes nos bienfaiteurs. Allez en paix, frères.

– Adieu, envoyés de Lésa, dit la petite troupe en se hâtant pour reprendre la danse interrompue.

V

LE ROI RHABA YAHNA

À peu de distance de la capitale du royaume des Bakouna, se déployait, sur un plateau couvert de vastes pâturages et de plantations, le gros village de Motto. Lorsque les deux cousins y arrivèrent dans l'après-midi, des avions passaient au large du haut ciel limpide. C'étaient des avions de missionnaires, de prêtres et de philosophes qui se rendaient à la cour de Rhaba Yahna pour assister à la cérémonie du lendemain.

De belles routes pour automobiles reliaient le village aux quatre points cardinaux et menaient aux grands parcs d'artillerie et d'aviation qui dépendaient du protectorat.

Motto était construit sur le plan des vieilles coutumes. Une population nombreuse y connaissait, dans une vie chaste et agreste, l'aisance et le contentement. Les huttes en arc de cercle étaient aussi hautes que larges et leur chaume tombant jusqu'à ras du sol leur donnait l'apparence de toisons d'animaux préhistoriques. Elles étaient groupées par famille : il y en avait pour les adultes, pour les esclaves et aussi pour les fillettes. Autour d'elles, au milieu de bananiers et de jeunes palmiers, on voyait, presque nus, des hommes, des femmes et des enfants adonnés aux mœurs des anciens jours. Les femmes, la coiffure calamistrée, pilaient l'éleusine d'un mouvement conjugué des bras et des hanches ou, assises par terre, faisaient de la vannerie en allaitant ; quelques-unes portaient un grelot à la ceinture. Des hommes, les cheveux finement tressés, les bras et le buste ornés de talismans, jouaient avec les bébés. Une expression de bienveillance animait la beauté des visages.

Un esclave du chef conduisit Hanovre et Cobourg à la maison des passagers. Il les avisa qu'ils auraient un repas à sept heures et qu'ils ne pouvaient parler aux Noirs.

– Comment se fait-il, dit Hanovre, qu'il y ait encore des esclaves au XXI^e siècle dans ce pays ?

Au moment où Hanovre prononçait ces paroles, un avion se posait sur la grand-route, non loin des Européens. Ses deux passagers se portèrent vers eux.

Le premier, vêtu de laine blanche, un chapelet au cou, les yeux et la barbe de jais, avait la main sur le cœur ; l'autre était un interprète noir.

– Illustre Sidis, fit ce dernier, mon maître ici présent, le Mokkaïème Si Mohammed El Naimi Ben Mesroud Taieb El Aid demande à Allah que le bonheur réjouisse votre soirée et que les flancs de vos femmes soient féconds ! Que leurs bras soient polis comme la hampe des étendards et que leurs yeux ressemblent à la lune au zénith ! Le chérif des Bousalia l'a envoyé du fond du désert pour apporter à Rhaba Yahna, qui va se convertir à l'Islam, la bénédiction du Saint très vénéré, très éclairé et très sublime, Si Djelloum Ben Haoussa El Bousali. Après avoir accompli cette mission auguste, Si Mohammed El Naimi Ben Mesroud Taieb El Aid ira voir l'état de son destin sur le chemin d'Allah.

– Remercie ton maître de ses souhaits, fit Hanovre. Qu'il ait une bonne nuit ! Cobourg, est-ce à l'Islam que le roi va se convertir ?

Les deux musulmans continuèrent leur chemin.

COBOURG. – Les protectorats locaux sont les chefs-d'œuvre politiques de la domination européenne en Afrique. Le protectorat des Bakouna est, après ceux de Nigérie, rallié à l'Islam, le plus puissant de tous. Il compte sept millions de Noirs. Un Résident et un général belges représentent l'Association des Nations auprès du roi. D'excellents résultats économiques ont été obtenus par le respect des institutions de la race et par l'adaptation des Blancs à son génie. Ici règne la paix africaine ; ici, la force européenne a conservé, et non détruit.

La culture de la terre, l'élevage, la petite industrie sont très prospères. Des ouvriers bakouna travaillent dans les usines par ordre du roi, qui reste leur maître. Les méthodes et les coutumes d'Occident sont bannies du royaume. Le bakouna ne peut se vêtir à l'europpéenne, ni parler au Blanc. Aucun Occidental ne possède la pleine propriété du sol. Le commerce est aux mains des indigènes et des étrangers, mais Rhaba Yahna le taxe et le surveille. Chose étrange, nous avons gardé notre prestige dans les protectorats indigènes et nous l'avons perdu parmi les Noirs européanisés.

L'armée est de cent mille soldats, mais son entretien ne coûte rien au Gouvernement. Vingt-cinq mille officiers et sous-officiers belges et indigènes la commandent. Grâce à ces janissaires et aux quarante mille soldats de l'armée gouvernementale, il n'y a jamais de désordre de longue durée dans le protectorat de l'Afrique centrale belge. Les askaris de Rhaba Yahna font aussi des opérations de police dans les protectorats anglais, portugais et français.

Le roi, soixante-seizième de la dynastie, eut pour précepteurs des Belges. Rompu à son métier, il connaît son peuple, possède un grand bon sens et est doué d'une volonté inflexible. Son respect pour les rythmes de sa race, son habitude d'honorer et de consulter ses ancêtres maintiennent debout son prestige de demi-dieu. Il fait au progrès des temps les concessions nécessaires et concilie une autorité effective avec la présence du Résident.

Rhaba Yahna laisse l'exercice du pouvoir à ses ministres, mais ne leur permet nulle licence, et casserait aux gages le grand féticheur lui-même s'il marchait sur ses brisées. Il a un remarquable sentiment de la justice et rend compte de ses actes à ses aïeux ; il fit couper l'oreille à deux fonctionnaires qui avaient abusé de sa confiance. Tel est l'attachement des Bakouna pour la personne royale qu'il existe parmi eux une organisation spontanée de défense contre les Noirs européens qui leur prêcheraient l'égalité ; on leur montre soit la grotte de la Baladi, soit les bords de la Chouembé, infestés de crocodiles ; criminels et victimes sont introuvables. Rhaba Yahna est fort courtois, il estime les étrangers et surtout les Européens. Certes, il ne comprend rien à notre civilisation : « La forêt ne convient pas aux poissons », dit-il ; mais il admire notre puissance matérielle et loue notre art de faire ses ponts, d'assécher ses marais et de dresser ses soldats. Aussi bon pasteur qu'habile diplomate, il punit jadis sans pitié quelques rebelles et règne aujourd'hui dans la crainte et la vénération.

HANOVRE. – Comment pouvez-vous estimer cet homme, qui n'est qu'un tyran ?

COBOURG. – Il faut faire, Hanovre, la différence des mœurs, des hommes et des lieux.

Depuis vingt ans, de violentes querelles dogmatiques divisent les Bakouna. Missionnaires catholiques et protestants, musulmans, israélites, bouddhistes, ngoïstes, philosophes n'ont pas cessé, à la faveur de l'Acte de Berlin, récemment abrogé, de se livrer dans le royaume à une propagande ardente. Le roi lui-même fut entrepris par eux et l'on vit un protestant et un bouddhiste le tirer par le pagne et en venir aux mains devant lui.

Rhaba Yahna ne professe aucune religion, mais admet comme tous les Noirs, un Être suprême, Lésa. Il n'est pas ngoïste, Ngoïe, qui est de sang royal, ayant dérogé en devenant un personnage religieux. Il croit aux esprits et aux génies des montagnes et des lacs. Cependant, opportuniste accompli, il cède au danger religieux et politique. C'est pourquoi il a résolu de faire choix d'une religion

pour lui et ses peuples. De l'accord du Résident et du grand féticheur, il a convoqué à cet effet une de ces conférences de prêtres, de missionnaires et de philosophes qui sont si fréquentes aujourd'hui.

VI

LES JOUTES SACREES

Le lendemain, les représentants des diverses doctrines enseignées dans le royaume étaient réunis dans la capitale, située, non loin de Motto, dans un hémicycle de montagnes boisées. L'aggloméré, avec ses maisons en pierres grises et en pisé, ses casernes, les attelages de buffles, les éléphants et les dromadaires qui parcouraient ses larges avenues, s'étendait au pied du mont Tabou et sur ses pentes basses. À mi-côte, à l'ombre des figuiers et des arbres à parasols, se dressaient le palais de Rhaba Yahna et les cases carmélites du harem.

Lorsque les ardeurs du soleil s'atténuèrent et que le crépuscule descendit sur les hauteurs, une foule de trois mille indigènes se rangea sous les euphorbes candélabres, les palmiers et les borassus de la Cour d'honneur. Cent askaris du protectorat étaient chargés de la police. L'estrade royale, tendue de peaux de léopards et de défenses d'éléphants, bordait une partie de la terrasse.

Assis à l'une de ses extrémités, le professeur de colonisation et Hanovre virent arriver successivement, par la porte d'honneur décorée de vieux fétiches peints, les missionnaires, les prêtres et les philosophes.

Parmi les premiers, parurent un prêtre bouddhiste et un brahmane, en costumes sacerdotaux, Si Mohammed El Naimi Ben Mesroud Taieb El Aid et l'esclave interprète, un missionnaire méthodiste accompagné de cinq catéchistes, ainsi que trois missionnaires de la Garanganzé Mission. Le Préfet apostolique Larmier avait à ses côtés deux jeunes chrétiens. Le Père Luc, mystique plein de douceur, le suivait dans une voiturette à trois roues ; âgé de cent trois ans, sa barbe blanche traînait jusqu'à terre ; il était inconsolable d'avoir baptisé autrefois le prophète Ngoïe. Un universitaire noir athée et deux de ses admirateurs habillés à la dernière mode, Toumba, précédé de ses trois femmes, un indigène de la secte des Caïnites arrivèrent ensuite. Les représentants des religions de la Science et de l'Humanité, un frère adventiste du septième jour, un missionnaire théosophe, un prêtre taoïste en habits sacrés entrèrent les derniers, suivis des interprètes.

Tous avaient le regard assuré et espéraient la conversion du souverain à leurs doctrines, car Rhaba Yahna avait eu pour chacun d'eux, dans des conversations particulières, des paroles bienveillantes. À un bouddhiste, il avait dit : « Bouddha est un très bon prince. » « Lésa, que tu appelles Allah, avait-il affirmé au missionnaire musulman, est très puissant ; il sait et voit tout ce qui arrive ; il a beaucoup de femmes et beaucoup d'esclaves. » Comme l'adventiste lui recommandait d'interdire le travail le septième jour de la semaine, il l'approuva : « Il est juste que les femmes, les hommes et les esclaves se reposent quand les travaux sont finis ; tu parles très bien ! » Le Préfet apostolique l'avait entendu avec joie lui répéter sans cesse : « Les missionnaires chrétiens sont mes amis ; Jésus leur annonce les éclipses de Lune à l'avance et mes sujets en sont ainsi informés ; rien n'empêche Lésa d'être trois personnes en une seule. C'est son affaire. »

Les protestants et les catholiques formaient deux groupes voisins, mais ils observaient vis-à-vis l'un de l'autre une grande réserve. Les prêtres orientaux se toisaient. Ceux des religions de la Science et de l'Humanité ainsi que le théosophe faisaient les cent pas devant la tribune en conversant de choses élevées.

L'athée se mit tout à coup à rire d'un rire insultant.

– De quel Christ êtes-vous les messagers, dit-il aux chrétiens ? Car il y en a plusieurs. Il y a celui des catacombes, celui des inquisiteurs, celui de Jules II, qui monta à l'assaut des forteresses ; celui de Hawkins et de la reine Élisabeth, ces marchands de bois d'ébène ; il y a celui qui protégea la propriété privée de l'époque capitaliste ; il y a celui qui défend maintenant les collectivistes contre les anarchistes ! Quant à Ngoïe, dit-il à Toumba, c'était un épileptique !

Il s'écria enfin, tandis que ses deux amis manifestaient un vif plaisir :

– Vous êtes tous des malades ! Il n'y a qu'un Dieu, entendez-vous, un seul Dieu, le Ventre !

Les catéchistes chrétiens, entendant blasphémer la Providence, se précipitèrent sur les athées et les terrassèrent après une courte lutte. Le Mokkaïème s'avança vers la grappe humaine haletante et cracha sur elle. Mais les soldats, à coups de crosse durement assénés, séparèrent les combattants.

Soudain, la cour de Rhaba Yahna parut sur la haute terrasse, entourée d'un cordon de soldats armés du bouclier peint et de cavaliers aux longs cheveux tressés.

Cinquante danseurs de haute taille, les traits cachés par un masque et la tête couronnée d'un éventail de plumes noires et blanches, marchaient en tête. Ils avaient des peaux de bêtes autour des reins, des grelots aux pieds et un javelot à la main ; ils relevaient et tendaient la jambe en simulant une marche prudente dans les hautes herbes. Puis venait, avec une femme d'un grand âge, son médium, le grand féticheur, expert en remèdes et en sciences occultes, au milieu de médecins et de devins indigènes. Vingt-cinq danseuses royales, portant des fusils arabes qu'elles élevaient et abaissaient sans cesse d'un mouvement imperceptible, étaient suivies de vingt-cinq autres qui, le corps enveloppé de gaze transparente, se nouaient en guirlande ou s'égrenaient comme des perles, puis coupaient leur pas cadencé de stations immobiles. Après les trente femmes du souverain, les unes toutes jeunes et couvertes de pagnes de soie rose, les autres, vieilles épouses de son père, on voyait les dignitaires et les ministres, aristocrates bakouna et Noirs américains, couverts de chlamydes de velours écarlate. Le Résident et le Général Commandant des troupes les suivaient, accompagnés de secrétaires et d'aides de camp des deux races.

S'avançait enfin le vieux roi Rhaha Yahna, escorté de courtisans, de parents et de nains qui proclamaient ses mérites. Son couvre-chef était orné de brillants et surmonté de plumes de perroquet. Sur sa poitrine s'étalait un triple collier de dents de lion. Il portait un veston tissu de perles et de diamants du Balomi et une lourde robe de satin blanc soutenue par quatre de ses fils ; une peau de léopard, signe du pouvoir suprême, pendait à son côté droit. Son visage impénétrable brillait d'intelligence. Il s'assit entre le grand féticheur et le Résident.

– Je vous ai appelés, dit-il, Blancs et étrangers, afin que vous me proposiez une seule religion que mes peuples et moi nous puissions adopter. Vous êtes bons, car vous parlez pour Lésa et il est très puissant. Mais vous ne cessez de vous contredire et mes enfants se disputent à cause de vous. Nous ne sommes que des Noirs et ne comprenons rien à vos querelles. Indiquez-moi une manière convenable d'honorer Lésa, et mon cœur sera content.

Les missionnaires, religieux et philosophes refusant de se mettre d'accord, le roi ajouta, après un court entretien avec le Résident.

– Puisque vous ne pouvez vous entendre, que chacun expose sa doctrine devant mon conseil et mon peuple.

Le prêtre bouddhiste et son interprète se dirigèrent vers la tribune.

– Ayant appris, dit-il, qu'un grand monarque désirait la lumière, je suis sorti de ma « stoupa » africaine et lui apporte la clef des connaissances. Ô roi, sème

dans tes étangs sacrés le lotus de la loi éternelle ! Fais-toi semblable à Çakia Mouni ! Ayant médité pendant six ans sur les maux qui affligent les hommes, il devint possesseur de la science vraie. Il nous apprit que nous sommes égaux devant Brahma, qu'il faut renoncer au monde et que les brahmanes ne sont pas les seuls prêtres. Il reçoit dans ses temples des offrandes de fruits, de fleurs, d'or et d'étoffes précieuses, afin que la pauvreté apparaisse comme la plus grande des vertus. Ô Rhaba Yahna, le Siam, le Japon, le Thibet, une partie de la Chine adorent Bouddha Çakia Mouni ! Atteins aussi la sagesse et tu connaîtras un jour la récompense du sage, le divin Nirvâna, le repos sempiternel !

Le bouddhiste n'avait pas fini sa harangue que le Caïnite noir, le saisissant par le bras, l'interrompait avec violence.

– Païen, les vérités éternelles, dit-il, sont contenues dans la révélation chrétienne.

Le prêtre de la religion de la Science, absorbé dans une méditation, leva tout à coup les bras au ciel et dit en souriant :

– Savoir, patience, amour, qu'il est doux de suspendre vos guirlandes sacrées aux colonnes de ton temple, ô nature !

– Frappez avec force ceux qui troublent les discours des prêcheurs, ordonne Rhaba Yahna aux askaris.

Mais le Caïnite s'adresse aux catéchistes et aux missionnaires chrétiens :

– Vous possédez quelques lueurs de la bonne doctrine, mais vous ne savez raisonner par syllogisme. Je suis docteur en droit et je vous dis : Caïn, Judas et Ponce Pilate n'ont-ils pas été les bienfaiteurs de l'humanité ? Oui, car c'est par eux que se sont accomplies les Saintes Écritures. S'il en est ainsi, pourquoi sont-ils des réprouvés ?

– Émissaire de Satan, répondent les catéchistes, le feu de l'enfer te dévorera.

– Infortuné !, disent les missionnaires chrétiens avec une pitié méprisante.

LE FRÈRE ADVENTISTE DU SEPTIÈME JOUR. – Ô Roi, que de choses inutiles tu vas entendre ! Une seule est essentielle ! Le Seigneur paraîtra un samedi. Que pensera-t-il si, en ce jour tant désiré, il trouve ses enfants adonnés aux travaux coutumiers ? Eh quoi, dira-t-il, ils ne fêtent pas ma venue ! Mon apparition ne les arrache pas aux vils soucis de la terre ! Grande sera sa colère ! Profond, le désespoir des milices célestes ! Aussi, grand chef, si tu veux être aimé de Dieu et sauvé, ordonne à ton peuple de chômer le septième jour, dans l'attente de Dieu dans sa gloire !

Le brahmane avait un magnifique visage. Certes, il ne consentit qu'à regret à l'humiliation de sa présence parmi tant de barbares. Mais son absence eût été une désertion de son devoir. Drapé dans ses habits sacerdotaux, il regardait tour à tour le roi, les missionnaires et les philosophes. Il dit au souverain avec lenteur :

– L'Inde et son fleuve sacré sont les lieux ineffables où la science de Dieu fut révélée aux hommes. Repousse, grand Roi, conformément à tes secrètes préférences, les idolâtres inférieurs tels que les chrétiens, les musulmans, les philosophes. Mais surtout, chasse loin de toi le bouddhiste infâme qui prétend s'égaliser au brahmane ! Reçois la vérité du prêtre qui, étant sorti de la bouche de Brahma, peut seul expliquer les Védas. L'univers est triple, il est Essence, Substance et Vie. Chacun renferme les deux autres, et tous sont un dans Brahma. C'est par la religion, ô Roi, que se dissipe l'ignorance qui enveloppe d'une fumée épaisse le cœur des hommes. Si, par les macérations et la mendicité, tu deviens saint, tu seras un jour délivré de la renaissance et de la mort et tu boiras l'eau de l'immortalité.

Le roi et sa cour étaient attentifs aux paroles des prêcheurs, mais impassibles ; le grand féticheur ricanait.

La barbiche grisonnante, vêtu d'une courte culotte khaki, un missionnaire de la Garanganzé Mission s'entretenait avec le théosophe et les prêtres des cultes de la Science et de l'Humanité.

– J'ai donné mon âme à Jésus, mon Sauveur et mon Roi, ma foi et mon amour, disait-il. Il est la vie du monde. Il est la vigne dont nous sommes les sarments.

– Certes, répondit le théosophe, nul ne mérite plus que lui d'être adoré ! Mais...

Un mystique sourire sur les lèvres et les yeux fermés, comme sortant d'un rêve, le missionnaire se tourna vers le roi.

– Rhaba Yahna, crois en Jésus, en lui seul, selon ta promesse. Il est le maître des empires. Il a fondé le royaume de Dieu dans le ciel ! Il ignore les églises et ne veut qu'un culte intérieur. Écoute la voix qui parle dans ton cœur. Écoute-la ! C'est la sienne !

Tandis que les catéchistes et les missionnaires protestants entonnaient l'hymne « Jésus Sauveur, délivre-nous de nos ennemis », le Caïnite, sans cesse plus agité, criait :

– Notre secte date du deuxième siècle après le Christ. Elle a trois cent vingt adeptes parmi les Bantous. Quand nous serons trente mille, le monde sera sauvé ! Oui, les Noirs sont opprimés ; oui, l'humanité est souffrante ! Dieu s'irrite de l'ingratitude des hommes et punit leur impiété au regard des héros méconnus. Une faute de logique élémentaire est la cause de tout le mal.

– Amis, disait l'athée noir à ses compagnons, je ne me suis jamais aussi bien amusé ! Donneriez-vous la présente farce pour un spectacle au Moulin Vert ?

Ils éclatèrent d'un rire grossier et se mirent à boire à même la bouteille de whisky.

LE THÉOSOPHE. – Ô Roi, en Inde, en Égypte, en Palestine, en Arabie, des fils de Dieu apparurent. Ils firent pressentir aux hommes la lumière indicible, le soleil de l'Intelligence et de l'Amour. Leurs noms sont Krishna, Hermès, Mahommed, Jésus et Ghandi, le Christ hindou, le sauveur de l'Inde. Ils naquirent d'une femme, qui les consacra au ciel, et d'un homme, auteur de leurs corps périssables. On les honore selon des rites qui varient avec le génie de la race à qui ils montrèrent l'idéal. La puissante race des Bantous vit, il y a cinquante ans, resplendir un fils de Dieu. C'est Ngoïe. Adore-le, ô Roi, selon le culte que ta race institua pour lui.

Le Père Luc, les larmes aux yeux, murmurait :

– Égarés, je vous bénis ! Seigneur, pourquoi l'erreur, l'hérésie ? Lyres et voix des anges, chantez la gloire de Dieu et de la Sainte Église !

Si Mahommed El Naimi, la main sur le cœur, se plaça à son tour avec l'interprète devant Rhaba Yahna. Sa voix monotone n'avait pas de timbre.

– Il n'y a de Dieu que Dieu. Il est le Premier et le Dernier. Il n'oublie, ne dort, ni ne rêve. Ô Roi, ô frère du tapis, c'est l'heure. N'entends-tu pas l'appel du crépuscule ? Fidèles, venez à la prière, venez au salut ! Allah est le plus grand ! Implorons-le.

Il se prosterna, ainsi que l'esclave, sur un tapis de prières.

– Dieu a dit : « C'est par les privations et les extases des saints que l'homme me connaît. » Il envoya la lumière au Saint, Si Djelloum Ben Haoussa el Bousali. Des miracles admirables se produisent autour des tombeaux où reposent ses trois corps. Son fils bien-aimé, notre chérif, te dit par ma bouche : « Puisque tu es entré dans la Voie, puisque tu as reconnu la sainteté de Si Djelloum Ben Haoussa, tu es digne de sa bénédiction puissante. Sois désormais entre mes

maines comme un cadavre entre les mains d'un laveur de morts et tu chasseras d'ici les Roumis¹, chiens fils de chiennes ! »

Le Résident s'adressa au roi et lui dit avec véhémence :

– Défends à cet homme, Rhaba Yahna, d'exciter à la révolte !

– Illustre Sidi, répondit le Mokkadème au Résident, notre destinée est un petit oiseau attaché par la patte ; elle ne peut aller loin. Est-ce sans la volonté d'Allah que les Roumis ont quitté l'Asie et le Maroc ? S'ils quittent l'Afrique, ce sera selon ses ordres. Ô Roi, reçois la Baraka² des Bousali.

Le Mokkadème, étendant le bras droit, émit les syllabes inspirées :

Je bénis les malades. Qu'ils soient guéris !

Je bénis les affligés. Qu'ils soient consolés !

Je bénis l'eau de tes puits, le blé de tes plantations, le lait de tes chamelles !

Je bénis tes biens et son sang !

Des Noirs agenouillés criaient : Allah, Allah ! Maître des cœurs et des vœux ! Nous sommes de pauvres ouvriers ! Donne-nous la Baraka.

Les athées, ivres, titubaient. « Barbes à poux », disaient-ils aux vénérables missionnaires et philosophes.

– Je suis médecin, ingénieur, chimiste et avocat, s'écriait le plus jeune d'entre eux assis à terre. J'en sais plus que tous ces paltoquets réunis. Vous avez une âme, mais pas d'esprit. Vous n'êtes que des porcs et des chiens.

Puis, se levant et ouvrant les bras :

– À moi toutes les femmes, car je possède toute la science !

– Rien ne nous est interdit, faisait le Caïnite. Nous connaissons l'antique Gnose ! Tous les péchés, toutes les turpitudes, tous les crimes nous sont permis, car nous devons atteindre le dégoût de la matière !

Les askaris voulurent imposer le silence aux ivrognes et au Caïnite ; mais ceux-ci les ayant traités de « valets de tyrans », ils perdirent patience et, craignant la colère du roi, les frappèrent à la tête de coups de crosses redoublés. Les perturbateurs s'écroulèrent sur le sol.

Lorsque Toumba et ses trois femmes furent devant la tribune royale, un frémissement parcourut les rangs de la foule, jusqu'ici indifférente ou railleuse. Puis, les cris de Ngoïe ! le Boîteux ! la Pluie ! tu es Ngoïe incarné ! emplirent la

¹ Européens.

² Bénédiction.

cour d'honneur. L'ancien professeur de droit s'exprima en dialecte bakouna par phrases brèves. Il mima, avec des expressions de physionomie, des gestes et des contorsions compris de tous, la légende du thaumaturge et sa mort. La ressemblance entre le Prophète et lui jetait le trouble dans tous les cœurs. À la fin de sa mimique, les indigènes s'aspergeaient la poitrine de poussière et gémissaient de terreur religieuse. Les ministres et dignitaires baissaient la tête. Seuls les traits du souverain restaient impassibles.

– Rhaba Yahna, fit Toumba, le visage et le corps inondés de sueur, dans quelques jours le sort de l'Afrique se décidera. Les Blancs annoncent que la guerre ne sera pas déclarée, mais les Blancs ne savent pas ! Ngoïe m'est apparu et il m'a dit : « Les prophéties vont s'accomplir. » Roi, choisis ton destin.

En entendant la foule témoigner de son attachement passionné à une fausse doctrine, les religieux et les philosophes ressentirent une croissante inquiétude.

– Tous les dieux sont d'origine céleste, dit le théosophe d'une voix forte.

– Quand Allah veut une chose, fit sèchement Si Mohammed El Naimi, elle est ; s'il ne la veut pas, elle n'est pas.

Cependant le Préfet Larmier, dominant ses tristes pensées, s'avancait vers Rhaba Yahna avec le Père Luc et les deux catéchistes. Mais avant que le Prieur commençât sa harangue, l'évangéliste centenaire, se dressant sur ses jambes chancelantes, leva vers le ciel ses bras décharnés et ses yeux rougis :

– Lumière des Lumières, dit-il, dissipe les ténèbres qui obscurcissent l'intelligence de ce grand Roi ! Prieur, que ta voix ressemble à celle d'une fauvette des immortelles charmillles !

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – J'oublie les injures. Je pardonne à mes frères en humanité les erreurs qui sont sorties de leur bouche. Je viens, Roi des Bakouna, te rappeler ta promesse. Ne m'as-tu pas dit : Père, je tiens tes doctrines pour excellentes et m'y convertirai ? C'est le Dieu Tout-Puissant en trois hypostases, ô Rhaba Yahna, qui m'a conduit auprès de toi. Il fut annoncé par les prophètes et les sibylles, incarné dans son Fils, prouvé par les martyrs. Il y a quatre cents ans, il s'émut à la vue des ravages du paganisme parmi les Bantous et enflamma les missionnaires du zèle de la conversion. Ils apportèrent à ta race la bonne nouvelle du seul Dieu qui soit et du devoir de charité qu'il impose à tous. Rhaba Yahna, prête l'oreille ! Cinq envoyés du Maître suprême te regardent. Il y a l'illustre Père Luc, chargé d'années et de mérites. Il baptisa quatre-vingt mille indigènes, construisit trois abbayes et dit vingt mille messes. Ses yeux sont brûlés par les larmes et les prières et tu l'as entendu qui appelait sur toi la

bénédictio divine. Voici deux jeunes Noirs qui sont transfigurés depuis qu'ils sont chrétiens. Me voici, le plus humble de tous ! Ô Roi, une cinquième personne est ici présente. Nul ne la voit, mais elle préside partout où l'on se réunit en son nom. Elle te dit : « Je mourus dans la douleur pour tous les hommes. Aime mon Père et aime-moi. »

Les catéchistes s'étaient agenouillés, les missionnaires protestants se recueillaient. Les Noirs clamaient : « Jésus est bon. Nous l'aimons. Il est le frère de Ngoïe », tandis que le Caïnite criait de toute sa force : « Loué soit Judas ! Béni soit Caïn ! Que Ponce Pilate soit exalté ! »

Les deux adeptes des religions de la Science et de l'Humanité ainsi que le prêtre chinois se dirigèrent vers le roi. Mais Rhaba Yahna, après un court échange de vues avec le féticheur, le Résident et deux de ses conseillers, se leva à l'étonnement de tous.

– Il n'y a qu'un seul Lésa, dit-il, je vous prie une dernière fois de me désigner, d'un commun accord, le culte que je pourrais adopter.

Les religieux, les philosophes et les missionnaires restèrent muets.

– Assez de contradictions, ajouta Rhaba Yahna. Les autres prêcheurs ne pourraient, en parlant à leur tour, qu'augmenter mon embarras. Comme l'affaire est importante et difficile, je me conforme à l'usage, et vais consulter mes ancêtres.

VII

LA CONSULTATION DES ANCETRES

Le roi partit en automobile, accompagné du grand féticheur et de la vieille femme. Ils se furent rendus en un quart d'heure dans le lieu sacré où nulle autre personne ne pouvait pénétrer qu'eux-mêmes.

Les tombeaux des ancêtres, entourés d'une clôture à claire-voie faite de troncs de jeunes eucalyptus, étaient gardés par un vieillard chauve, aux membres grêles, qui plia le genou et battit des mains à la vue du souverain. Rhaba Yahna, tournant le dos au cimetière que la coutume lui défendait de regarder, dit :

– Ordonne à mes ancêtres de se transporter dans la grotte, afin qu'ils me conseillent dans l'intérêt de mes sujets.

Tandis qu'il s'éloignait, le gardien se mit à croupetons devant chaque tombe et fit aux mânes des morts la communication royale.

On accédait à la grotte par un sentier à peine visible et tracé entre de hautes herbes et des arbustes épineux. Son entrée était cachée par un fouillis de graminées, d'euphorbes et de bambous. Le lieu, large et peu élevé, s'éclairait du demi-jour d'une lumière naturelle et le bruit d'une eau souterraine le remplissait d'un grondement.

Rhaba Yahna et ses deux compagnons prirent place sur une pierre. Le féticheur regarda la vieille femme dans les yeux et prononça quelques mots à voix basse en maniant des lawa. Le roi vit bientôt des formes fluides d'hommes, au buste nu et les reins couverts d'une peau de léopard, se glisser dans la grotte et s'asseoir sur le sol, les genoux à hauteur du nez.

Rhaba Yahna salua ses pères de leurs noms et adressa à chacun des mots élogieux.

– Kangala, dit-il à voix basse, chef de la dynastie, tu vainquis les Bena Kuvuya, les Bena Kalandja et beaucoup d'autres. Tu es illustre par ta force et par ta sagesse ! Mainé Manza, tu régnas dans la gloire, après avoir vaincu tes deux frères ! Malanga Kapoulata, ta sagesse est aussi grande que le ciel qui n'a pas de fin ! Mwambo Tala, tu es le meilleur des conseillers ! Tu as engendré quarante-deux fils et soixante filles. Manga Bana, l'esprit de Kangala est en toi !

Mwana Moutwalé, ta malice ne finit jamais ! Mango Balata, ton bras a tout brisé !

Les ancêtres répondirent :

– Salut, Rhaba Yahna, notre fils !

– Que veux-tu, dit la voix du fondateur de la dynastie ?

Le roi exposa à ses pères les troubles religieux qui éclataient parmi ses peuples et les doctrines des prêtres et des missionnaires. « Je dois sacrifier à Lésa, dit-il, car les ennemis des anciens esprits sont trop nombreux. Les prêcheurs que j'ai réunis à ma cour sont tous bons, mais chacun d'eux soutient que le culte des autres est mauvais. Que faire ? »

Des rires méchants éclatèrent dans la grotte.

– Les Blancs et les étrangers, dit Mango Balata, ne savent ce qu'ils veulent. C'est pourquoi leurs nouveautés n'ont ni commencement ni fin. Les esprits et les génies des Bantous sont très forts et nos enfants savent comment les satisfaire. Ils donnent de bonnes récoltes, de bonnes chasses, la protection contre la foudre, des femmes chastes et fécondes. Maintenant les démons du dehors veulent tout changer ! Il faut sacrifier à Lésa et personne ne sait comment ! Ah ! ah ! ah !

LE FONDATEUR. – Les changements sont des maux inévitables comme les maladies.

LE ROI. – Toumba m'a dit : « Ton grand oncle Ngoïe est le fils de Lésa et le frère de Jésus, le puissant Esprit des Blancs : il a promis de sauver la race des Noirs ; les Blancs vont partir. »

MWANA MOUTWALÉ. – Il y a cent ans qu'on prédit, à chaque lune¹, le départ des Européens. Ngoïe est mon fils. Je l'ai engendré d'une femme très bonne, mais les Pères² l'ont rendue folle. Ngoïe n'est pas le fils de Lésa.

LE FONDATEUR. – Qu'en sais-tu ? Les Blancs ne disent-ils pas que Lésa s'est incarné dans leur grand esprit, Jésus ? Ils ont peut-être raison. Nous-mêmes, ne nous réincarnerons-nous pas ? Lésa te dit-il tout ce qu'il fait ? Il a pu s'incarner en toi, sans que tu le saches, lorsque tu fécondais la mère de Ngoïe.

MANGO BALATA. – Ngoïe est-il puissant chez nos peuples ?

MWAMBO TALA. – Il est puissant, très puissant.

MANGA BANA. – C'est vrai, il est très puissant.

¹ Tous les mois.

² Les missionnaires.

Mais plusieurs des ancêtres recommandaient la fidélité aux anciens esprits. Car, disaient-ils, si nos offrandes ne plaisent pas à Lésa, il sera indifférent à nos demandes. Tous demeurèrent silencieux dans une cruelle indécision.

MWAMBO TALA. – La présente difficulté est plus grande que celle que nous eûmes à résoudre lors de l'invasion de notre sol par les Blancs, car les Blancs partiront un jour, mais les esprits ne pardonnent pas.

MALANGA KAPOULATA. – S'ils sacrifient à l'un ou à l'autre des nouveaux esprits, nos enfants feront-ils encore des libations aux tombes des ancêtres ? S'ils oublient ces bonnes habitudes, qu'ils redoutent la colère des mânes !

LE ROI. – Nos sujets abandonneront-ils les mânes des ancêtres ? Nos sujets sont-ils impies et corrompus ?

LE FONDATEUR. – Les changements sont inévitables comme les maladies.

MAINÉ MANZA. – Choisis le Lésa du désert, puisque, par lui, tu chasseras les Blancs.

LE ROI. – Les Blancs de Boula Matari¹ sont bons. N'ont-ils pas respecté mes droits ?

LES PLUS INTRAITABLES DES ANCÊTRES. – Ah ! ah ! ah ! Destructeurs, voleurs de terres, vendeurs de paroles.

LE ROI. – Les Blancs sont bons pour moi. Ne sont-ils pas les plus forts ?

MANGO BALATA. – Sois rusé et dissimule ! Fais semblant d'adopter un des esprits des prêcheurs, mais que nos enfants continuent à honorer nos anciens fétiches.

MWANA MOUTWALÉ. – Lésa sera mécontent, car notre cœur sera absent de ces offrandes et les esprits seront irrités du culte que nous rendrons à Lésa ! Ah ! ah ! ah !

La discussion devint ardente et confuse. Tous étaient d'accord pour n'honorer qu'un grand esprit d'une puissance avérée. Le Christ avait des partisans car, étant le dieu des Blancs, il participait de leur force. Ngoïe, en sa qualité de fils noir de Lésa, était défendu par cinq des ancêtres qui promettaient au roi de brillantes destinées s'il se ralliait à lui. Le fondateur hésitait entre le ngoïsme et l'islam, qui respectait l'esclavage domestique et la polygamie.

Le roi se leva et dit :

¹ Chef du Gouvernement belge.

– J’obéirai à mes aïeux, car ils sont mes guides, comme ils avaient eux-mêmes leurs ancêtres pour guides. Allez en paix. Je ferai porter sur vos tombes des cuisses d’antilopes, du poisson séché et de la bière d’éléusine.

Les formes fluides s’évanouirent au regard de Rhaba Yahna, et il sortit de la grotte avec le féticheur et la vieille femme.

VIII

LA COULEUR DES DIEUX

Après le départ inopiné du souverain, Toumba était monté sur le garde fort de la tribune : « Frères, dit-il, le roi va s'inspirer du conseil des ancêtres. Que chacun tende vers eux la puissance de sa volonté, afin que votre volonté soit la leur ! Ngoïe triomphera car les prophéties vont s'accomplir. »

La légende du magicien halluciné se déroulait dans l'esprit de tous. Les universitaires s'exaltaient dans l'ivresse mystique au souvenir de l'apporteur de la seconde naissance, de l'initiateur d'idéal dont la mort avait obscurci l'éclat du jour. Ngoïe était pour eux le mythe solaire africain et l'incarnation du génie de leur race puissante et malheureuse. Villageois et travailleurs tremblaient à la mémoire redoutée de l'échangeur de sang, de l'hôte des feux du soir, qui savait charmer les fauves et éloigner les esprits méchants.

Le vent apportait jusqu'aux abords de la tribune d'épais nuages de poussière formés par les aspersions des indigènes. Dans les soupirs, les sanglots et les cantiques, ils atteignaient petit à petit le paroxysme de l'enthousiasme. Les catéchistes chrétiens, gagnés par la contagion de l'hérésie, ajoutaient les vocables « Ngoïe », « La Pluie » à l'invocation du nom du Nazaréen. Des hommes et des femmes entraient en catalepsie ou se lacéraient la poitrine et le visage. Des voix qui restaient sans écho proféraient : « Allah Aekbar¹ ».

– « Savoir humain », disait le prêtre de la Science, seul Dieu véridique parmi tant de fausses divinités, accorderas-tu un jour la raison et le délire religieux ?

Les prêtres orientaux narguaient les barbares.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – Que ta volonté soit faite, Seigneur, sur cette terre décevante et dans les cieux sans fin !

UN MISSIONNAIRE MÉTHODISTE. – Amis, le miracle existe, n'en doutez pas ! Christ va changer la face des choses ! Rhaba Yahna se ralliera à la vérité ! J'ai été favorisé trois fois d'interventions miraculeuses. Il y a quinze jours, ma femme s'était égarée dans les papyrus...

¹ Allah est le plus grand.

LE PÈRE LUC. – Éclaire les déshérités de l'intelligence, Dieu de miséricorde !

Le prêtre de la religion de l'humanité, célèbre entomologiste, tenait dans la main un insecte. Il allait, souriant, parmi les groupes consternés.

– Quel plaisir d'étudier une empuse, disait-il. Savez-vous qu'elle dévore le mâle pendant qu'il la féconde ? Elle montre l'imperfection de la nature et la grandeur de l'homme. L'homme est parfait : il est Dieu !

Un missionnaire de la Garanganzé Mission, lisant l'Apocalypse, se dressait sans cesse sur la pointe des pieds :

– Christ va venir, Christ va venir, murmurait-il, les yeux perdus dans l'extase.

Lorsque Rhaba Yahna et le grand féticheur parurent sur la haute terrasse, les clameurs redoublèrent et grondèrent comme un incendie de brousse : « Nous voulons Ngoïe ; nous mourrons tous ! Sans lui, pas de femmes chastes ! Sans lui pas de récoltes ! » Des furieux, bousculant prêtres, missionnaires, philosophes, et piétinant les athées et le Caïnite, se ruèrent vers la tribune, les mains armées de machettes et faisant le geste du suicide et du meurtre.

Cent soldats furent appelés à la rescousse et dégagèrent la tribune royale. Mais la tempête de vociférations ne cessait pas.

Après un instant d'attente, le roi dit d'une voix calme et d'un débit rapide :

– Mes ancêtres m'ont dit : Lésa a fait des hommes noirs, jaunes, bruns, blancs. Il a donné aux Jaunes de grands Esprits jaunes, aux Bruns de grands Esprits bruns, aux Blancs un grand Esprit blanc, Jésus. Lésa veut un grand Esprit noir, car il aime tous ses enfants. Certes, le grand Esprit des Blancs est très fort. Mais il n'est pas plus puissant sur la terre des Noirs que ne le sont chez les Blancs Brahma et Bouddha. Mes peuples croiront en Ngoïe et mes amis les missionnaires et les philosophes ne parleront pas à mes sujets d'autres esprits que Ngoïe, car je veux que les disputes cessent. Allez, et que la paix soit sur vous.

LIVRE III

I

VIE ET MORT DE NGOÏE

À trente lieues de la capitale du royaume des Bakouna, le désert ngoïste faisait face, de l'autre côté de la rivière, à une usine à munitions enveloppée de fumées lourdes et noires. C'était sur les pentes douces de coteaux calcinés par les feux d'herbes un long échiquier de cases délabrées et séparées les unes des autres par d'assez grands espaces. De maigres arbustes, des bananiers et quelques palmiers aux feuilles à demi brûlées jetaient par endroits un pan d'ombre dans la thébaïde.

Des femmes, tenant leurs enfants par la main et portant des jarres pleines d'eau sur la tête, revenaient du fleuve. Les reins entourés d'une peau de cerval, les moines étaient assis par terre, qui priaient, lisaient ou se faisaient épouiller par leurs compagnes. Devant l'étroite entrée d'une hutte plus grande que les autres, un groupe de moines et de vieux indigènes nationalistes, inclinés vers le sol, paraissaient écouter ce qui se passait à l'intérieur.

– Le ngoïsme, dit Cobourg à Hanovre, a ses cénobites, de même que le christianisme, l'islam, le bouddhisme eurent et ont encore les leurs. Ces religieux passent leur existence à prier Ngoïe et Dieu pour la rédemption de la race. Il y a parmi eux des intellectuels de grand mérite, comme Toumba, comme Yapasi, l'ancien anarchiste. On y rencontre aussi des criminels impunis, d'anciens voleurs, des adultères repentis, des commerçants fatigués des richesses. Ils sont très redoutés, car ils possèdent les secrets de l'art magique. Leur subsistance ne les inquiète pas : on leur apporte des offrandes d'aliments et de monnaie. Ils ne parlent jamais à l'Occidental et prétendent que notre domination est une pure apparence et a virtuellement cessé. La Bible et un livre qui s'appelle *La Vie merveilleuse de Ngoïe* sont leurs lectures favorites. Tous les ans chacun d'eux va passer huit jours au plus profond des forêts dans un jeûne rigoureux. Ils vivent avec trois femmes, qui doivent mourir peu de temps après leur maître. Le plus grand nombre professent que Ngoïe fut le mari de ses femmes ; ceux-là sont les époux de leurs compagnes et les rendent mères. Mais beaucoup croient à la continence du prophète et leurs liens avec elles sont dans

ce cas purement ménagers et spirituels. Parfois le démon de la chair s'empare de ces derniers religieux ; ils sont alors désensorcelés par le féticheur, puis flagellés en présence de tous. Malgré des divergences de dogmes, ces moines s'entendent bien. Tous font l'échange du sang avec quiconque en fait la demande et c'est pourquoi ils s'en trouvent de fort affaiblis. L'autorité a essayé en vain de disperser ces anachorètes. Elle y renonce dans la crainte de troubles.

À ce moment, les Noirs qui écoutaient devant la grande hutte se redressèrent et Toumba sortit de la case. Il fit un signe et dit :

– Frères, de nouveaux indices de l'accomplissement des prophéties dans trois jours viennent de m'être fournis. Faites votre devoir et vous, enfants de Ngoïe et de Jésus, jeûnez et priez.

Les cénobites se mirent à genoux et, ayant recueilli sur le sol de la poussière dont ils s'aspergèrent la poitrine et les bras, entonnèrent une mélodie :

– Toumba, le Souffle incarné de Ngoïe, a eu une vision à la dernière pleine lune et Ngoïe lui a dit : les prophéties vont s'accomplir. Maintenant il a consulté les entrailles des boucs, et les signes annoncent le jour du salut. Nous jeûnerons et prions pendant trois jours et trois nuits. Durant trois jours et trois nuits nous ne dormirons pas. Durant trois jours et trois nuits nous ne mangerons ni ne boirons, mais nous frotterons de poussière nos têtes, nos poitrines et nos bras. Et à force de jeûner et de prier, les moines auront apaisé la colère de Lésa. Et les prophéties seront accomplies.

– Un prétendu savant qui consulte les entrailles des boucs, dit Hanovre à Cobourg, tandis que les deux amis prenaient la route le long du fleuve. Les Anglais n'auraient pas...

COBOURG. – C'est une forme de la divination, si répandue aujourd'hui. La divination est la mère de beaucoup de vérités et de beaucoup d'erreurs. Mais laissons Toumba et ses moines. Je vous conduis chez un ermite dont la case se trouve à un quart d'heure du désert. Il nous dira quelques épisodes de la vie du Prophète que vous désirez connaître. Bwa Matounda est le dernier vivant des compagnons de Ngoïe. Il passe ses journées à raconter la vie du thaumaturge, mort il y a quarante-cinq ans environ, à des foules venant des quatre coins du continent. Je vous traduirai les récits qu'il nous fera, car j'entends bien la langue des Bakouna.

La population indigène des protectorats centrafricains avait déjà notablement augmenté à l'époque de Ngoïe. La morbidité et la mortalité infantiles et industrielles, la petite vérole, la pneumonie, la maladie du sommeil et la syphilis

étaient jugulées. De soixante-dix millions environ qu'ils étaient au début du XX^e siècle semi-barbare, les Noirs centrafricains avaient atteint le chiffre de cent dix millions.

L'organisation politique bantoue agonisait lentement sous la pression des exigences de l'Occident. L'industrialisation du continent, c'est-à-dire son équipement en vue de l'exploitation et de l'exportation des richesses du sol, se parachevait. Le salariat étendait sa main de fer sur des millions d'hommes et la terre passait aux colons et aux syndicats. Les chefs autochtones n'étaient déjà plus que des pourvoyeurs de main-d'œuvre, sans autorité réelle sur leurs sujets.

Que devenaient dans ce bouleversement les vieilles coutumes, gardiennes de la morale et de la société ? Elles tombaient en désuétude et une grande corruption leur succédait ; les familles se disséminaient et le concubinage remplaçait le plus souvent les mariages réguliers.

L'enseignement primaire et secondaire se répandait jusque dans les régions les plus éloignées, grâce aux efforts des États mandataires et des missionnaires ; des écoles du soir étaient attachées aux usines et aux plantations et assidûment suivies par les ouvriers et leurs enfants.

Un nombre considérable de Noirs arrivaient d'Amérique. Nourris de ce nationalisme fervent qui marque la culture du dernier siècle, ils répudiaient le psittacisme des indigènes européens. Bien que leur programme fût peu précis, ils rêvaient pour leur patrie le destin du Maroc et des Indes, devenus indépendants.

À la faveur de l'Acte de Berlin, de nombreuses doctrines religieuses et philosophiques étaient représentées en Afrique centrale. L'islam débordait du Nord-Est et menaçait de la couvrir de son ombre. Le bouddhisme, la théosophie et la philosophie positive avaient quelques adeptes. Vingt-cinq mille missionnaires chrétiens évangélisaient les Bantous, mais, affaiblis par les divisions, ils défendaient avec peine contre les hérésies et les doctrines rivales le fruit de leur long apostolat.

Il se produisait dans les masses autochtones des réactions psychologiques qui eussent déconcerté les coloniaux du XX^e siècle semi-barbare. Je ne leur ferai, mon cher Hanovre, aucun reproche ; ne sont-ils pas nos aïeux bien-aimés ? Que leurs ombres parcourent en paix le cycle des divines métamorphoses ! Et si, comme le spiritisme le prétend, elles restent, au-delà de la vie, curieuses de leurs anciens travaux, qu'elles ne s'attristent pas de leurs résultats. Ils ont accompli, avec de faibles connaissances, une œuvre qui défiera le temps et d'où la bonne

volonté n'était certes pas exclue. Mais, absorbés par leur tâche matérielle, les valeurs morales leur échappaient.

Sous l'influence de la politique occidentale et des fréquents contacts entre individus de tribus différentes, les Noirs oubliaient leurs hostilités séculaires. Des hommes qui, naguère, se seraient entre-tués, se coudoyaient dans les chantiers, à l'école et dans les sociétés secrètes. Des sensations de solidarité dans l'infortune se substituaient aux haines d'autrefois. Le même sang ne coulait-il pas dans leurs veines et à peu près tous les Noirs n'étaient-ils pas dans la même condition : sans terres, sans rois, travaillant pour les Blancs ?

L'universitaire arrivé d'Europe et d'Amérique était un ennemi de l'Occidental, irrité de sa subordination et de celle de sa race. Les indigènes qui avaient reçu l'instruction du second degré ne trouvaient dans leurs lectures que des causes de souffrance et d'avilissement.

Le christianisme ? Sans doute, le concept d'incarnation est familier aux vieilles croyances des Noirs et les missionnaires le firent admettre aisément. Sans doute, les idées de rédemption et d'égalité devant Dieu ont une séduction qui plaît à tous les hommes. Mais, méditées par les cerveaux bantous, ces notions se déformaient et ne tardaient pas à s'éloigner de celles correspondantes des chrétiens purs. De plus, elle s'amalgamaient avec leurs anciennes superstitions et ne les détruisaient pas.

Cette aube de conscience nationale, les progrès de l'enseignement, de la civilisation et du christianisme, loin d'élever les Noirs au-dessus d'eux-mêmes, leur rendaient plus amère la vue de ce qu'ils appelaient leur abaissement. Les savants et les missionnaires ne leur apportaient pas d'interprétation de leur histoire, ni de raison acceptable de leur état de servitude. Le doute sur leurs destinées se glissait dans ces âmes restées d'une grande sensibilité mystique. Un état de l'esprit et des mœurs semblable à celui qui favorisa l'apparition du bouddhisme et du christianisme se créait dans la masse. Les suicides, les avortements, le consentement à la mort n'étaient pas rares. Depuis longtemps, des pasteurs protestants nègres de la côte de Guinée annonçaient la fin de notre domination, à laquelle ils attribuaient tout le mal, et la venue d'un sauveur.

À cette époque, prend place parmi les catéchumènes de la mission des Pères de la Foi, à Pamala, sur les bords du lac Tanika, un enfant indigène du nom de Ngoïe. Il y a aujourd'hui en Afrique centrale quatre lieux saints : c'est la mission de Pamala, celle de Beveren Saint-Louis, où la vocation divine de Ngoïe fut

révélée, si l'on en croit les Noirs, la palmeraie de Matoumbo Kouni, où il institua l'échange du sang, et la colline Tabala, dans l'Asoumbala, qui fut le lieu de sa mort.

Ngoïe était le fils et le futur successeur du roi des Bakouna, Mwana Moutwalé. Sa mère était la femme préférée du souverain. Ayant perdu son premier-né, elle attribua son malheur à des manœuvres magiques et se convertit au catholicisme, afin de se rendre favorables les esprits puissants des chrétiens. Lorsque Ngoïe naquit, elle pria un missionnaire catholique de le consacrer à Jésus et obtint pour lui d'un féticheur la protection du génie indigène Ngoïe, dont il porta le nom. C'est pourquoi le prophète s'ornait d'amulettes, de médailles et de scapulaires. Les ngoïstes expliquent sa claudication par les souffrances de sa mère durant sa grossesse.

Les missionnaires de Pamala ayant prié Mwana Moutwalé de leur confier l'éducation de son fils, l'enfant fréquenta la mission dès l'âge de dix ans, mais revint tous les mois chez son père afin d'apprendre son métier de roi. Ngoïe fut un modèle de piété et n'eut que peu de goût pour la science. Il aimait la solitude. Il savait, disaient ses condisciples, soulager certains maux par des passes magiques. Après trois années de prières et d'enseignement, Ngoïe déclara aux Pères de la Foi être en commerce journalier avec Jésus. Il voyait le Sauveur, prétendait-il, en se promenant dans les galeries ogivales du cloître, ou la nuit ; à l'église, du haut de sa croix, il fixait sur lui ses yeux ; il lui apparaissait parfois petit enfant et tous deux jouaient ou travaillaient ensemble dans l'atelier de menuiserie de la mission. Jésus l'appelait frère et disait : « Tu es aussi un fils de Lésa. » Les missionnaires prolongèrent les séjours de Ngoïe à la cour et résolurent, deux ans après, de congédier ce catéchumène dangereux. Les visions de Ngoïe ne cessèrent point.

Il se mettait cependant au courant de ses devoirs et était en rapport avec beaucoup de Noirs qui disaient leurs vagues espérances de salut. Ngoïe, qui avait atteint l'âge d'homme, mais était resté de petite taille, parla un jour au conseil en ces termes : « Jésus s'est montré à moi accompagné de Simon de Cyrène ; je sauverai ta race par toi, a-t-il dit, car tu es aussi un fils de Lésa, qui s'est incarné dans ton père. » Le roi, le Résident belge et le conseil ressentirent une vive inquiétude : le futur roi ne pouvait, selon la coutume, être un personnage religieux. Un an après, de nombreux décès survinrent à la cour, dont la cause resta inconnue. Ngoïe fut accusé de les avoir amenés par sortilège et, malgré sa qualité, on l'invita à quitter le Protectorat. Sa mère, ses femmes Ilounga, Sombé

et Mélika se joignirent à lui, ainsi que trois Bakounas et un féticheur qui croyaient en ses visions ; toutes ces personnes étaient chrétiennes.

Pendant deux ans, Ngoïe ne déclara sa prétendue filiation qu'à peu de monde et se borna à affirmer qu'il existe une troisième vie. Il pria et recherchait avec sa mère et le féticheur l'isolement dans les forêts, où il voyait, assure-t-on, Léza et Jésus. C'est à ce moment qu'il rencontra l'universitaire Yabago, qui devint son biographe. Yabago avait fait des études de médecine à Louvain et suivi à Paris des cours théosophiques. Il demanda au Prophète la troisième vie et le reconnut Sauveur ; mais Ngoïe lui ordonna de se dévêtir et de mettre un pagne. « Une antilope, dit-il, ne peut ressembler à un crocodile ; qui te sauvera ? Tu n'es ni un Bantou, ni un Blanc, ni un arabe, puisque tu portes des vêtements européens et que ta peau est noire. » Yabago devint, depuis le jour où il suivit le prophète, un indigène fruste et naïf.

La doctrine de Ngoïe eut pour foyer son commerce avec le divin Galiléen. Le prophète semble avoir été doué de voyance, comme beaucoup de Noirs. Il avait le système nerveux ébranlé et se vouïta précocement. Il se donnait pour le frère de Jésus et le porteur de son lawa. Si des musulmans l'écoutaient, il ajoutait : « Je suis aussi le frère de Mahomet. » Ngoïe se laissait aussi nommer « la Pluie » et « l'Éléphant ». Pour les ngoïstes, il est l'incarnation noire du Nazaréen, mais lui-même ne prend pas fréquemment cette appellation.

Les deux amis étaient arrivés dans un petit village bakouna, bruyant et plein d'indigènes de toutes races.

Ils firent appeler le « Senga ¹ » et s'assirent, sous les ombrages de la rivière, sur des chaises longues qu'il y disposa, aidé de trois femmes porteuses de corbeilles de fruits.

– Je désire entendre Bwa Matounda, dit Cobourg.

– Blanc, il sera devant tes yeux dans un instant et le repas sera servi à sept heures.

– L'âme de cet indigène animiste et pénétré de christianisme, continua Cobourg, échappe à notre analyse. Le Boiteux n'eut aucune parole connue de pitié ou de bonté. Fils de chef noir, la vue du sang ne l'émeut pas : on l'aborde le genou en terre et en battant des mains. Les rapports incestueux qu'on lui prête

¹ Intendant du chef.

avec sa mère et ses sœurs en témoignage de sa surhumanité sont niés par Yabago et paraissent des inventions de colons.

Ngoïe partageait toutes les croyances superstitieuses de sa race. Il commandait, dit-on, aux léopards et aux éléphants et ordonna aux lions, qui se couchaient à sa vue le long du chemin, de ne dévorer que les Noirs européenaisants et les Jaunes. Beaucoup de Noirs et de Jaunes, qui se livraient au commerce de peaux de bêtes moururent à son époque, si l'on en croit les ngoïstes. Il savait aussi se rendre invisible et il fit pourrir sur pied, affirmèrent-ils, les récoltes de manioc et d'arachides de certains planteurs noirs civilisés. Une nuit, le prophète eut une de ces crises nerveuses dont il était coutumier. Il l'attribua à une offense faite par lui à Jésus, mais un de ces adeptes fut accusé de l'avoir causée par sortilège et on lui grilla les pieds. Ses partisans prétendent aussi qu'un illustre missionnaire catholique étant mort dans le Balomi, le thaumaturge se procura un fragment de son cœur, pour s'approprier, en le mangeant, les vertus du missionnaire.

Le Boiteux fit plusieurs voyages dans le Soudan et l'Angola mais séjourna surtout, durant les trois années de sa carrière, dans cette région du Balomi où nous sommes. Nous n'en avons vu que peu d'endroits, Hanovre. Le Balomi est fort agréable. Les brises des plateaux des tropiques et les ardeurs équatoriales s'y mêlent dans un air d'une voluptueuse tiédeur, que rafraîchissent constamment les ondées. La faune et la flore y montrent une grande variété. Ses horizons ourlés de montagnes bleuâtres, ses champs de roses et de tubéreuses, ses collines couronnées d'élaïs¹ rappellent par leur douceur les paysages de la chanson du Bien-aimé. De torrentueuses rivières le baignent et il abondait déjà à l'époque de Ngoïe en riches plantations et en herbages où paissait le bétail.

La vie du Boiteux y fut errante et misérable. Il dormait dans une hutte ou sur un lit de feuillage. Ses fidèles et lui avaient l'habitude de se rencontrer la nuit, au fond de ces ravins à végétation luxuriante, qui étaient nombreux dans le pays, et de préférence à la pleine lune. Ils lisaient la Bible et les Actes des Apôtres, ou priaient Jésus. Ngoïe baptisait les néophytes au cours des réunions et se servait pour cela de vin de palme.

Le prophète affirmait volontiers par interrogations, à la manière de sa race. Ses propos étaient souvent incompréhensibles, incohérents et contradictoires. Il a tour à tour ravalé et exalté les Blancs et les étrangers.

¹ Ndle : élaïs (ou éléis ou encore élaeis) : type de palmier, courant en Afrique centrale.

Il conversait volontiers avec les indigènes autour de ces grands feux de bois que leur race alluma de tout temps en Afrique. Aujourd'hui encore, frères et amis s'y racontent dans la fumée, à la lueur des flammes, de naïves histoires sur les Blancs, le passé et les animaux. Ngoïe arrivait souvent à l'improviste avec le féticheur ou l'une de ses femmes. Si le groupe était nombreux et que la Lune brillait, on organisait des danses. Le magicien prenait part à ces réjouissances, couvert de peaux de bêtes. Il assistait dans le même accoutrement aux secrètes cérémonies de la circoncision et du baptême.

Ngoïe guérit maintes personnes atteintes de maladies nerveuses ou de maux de ventre et de côté, soit en leur donnant des lawa, soit par sa seule présence. Il traversa des agglomérations de milliers de Noirs et ne fut jamais trahi ; il avait en effet, dit-on, le pouvoir de frapper de crises épileptiques celui qui lui faisait du tort.

Cobourg en était là de ses explications quand, à quelque distance, retentirent des voix harmonieuses qui chantaient le cantique protestant : « Paix, paix incomparable ! » Un groupe de cinquante indigènes des deux sexes, lisant la Bible et le Coran, s'avancait lentement vers les Européens.

D'un hamac descendit avec peine Bwa Matounda, plié en deux par les années. Ses amis le déposèrent sur une chaise au regard de Cobourg et de Hanovre. Un bandeau rouge pressait son front ; il était aveugle et avait perdu la main droite.

– Salut, envoyés de Lésa, dit-il, tandis que les Noirs s'asseyaient à même le sol. J'ai vu ce que les autres n'ont pas vu. Ma main a touché le pagne du fils de Lésa. Je sais tout ! Les visions, les choses de Moutoba, celles de Ponélo, celles d'après la mort, les sept maléfices, ce qui est bien et ce qui est mal, l'échange du sang, la fuite et la mort.

Il parlait d'une voix sourde et monotone, la tête levée au ciel.

– Bwa Matounda, fit Cobourg, dis-nous l'interrogatoire de Ngoïe à la mission catholique de Beveren Saint-Louis, près de Moutoba. Parle lentement, afin que je traduise tes paroles à mon ami.

BWA MATOUNDA. – Il y a maintenant autant de saisons des pluies que huit fois les doigts de ma main, plus trois doigts et dix nuits¹, que ces choses ont eu lieu.

¹ Quarante-trois ans et trois jours.

Nous campons près de Lounda Lounda. Le ventre des nuages est gros de l'eau que Lésa prépare pour les plantations. La mère de Ngoïe, ses trois femmes, quinze fidèles, Yabago et le Mganga¹ sont présents. Un homme vient et dit : « Les Pères de Moutoba t'appellent, afin de te parler de Lésa et de Jésus. » Ngoïe dit : « Allons, car les Pères aiment mon frère et Lésa. »

Nous partons l'un derrière l'autre dans le sentier, Ngoïe troisième. Il porte la peau de cervat autour des reins. Les talismans, la médaille de la mission de Pamala et le scapulaire pendent à son cou ; sa jambe reste en arrière, parce que Jésus la tire toujours à lui. Quand le soleil est sur le point d'aller dormir, nous arrivons près de Moutoba. Beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants attendent sous les manguiers de la route ; quelques-uns s'agenouillent, mais d'autres crient : « Prophète, apostat ! » Des Noirs, habillés comme des Blancs, barrent le chemin. Bientôt, une foule nous suit en chantant et en criant : « Tu dis des mensonges, prophète, prophète ! » Ngoïe a peur, mais il aperçoit une forme noire qui devient claire et une voix lui dit : « Va. »

Quand le soleil est dans son lit, nous arrivons près de la Mission : de grands bâtiments gris, plus loin des huttes ; voici l'église blanche de Jésus ; tout autour, des bois et des pâturages avec des bœufs, des taureaux et des vaches. Nous marchons, et nous sommes maintenant dans la grande cour de la Mission. Ngoïe est très fatigué, car la route était longue et Lésa fait luire ses couteaux² dans le ciel. Sous les orangers, les missionnaires de Moutoba, trois prêtres noirs, un Blanc barbu qui sait les choses cachées³, un Blanc qui explique dans les livres ce qu'il voit chez les Noirs, sont assis autour d'une grande table. Derrière eux, beaucoup, beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants nous regardent. Nous nous mettons par terre au pied de l'échangeur de sang. Il dit : « Père Jésus est avec vous. »

Le chef des Pères répond : « Salut au frère de Jésus ! »

Les gens de la Mission portent les mains à la bouche, disant : « Ah ! ah ! eh ! eh ! » ; quelques-uns crient : « Ce n'est pas vrai. »

– Voici l'homme, dit le chef des Pères, qui n'est plus le fils de Mwana Moutwalé, mais le fils de Lésa, c'est-à-dire Lésa lui-même. Auriez-vous cru, chrétiens, que Lésa fût un boiteux ?

Le Boiteux dit : « Lésa ne s'est-il pas incarné dans mon père ? »

¹ Féticheur.

² Éclairs.

³ Un missionnaire théosophe.

Les hommes et les femmes de la mission crient : « Tu mens. »

– Ngoïe, fait le chef des Pères, ton crime est très grand ; tu iras en enfer si tu ne te rétractes pas.

Nous criions tous : « Il est le fils de Lésa. »

L'échangeur de sang parle : « Jésus n'a-t-il pas promis à Simon de Cyrène, qui était un Noir et qui porta sa croix, qu'il m'enverrait pour sauver les enfants de Cham ? »

Les Pères ont deux cœurs, comme tous les hommes ; l'un est bon, l'autre est méchant. Le cœur méchant du chef des Pères lui fait dire :

– Étais-tu présent, insensé, quand Jésus s'entretenait avec Simon le Cyrénéen ?

L'échangeur de sang répond : « Je répète les paroles de Jésus. Jésus ne ment pas ! Toi, Père, étais-tu présent quand Jésus était avec Simon ? »

– Apostat, crie un prêtre noir ! Si Lésa n'était pas clément, tu mourrais sur l'heure.

Des voix crient, crient, crient : « Apostat, ingrat, traître à Dieu, propre à rien. »

Ngoïe a peur et tremble ; les fidèles s'éloignent un peu de lui, mais les femmes et moi nous restons à ses pieds.

– Ta mère, dit le prêtre noir, est une femme de mauvaise vie achetée par un polygame.

– Oui, oui, font les Noirs ; mais d'autres s'écrient :

– Non, c'est la femme préférée de Mwana Moutwalé.

Le Boiteux se tourne vers sa mère, prend de la poussière dans sa main et s'en frotte la poitrine et le bras.

Le plus grand des pères dit : « Jésus avait-il trois épouses ? »

– Ces femmes sont mes sœurs, répond le prophète.

– Tu mens, répond le plus grand des Pères.

Le prophète sait que les Pères ne dorment pas avec des femmes et qu'ils n'aiment pas qu'on dorme avec des femmes. Le fils de Lésa dormait avec ses femmes.

– Jésus avait-il un Mganga ?, fait le supérieur.

Le fils de Lésa parle : « Jésus, comme moi, chassait les démons. Beaucoup d'hommes me veulent du mal et c'est pourquoi mon féticheur m'accompagne. Si mon frère n'avait pas été ensorcelé par Simon le Magicien, les mauvais juifs ne l'auraient pas tué. »

Les missionnaires et les diacres noirs rient, mais les hommes et les femmes de la mission écoutent.

Le chef des Pères dit : « Les missionnaires de Pamala ont nourri un serpent ; le serpent a de la malice ; es-tu Jésus ou es-tu Lésa ? »

– Je ne suis pas Lésa, car il m'a engendré et n'a pas de nombril¹. Jésus m'a dit : « Tu sauveras les enfants de Cham. » Père, si tu savais, tu dirais : « Jésus parle par la bouche de Ngoïe. » Jésus a sauvé tous les hommes, mais tous ne sont pas encore sauvés. Il y a d'innombrables saisons des pluies. Lésa a dit à Jésus : « Va et donne aux Blancs la seconde naissance par les eaux qui effacent les taches, mais ne la donne pas aux enfants de Cham car leurs fautes sont très grandes, et ma colère est sur eux. » Maintenant Lésa a ordonné à Jésus : « Va et donne aux fils de Cham la seconde naissance, comme tu l'as promis à Simon de Cyrène ; que Ngoïe fasse pour toi, car je l'ai engendré d'une femme bantoue et il est noir ; toi, reste auprès de moi. »

Les Blancs rient, rien parce qu'ils ne savent pas, mais les Noirs sont attentifs.

Le chef des Pères se met en colère : « Donc, Lésa a plusieurs fils ? »

– Lésa est Lésa, murmure Ngoïe. Il veut pardonner à ses enfants noirs. Il ne peut le faire que par un fils né d'une femme noire.

Il se tait un instant, puis :

– La Bible n'est-elle pas le livre de Lésa ? N'est-il pas écrit dans la Bible : « Les fils de Dieu ayant vu que les filles des hommes étaient belles, ils les prirent pour femmes ? » Et tu dis que Lésa n'a eu qu'un seul fils ! Ah ! ah ! ah ! Lésa sait-il mentir ?

Le prêtre noir crie : « Blasphémateur ! La Bible ne dit pas cela. »

Mais Ngoïe répond : « La vraie Bible dit cela ; Yabago et moi nous lisons la vraie Bible. Beaucoup de choses que Lésa a dites ne sont pas dans les Bibles que les Noirs lisent. »

Il se tait un instant, puis il ajoute :

– Jésus n'a-t-il pas plusieurs femmes ? Les bonnes sœurs qui soignent les malades et prient ne sont-elles pas ses épouses ? Les Blancs eux-mêmes ne le disent-ils pas ? Ah ! Ah ! Ah !

Le chef des Pères dit : « Insensé, notre Seigneur a sauvé tous les hommes et ses saintes épouses ne lui sont unies que par l'esprit. L'enfer brûlera ta chair et

¹ C'est-à-dire : n'a ni commencement ni fin.

tes os si tu nies cela et si tu soutiens que Dieu a dit d'autres choses que celles écrites dans les Bibles des Noirs ! »

Les coqs¹ de Lésa tombent sur des cases derrière l'église et les Noirs effrayés voient les flammes et la fumée au-dessus des toits. Le chef des Pères se lève et dit : « Ngoïe, comprends l'avertissement du ciel ! » Et les gens de la mission murmurent : Lésa fait tomber ses coqs parce que Ngoïe a menti.

L'échangeur de sang parle : « Père, les Européens ne savent pas. Les fils de Cham sont-ils comme les Blancs ? Ont-ils de la terre, des chefs, de grands villages, des soldats, des canons, des paniers qui vont sur l'eau, roulent et volent, de grandes richesses ? Les Occidentaux n'ont-ils pas, par la volonté de Lésa, asservi les fils de Cham ? N'ont-ils pas pris leurs coqs, leurs terres, leurs fleuves, leurs montagnes, leurs mines ? Le cœur des Noirs n'est-il pas triste ? Et tu dis qu'ils ont reçu la seconde naissance comme les Blancs ! Ah ! Ah ! Ah ! »

Des gens de la mission s'écrient : « Ils souffrent à cause de Satan. »

Le chef des Pères dit : « Silence, chrétiens ! Infortuné, tu ignores la théologie ! Tout homme blanc, noir, jaune, brun, qui croit à ce que dit Jésus et prie dans les églises catholiques est sauvé ! »

Le Boiteux dit : « C'est vrai ! Je crois ce que Jésus m'a dit et ce qu'il a dit à Simon de Cyrène ! Je prie dans les églises. C'est pour cette raison que je sauverai les Bantous. »

Le prêtre noir crie : « Malfaiteur ! »

Le chef des Pères se croise les bras et se lève : « De nous deux, qui ment ? Est-ce moi, le missionnaire, ou toi, le renégat ? »

Le Boiteux, accablé par la fatigue, ruisselle de sueur ; il répond : « Tu es l'enfant de mon frère, tu es bon. Mais tu ne sais pas, parce que tu n'as pas été engendré par Lésa et que Jésus ne te parle pas. »

Le prêtre noir Albéric se met en colère et crie : « Chrétiens, chassez cette brebis galeuse du troupeau de Dieu ! »

Mon cœur devient mauvais, je veux frapper Albéric : « Viens ici, lui dis-je, afin que je te batte ; nous sommes des enfants de Dieu ! »

Le chef des Pères parle : « Albéric, silence ! Ngoïe et ce Noir ne sont que des fous ! Tu vas donc sauver tes frères. Quand tu les auras sauvés, les Blancs seront chassés d'ici ? »

– Je sais tout, répond Ngoïe, les Blancs partiront quand Lésa l'ordonnera.

¹ La foudre.

– Ton cœur souhaite qu'ils s'en aillent, dit le supérieur.

L'échangeur de sang répond : « Mon cœur est indifférent. Les Blancs ne sont-ils pas les envoyés de Lésa ? »

Le chef des Pères dit : « Tu hais tes bienfaiteurs. »

– Les Blancs sont bons, fait Ngoïe.

Le chef des Pères ne parle plus, puis il ajoute : « On assure que tu es Jésus incarné ! »

Le frère de Jésus, dont la malice a fui à cause de la fatigue, répond : « Oui. »

Le chef des Pères crie très haut : « Alors, pourquoi Dieu dut-il s'incarner dans ton Père pour te mettre au monde ? »

Ngoïe répond : « Jésus ne m'a pas dit pourquoi ; je suis un fils de Lésa. »

Un prêtre noir rit et s'adresse aux gens de la mission :

– Ngoïe ne sait pas s'il est Jésus incarné ou non !

Et quelques-uns répètent : « Il ne sait pas s'il est Jésus incarné ou non » ; mais la bouche des autres ne prononce aucune parole.

Le prêtre noir, les Blancs et beaucoup de catéchumènes rient, rient. Alors, un des prêtres noirs dit : « Nous allons voir si tu es le fils de Lésa. Jésus faisait-il des miracles ? »

Ngoïe répond : « Oui. »

– Fais un miracle, ou tu es un imposteur.

Le cœur de Ngoïe tremble. Mais il entend la voix qui lui a dit : « Va. » Il redevient fort. Les femmes lui disent : « Demande le miracle à Jésus et il fera le miracle. » Et le frère de Jésus crie, crie : « Jésus, Lésa, venez, venez, je meurs, je meurs¹. »

Alors Lésa rugit comme un lion affamé et il fait briller ses couteaux sur les orangers ; ses coqs tombent sur quatre catéchumènes.

Les hommes, les femmes et les enfants de la mission clament : « Tu es Jésus incarné ! Tu es le fils de Lésa ! », et ils viennent, en se traînant à terre, toucher le pagne de Ngoïe.

Quand la lune et ses enfants, les étoiles, errent clans le ciel, nous faisons le campement pour la nuit à la lisière du bois ; les femmes préparent la farine, les poules, les haricots et nous mangeons. Les gens de la mission regardent de loin le fils de Lésa. Le Blanc barbu qui sait beaucoup de choses me fait appeler, car il veut voir le Boiteux ; et le Boiteux dit : « Soit, qu'il vienne. »

¹ Aidez-moi.

– Es-tu un envoyé de Lésa ?, demande le Blanc.

Et l'échangeur de sang répond : « Ne suis-je pas le frère de Jésus et le fils de Lésa ? Mon frère sait-il mentir ? »

Telles sont les choses de Moutoba.

COBOURG. – Que se passe-t-il après la mort ?

BWA MATOUNDA. – Ngoïe a dit : « Jésus m'a dit : "Il n'est pas vrai que les morts n'ont qu'une jambe, ni qu'ils soulèvent la poussière quand le vent souffle. Les ancêtres des Noirs croyaient cela à tort. Ceux qui sont morts vivent encore et ceux qui vivent sont morts précédemment. Quand le corps est enterré, les mânes errent dans les villages et les camps de travailleurs. Les anciens de ta race le savaient et faisaient des sacrifices aux mânes, mais c'est inutile, car les mânes des hommes et des femmes qui ont échangé le sang ne restent que deux lunes dans les villages et les camps. Un petit enfant ne meurt pas, car il renaît dans celui que sa mère engendre après lui. Les mânes vont auprès de Lésa et de toi-même." Lésa leur dit : "Vous êtes tous mes enfants ; venez voir Jésus, Ngoïe, Mahomet, votre mère, vos frères, vos amis ; il y a beaucoup de nourriture ici et vous pouvez manger tout ce que vos totems vous permettent de manger." S'il s'agit de mânes d'esclaves, Lésa leur dit : "Si tu veux rester esclave, c'est ton affaire." S'il s'agit des mânes d'un homme ou d'une femme libre, Lésa dit : "Tu es mon fils, tu es ma femme." Les mânes¹ des hommes méchants et des femmes méchantes se tourmentent les unes les autres ; elles tourmentent aussi les frères et les sœurs, car elles ne vont jamais dans la lumière du ciel." »

COBOURG. – Le thaumaturge avait une conception de l'histoire en rapport avec son instruction rudimentaire. Il veut oublier les notions reçues à l'école : elles ne servent à rien, dit-il, Jésus le lui a déclaré. Il refusait de voyager en chemin de fer, de parler aux Blancs, d'écrire. Il ne lisait que la Bible, mais s'entretenait volontiers avec Yabago, dont les connaissances bibliques et théosophiques étaient fort étendues. Pour le Boiteux, la condition des Noirs, descendants de Chanaan, fils de Cham, est due à la colère de Dieu, qu'il attribue au fait qu'ils furent maudits par Noé pour la faute de Cham. Ceci est, sans aucun doute, emprunté par le prophète au chapitre VII de la Genèse.

Bwa Matounda, dis-nous les sept maléfices de Lésa.

BWA MATOUNDA. – Quand la Lune, punie par sa mère, erre là-haut avec ses enfants, les étoiles, Ngoïe s'assoit autour des feux dans les camps d'ouvriers et

¹ Ndle : « mânes » est actuellement de genre masculin.

les villages ; ses genoux sont à hauteur de son menton, les fidèles sont derrière lui. Il dit les fléaux de Lésa.

S'il y a ici des hommes et des femmes prostitués, s'il y a des traîtres, qu'ils s'en aillent ! Lésa a châtié les Noirs pour la faute de leur ancêtre, Cham. Il a déchaîné sur eux sept maléfices.

Le premier est la guerre contre les Blancs. Les plus lointains aïeux des plus anciens Bantous ont déjà oublié le temps de cette guerre car, à cette époque, il n'y avait pas encore d'eau dans le grand lac ¹ qui est là où le soleil ne montre jamais sa corbeille. Les Bantous attaquent les Blancs sur les terres des Blancs. Les Blancs tombent, tombent et reculent, reculent dans les forêts. Le cœur des Blancs a tremblé dans ces batailles, car ils ont vu la gueule ouverte de la bête ² peinte sur les drapeaux des Bantous et ils disent encore maintenant : « Satan est noir. » Mais les Blancs reviennent et tuent, tuent les Noirs, qui reculent, reculent ; il n'y a presque plus de Bantous, mais les mères engendrent beaucoup d'hommes.

Ensuite les hommes rouges attaquent les Noirs, et c'est le deuxième fléau. Nos frères meurent, meurent et reculent, reculent ; ils sont refoulés dans cette grande forêt sans lumière qui est sur leur sol ³ et qui abonde en singes, en oiseaux, en reptiles et en esprits malfaisants. Maintenant Lésa a englouti les hommes rouges et leur terre ⁴ dans le lac sans fond et sans fin.

La troisième calamité est la guerre continuelle ⁵ entre les peuples bantous. Lésa dit : « Tuez-vous. » Les frères tuent les frères et brûlent les huttes et les plantations ; armés de lances, ils poursuivent les femmes dans les hautes herbes et les prennent avec leurs enfants.

Puis Lésa ordonne aux maladies de décimer les fils de Cham. Les frères deviennent fous, puis succombent par le sommeil ; ils meurent aussi par les poumons. Le goût de la chair des hommes, des femmes et des enfants est bon, dit Lésa. Et les fils de Cham se mangent entre eux.

Voici le cinquième maléfice ⁶. Voleurs blancs et noirs, allez dans les villages et transportez les esclaves de l'autre côté du grand lac ⁷ et dans les déserts où il

¹ Méditerranée.

² Le dragon.

³ Forêt équatoriale.

⁴ Atlantide.

⁵ Guerres intestines.

⁶ Traite des Noirs.

⁷ Amérique.

n'y a ni arbres ni plantations. Ils enlèvent les esclaves qui meurent dans les sables ou étouffés dans les grands paniers qui flottent sur l'eau ; on les jette aux crocodiles. Ceux qui n'ont pas péri ont mis au monde beaucoup d'enfants sur les terres de l'autre côté du grand lac ; ces enfants sont libres maintenant par la volonté de Lésa, car ils n'ont pas été maudits, étant des esclaves ; ils sont venus nombreux ici, sur la terre des ancêtres ; ils savent beaucoup de choses et sont très bons.

Le sixième maléfice est l'arrivée des Arabes, que mon frère Mahomet a sauvés. Ils détruisent les villages et les récoltes et tuent les chefs et les notables ; leurs mambari¹ emportent l'ivoire, les femmes et les hommes.

Le septième maléfice est l'invasion des Européens. Nos pères voient arriver un Blanc², entouré d'askaris, qui donne des présents ou tue. Il ira dire à ses frères d'Europe : la terre où Lésa vous envoie est bonne. Sur les fleuves et les lacs, nos ancêtres aperçoivent bientôt les ventres de grands paniers flottants. Ils avancent lentement, lentement. Des Blancs en sortent et des Noirs armés de fusils. Les Blancs sont pleins d'aménité. Ils font signer des papiers³ aux rois en leur disant : disant : « Donnez-nous votre terre, nous vous aimons beaucoup. » Bientôt les Européens arrivent partout avec de la poudre, des étoffes et des perles. Ils ne tuent pas ; tuer est inutile, car les femmes procréent d'autres hommes. Ils viennent, ils viennent semblables à des fourmis qui entrent dans la case. C'est le dernier des maléfices et les maux qu'il a causés sont grands comme le ciel qui ne finit pas.

Ce sont d'abord les mauvais changements. Il faut aller chercher l'ivoire, le caoutchouc et le copal très loin, au fond des forêts ; il n'y a pas de nourriture ; on meurt. Puis il faut payer l'impôt. Les hommes, l'un derrière l'autre, transportent des charges le long des sentiers pendant des lunes entières : ils vont, ils vont ; ils meurent le long des sentiers⁴. Puis il faut travailler loin des femmes et des mânes des ancêtres, dans le fond des mines et dans les usines où l'on voit de gros arbres en pierre d'où sort de la poussière noire ; on y fait des objets pour le commerce et la guerre entre Blancs. Puis les Occidentaux foulent aux pieds les Saintes Écritures. Lésa a dit : « Je détruirai les villages de luxure et de

¹ Métis portugais.

² Stanley.

³ Traités des premiers explorateurs avec les chefs noirs.

⁴ Portage.

scandale », mais les Blancs construisent partout des Sodome et des Gomorrhe¹ et disent : « Fils de Cham, venez, venez, il y a beaucoup de belles choses ici qu'on achète avec de l'argent ; l'argent, c'est Dieu ; venez, enfants de Cham, quittez vos villages, car vos rois et vos coutumes sont méprisables. » Lésa a dit : « Ayez plusieurs femmes, car j'aime Salomon et David. » Les Blancs ordonnent : « Une seule femme. » Les Européens pouvaient-ils violer ainsi les Saintes Écritures de Lésa ? Ah ! ah ! ah ! ah ! Jésus m'a dit : « Lésa veut cela parce que son cœur est très fâché. »

Puis les rois et les peuples bantous tombent dans la servitude. Les Européens prennent pour eux ce que Lésa a donné aux Noirs : terre, forêt, mines, rivières, montagnes. Mettez des vêtements de Blancs, disent-ils, et ressemblez à des singes ! Et les enfants de Cham ressemblent maintenant à des singes. La colère de Lésa est plus redoutable que la famine. C'est bien, Bantous, c'est la nouveauté de Lésa ! Vous êtes sans terre et sans rois, mais vous avez des chapeaux et des pantalons : vous êtes des hommes libres ; auparavant, vous aviez des rois et de la terre, mais vous n'aviez pas de cravates et pas de souliers : vous étiez des esclaves. Lésa sait faire mentir les Blancs ! Puis il n'y a presque plus de chefs, de tribus, de clans, de villages ; il n'y a plus de familles. Où est maman ? Où est ma sœur ? Où sont les hommes ? À des lunes de marche. Où sont les chefs ? À la mine, quelque part. Les Noirs sont la chose des Occidentaux : travaillez pour nous ou mourez. La colère de Lésa est un fléau plus terrible que la sécheresse. Les paniers à roues² roulent, roulent partout, partout ; d'autres volent, volent ; ce sont des oiseaux, mais ils ne font pas d'œufs. Alors commencent les avortements, la prostitution et la grande corruption des frères. Beaucoup se tuent et le cœur de tous devient mauvais... La colère de Lésa est plus redoutable que la sécheresse.

HANOVRE. – Cet homme a outragé la Grande-Bretagne et l'Europe.

Mais Bwa Matounda continue son récit.

BWA MATOUNDA. – Le frère de Jésus prononce encore des paroles. Maintenant, dit-il, les maux sont finis. Les Blancs et les étrangers ne comptent plus. Les enfants de Cham sont de nouveau les maîtres sur leur terre, don de Lésa. Les frères revoient les frères, les femmes redeviennent mères. Le chef sacrifie aux mânes des aïeux ; ses esclaves entrent avec lui dans la maison de Lésa et de Jésus. Vos yeux ne voient pas ces choses, mais elles sont : le ventre d'une

¹ Villes européennes et centres industriels.

² Chemins de fer.

femme enceinte ne s'enfle pas tout de suite. J'apporte la seconde naissance. Jésus l'a donnée aux Blancs et aux Noirs, mais Jésus est plus petit que Lésa et les fils de Cham ne pouvaient renaître tant que la colère de Lésa était sur eux. Je suis la Pluie. Le feu de brousse a tout brûlé, mais par moi tout ce qui est bon revit, le blé, le manioc, l'éleusine, la force des cœurs, les vieux usages. Je suis venu derrière Jésus¹.

COBOURG. – Dis-nous ce qui est bien et ce qui est mal.

LE CONTEUR. – Ngoïe a dit : « Jésus m'a dit : "Tu es ma bouche qui sait parler aux Noirs. Que les Bantous qui se marient paient la dot aux parents de la femme. Les Blancs défendent cela et veulent que les parents paient le mari, mais c'est parce qu'ils doivent corrompre les enfants de Cham. Les Noirs ne peuvent dormir avec les femmes des autres. Honte aux femmes et aux hommes prostitués, aux concubins, aux adultères, aux proxénètes ! Que l'on fouette tous ces mauvais Noirs et que le sang coule sur leur dos et sur leurs fesses.

Si des Noirs veulent être esclaves, c'est leur affaire ; tu es mon esclave ; Salomon et David avaient des esclaves. Tes ancêtres en avaient ; les hommes sauvés par Mahomet en ont, les Blancs en ont ; les esclaves sont sans souci."

Jésus m'a dit : "Les Bantous d'un haut rang et d'une grande richesse auront plusieurs femmes car il y a plus de femmes que d'hommes ; ils doivent engendrer deux enfants par femme ; s'ils sont très vieux, que des hommes plus jeunes connaissent leurs femmes, afin que les Bantous soient très nombreux."

Jésus m'a dit : "Si une femme rejette son fruit, qu'elle soit fouettée !"

Les frères se feront circoncire, comme nos ancêtres.

Jésus m'a dit : "Traitez les femmes avec douceur, car elles sont très bonnes ; elles portent les germes et maintiennent les vieux usages ; qu'elles travaillent et ne mangent pas avec les hommes."

Jésus m'a dit : "Aimez vos frères de race, car ils ont le même sang que vous. Honneur aux Blancs ; ils sont le bras de Lésa. Ils ont fait le mal qu'il commandait et le bien qu'il voulait. Ils ont guéri les maladies, chassé les marchands d'hommes et les Arabes, empêché les guerres entre frères. Ils m'ont annoncé ainsi que toi. Les Blancs sont très bons. Point de révolte contre eux, car tout dépend de Lésa et de l'échange du sang. Les Européens ne sont pas de la vermine ; les Noirs qui s'habillent comme eux disent cela, mais ces hommes sont des traîtres à leur race, des gens de rien. "

¹ Je suis le frère cadet de Jésus.

Respectez les Jaunes et les Bruns ; s'ils sont sur vos terres, c'est que Lésa le veut ; ils sont, comme les Noirs, des enfants de Lésa.

Obéissez aux rois.

Jésus m'a dit : "Payez les bons féticheurs ; s'ils font le mal, qu'on les fouette."

Jésus m'a dit : "Bantous, vous cultiverez le sol que Lésa vous a donné et vous élèverez du bétail, car c'est votre mission. Les récoltes pousseront sans l'aide des esprits, car le fils de Lésa est venu."

Jésus m'a dit : "Les Noirs sont les œufs, tu es la poule et tu les couves."

Avant de boire et de manger, versez quelques gouttes d'eau et laissez tomber sur le sol un peu de nourriture, à la manière des ancêtres.

Jésus m'a dit : "Quand les Blancs seront partis, gardez-vous de transmettre vos paroles par les esprits de l'air et d'employer les paniers qui volent¹ ; ces esprits se vengent en rendant les femmes stériles. Les Blancs ne savent pas cela."

Jésus m'a dit : "Que les Bantous travaillent pour les Blancs dans les usines et les manufactures. Cela est excellent, car quand les Blancs auront beaucoup de marchandises et de canons, ils feront la guerre et le cœur de Lésa deviendra bon pour les Noirs. Le commerce et l'industrie, c'est la guerre. Les Blancs ne savent pas cela." »

COBOURG. – Lorsque l'autorité occidentale est en présence d'un ministre de surnaturel, son embarras est extrême. Elle excelle à s'acquitter des tâches matérielles, mais elle intervient le plus souvent à contresens dans les choses subtiles de l'âme des Noirs. Il y eut de nombreux prophètes avant Ngoïe dans tous les protectorats du centrafricain. Ils sortaient en général des missions chrétiennes. Durant l'ère barbare, les puissances, de l'assentiment de l'opinion publique, interdisaient le centre du continent aux universitaires noirs et emprisonnaient les personnages religieux. Mais, il y a cinquante ans, l'opinion se modifia. L'insuccès de la colonisation européenne en Inde et en Asie, la vue de la prolétarianisation de la race noire, les réclamations des indigènes éduqués inquiétèrent l'élite européenne. Des philosophes et des journalistes indépendants vinrent s'installer dans le Soudan, le Mozambique, l'Est africain. Ils critiquèrent avec amertume l'asservissement des autochtones et l'avidité des colons. Les gouvernements crurent prudent de ne point trop contrarier les universitaires et d'ignorer les personnages religieux.

¹ Aéroplanes et téléphonie.

Les prophètes, du reste, ne paraissaient pas dangereux, car ils ne suscitaient qu'un engouement passager. Ngoïe profita de cette politique.

Dis-nous, Bwa Matounda, la palabre de Ponélo.

BWA MATOUNDA. – Il y a maintenant autant de saisons des pluies que neuf fois les doigts de ma main plus deux doigts, trois lunes et sept nuits. Le fils de Lésa, Yabago, le Mganga, douze fidèles et les femmes sont dans le pays appelé par les Blancs Soudan. Lésa y a envoyé des hommes qui disent oui, oui ; ils viennent de la France, une terre d'Europe.

Nous marchons, nous marchons. Beaucoup de Noirs habillés comme des Blancs nous entourent soudain, qui mettent une corde autour du cou de Ngoïe et le frappent. Théodore, leur chef, dit : « Venez tous chez le commandant, afin qu'il vous punisse, car vous dites des mensonges contre la vraie religion. » Comme ils ont des fusils, nous les suivons, nous les suivons. Nous arrivons chez le commandant qui tranche les palabres. Théodore parle : « Voici. Cet homme est très méchant. Il dit : "Je conduis la foudre et je suis aussi puissant que Jésus quand je ne suis pas ensorcelé." Ce sont des mensonges contre Dieu. Je le sais, car je suis sous-diacre chez les Pères de Ponélo. Fais tuer cet homme ou mets-le en prison. »

Les fidèles du frère de Jésus disent : « Il est le frère de Jésus. »

Le Commandant lisse les longs poils de dessous son nez. « Théodore, dit-il, si tu me soumettais une palabre importante comme une question de femmes, de terre ou d'impôt, je la trancherais volontiers, car les Blancs doivent trancher les palabres des Nègres. Mais comme il ne s'agit que des divagations d'un dément, je n'ai pas le temps de m'occuper d'une aussi minime affaire. Ma France enseigne la philosophie et la raison ; elle ne s'inquiète pas des sottises superstitieuses des Bantous. C'est pourquoi je t'ordonne d'ôter de devant mes yeux cet illuminé. »

– Je pense, dit Hanovre lorsque Bwa Matounda eut fini son récit, que l'Angleterre n'aurait pas laissé échapper le prophète.

COBOURG. – Dis-nous l'échange du sang, Bwa Matounda.

BWA MATOUNDA. – Six lunes avant sa mort, Ngoïe dit : Jésus m'a dit : « Que les Noirs échangent le sang avec toi afin que ton sang soit dans leur sang. »

Les courriers partent : le tam-tam annonce l'ordre de Ngoïe dans les camps d'ouvriers et les villages, très, très loin. Beaucoup de nuits passent.

Maintenant, le soleil n'a pas encore montré son petit arc et la lune est encore là-haut. Une palmeraie à Matoumbo Kouni, près de la rivière. Sur un monticule, au milieu des palmiers, il y a cinq jarres en terre cuite et un grand feu où brûlent de longs morceaux de bois. Six esclaves sont assis près du feu. Autour du monticule, il y a autant de Noirs que dix fois les doigts de ma main. Il y en a qui sont nés sur les terres de l'autre côté du grand lac ¹ et savent beaucoup de choses. D'autres viennent des terres que Lésa a données aux Noirs : ce sont des Kasai, des Nigériens, des Angola, des Bayéké, des Azandé, des Dahomey. Il y a des esclaves et des hommes libres. Sur les rives du fleuve, des Bantous aussi nombreux que les termites d'une termitière, le corps couvert de poudre blanche, sont venus avec des femmes et des enfants des camps d'ouvriers et des villages voisins ; ils dansent et chantent dans la nuit ou prient Jésus, ou font des feux pour se réchauffer. D'autres attendent dans des pirogues sur le fleuve en chantant et en priant.

Nous arrivons, nous arrivons par la grand-route, Yabago, tous les fidèles, les quatre femmes et deux Mganga qui portent des cornes de jeunes antilopes. Des hommes, des femmes et des enfants courent autour de nous et crient : « Honneur au frère de Jésus, le conducteur des coqs de Lésa. Il va nous donner le lawa de Jésus ! Voici la pluie ! Voici l'éléphant ! Le maître du sang s'avance ! »

Le fils de Lésa s'assied sur le monticule, car il est très fatigué ; nous sommes derrière lui. S'étant reposé, il parle :

– Jésus m'a dit : « Que les fidèles soient délivrés des mauvais sorts avant d'échanger le sang. »

Les Mganga mettent de l'eau dans deux jarres, puis des herbes et des racines. Ceux qui sont ensorcelés boivent deux gorgées ; Ngoïe boit deux gorgées par prudence. Beaucoup veulent boire, mais Ngoïe dit : « Assez, car s'il fallait désensorceler tous les frères, cela durerait un long temps et les Blancs pourraient venir. » Les Mganga coupent les cornes d'antilopes en tout petits morceaux et font une incision dans le flanc des possédés ainsi que dans celui de Ngoïe ; ils y mettent un lawa puis frottent la plaie avec un morceau de corne, le mauvais sort est expulsé.

Un des Mganga dit aux esclaves : « Voulez-vous vivre ou aller près de Lésa ? » Les esclaves répondent : « Nous voulons aller auprès de Lésa, mais nous ne voulons pas que nos mânes errent longtemps ici. »

¹ États-Unis d'Amérique.

Le Mganga dit : « Le sang du Boiteux va se mêler à votre sang et vous entrez tout de suite dans la maison de Lésa et de Jésus. »

L'autre Mganga s'approche des esclaves. Au premier, il dit : « Tu reverras chez Lésa, ton ancien maître Kayopé, qui est devenu un de ses fils ; dis-lui que le canot qu'il m'a vendu était pourri et que son enfant doit le remplacer ; s'il ne le remplace pas, je me vengerai ! » À un autre esclave, il dit : « Maloba, que tu rencontreras chez Lésa, ne m'a pas payé pour mes soins quand sa jambe gonflait ; dis-lui que si Kitengé ne me remet pas deux boucs, je lui ferai jeter un sort. »

Les esclaves répondent : « Nous le dirons. »

Pendant qu'il parle, l'autre Mganga fait avec un couteau une piqûre au bras de Ngoïe ; il en fait une aussi au bras des esclaves et y met du sang de Ngoïe ; puis il donne un lawa¹ aux esclaves et ils meurent.

Le frère de Jésus prononce des paroles : « Jésus m'a dit : "Échange le sang avec les Noirs. Lésa aime ta race. Il a préparé son salut en créant parmi les Bantous les liens totémiques." Les ancêtres ne disaient-ils pas : "Les hommes et les femmes du buffle sont frères, les hommes et les femmes du léopard sont frères ? N'y a-t-il pas des hommes et des femmes du buffle, du léopard partout, dans les forêts, les plaines, les montagnes, près du grand lac qui ne finit jamais² ? Lésa a fait les enfants de Cham frères, mais il devait les punir pour la faute de Cham." Maintenant le cœur de Lésa n'est plus mauvais et il a dit : "Bantous, échangez le sang avec Ngoïe, vous ne serez plus maudits." "Que ton sang, frère, se mêle au sang des Noirs." C'est ce que Jésus m'a dit : "Voici mon sang." »

La foule murmure : « C'est ce que Jésus a dit à Ngoïe, voici son sang. »

Un Mganga fait au Boiteux une forte coupure au bas de la poitrine et le sang tombe dans une petite calebasse ; il en fait une ensuite à tous les fidèles, aux femmes et à la mère de Ngoïe, aux Noirs qui sont nés sur les terres de l'autre côté du grand lac et à quelques-uns de ceux qui sont nés sur celles données par Lésa aux Noirs. Le sang de tous tombe dans la petite calebasse. Quand elle est remplie et que le Mganga y a jeté un peu de sel, tous y trempent un doigt et le mettent ensuite dans la bouche de leur voisin. Puis, les compères plongent un des morceaux de bois incandescent dans une jarre pleine d'eau et jettent un peu d'eau l'un sur l'autre.

¹ Poison.

² Océan Atlantique.

Voici que le soleil montre son petit arc au pied des palmiers. Ngoïe parle : « Jésus m'a dit : "Que les frères aillent échangeant le sang dans toutes les terres données par Lésa aux enfants de Cham." Échangez donc le sang partout, par les fleuves, par les montagnes, les déserts, les plaines, les villages, les Sodome et les Gomorrhe ; pendant des jours et des lunes et des lunes encore. Alors Lésa dira : "Blancs, partez, car cette terre-ci est aux Noirs ; le travail que je vous ai ordonné de faire est fini." »

Et la foule répète : « Alors Lésa dira : "Blancs partez. Le travail que je vous ai ordonné de faire est fini." »

Maintenant la corbeille du soleil est au pied des grands palmiers.

Le fils de Lésa prononce encore des paroles : « J'ai dit à Jésus : "Quand ma race sera-t-elle libre ?" Jésus m'a dit : "C'est l'affaire de Lésa : quand tous les Noirs auront échangé le sang, ils sauront beaucoup de choses et ne seront plus ni concubins, ni adultères, ni traîtres à leur race. Alors Lésa ordonnera aux Blancs d'Europe de se préparer à de grands sacrifices humains¹. Ce sera le signe que le temps des Blancs est passé." C'est ce que Jésus m'a dit : "Je suis l'Esprit des hauts lieux qui souffle sur les terres des Noirs." »

Les frères s'agenouillent et se frottent de poussière la poitrine et les bras ; ils crient, ils crient : « Ngoïe est l'esprit de Jésus. Nous ne mourrons pas, car la Pluie est venue. »

Il fait jour et les Blancs s'éveillent dans leurs moustiquaires.

Bwa Matounda but un peu de bière d'éleusine et, fatigué, se mit à sommeiller.

Il était sept heures. Quatre indigènes déposèrent devant Cobourg et Hanovre une table servie.

Les deux amis honorèrent l'excellent repas que leur offrait le chef. Quand il fut terminé, le Senga² s'approcha et dit :

– Mon maître Loualou vous souhaite une bonne nuit et désire vous être agréable. C'est pourquoi deux esclaves bakounas sont prêtes à vous tenir compagnie, si telle est votre volonté.

Les deux hommes virent en effet dans le clair de lune, au pied d'un élaïs géant, les formes pures de deux jeunes Négresses, le cou ceint de colliers de perles et les chevilles ornées d'anneaux de cuivre.

¹ Grande guerre européenne.

² Intendant du chef.

– Remercie ton chef de ses bontés, dit Cobourg. Notre religion nous oblige à consacrer au sommeil les heures de la nuit.

– Il y a beaucoup de religions parmi les Blancs, répondit le Senga.

– Bwa Matounda, dit Cobourg, nous voudrions entendre la poursuite et la mort de Ngoïe.

Le vieil indigène fut réveillé de sa torpeur et informé du récit qu'il avait à faire.

BWA MATOUNDA. – Il y a maintenant autant de saisons des pluies que huit fois les doigts de ma main, plus quatre doigts et sept nuits.

Le fils de Lésa dit : « Jésus m'ordonne d'aller de l'autre côté du lac Tanika pour échanger le sang. » Nous disons : « Allons chez nos frères à qui Lésa a envoyé les Blancs qui disent : yes, yes. » Nous partons dans le sentier l'un derrière l'autre, Yabago, le Mganga, les fidèles, les femmes, trois enfants, quatre adolescents qui n'ont pas encore dormi avec des femmes, ensemble autant que neuf fois les doigts de ma main. Les femmes portent sur la tête la farine et la viande. Nous rions et parlons de Lésa, de Jésus, des Blancs, du Boiteux ; nous chantons :

Le frère de l'oiseau a appris à son cadet une chanson,
Et le petit la chante toujours, car il ne l'a pas oubliée,
Et c'est une belle chanson.

Les Noirs échangent le sang et apportent de la nourriture. Nous arrivons au lac Tanika. Dans le grand panier¹, il y a des Blancs et l'un d'eux nous dit : « Paresseux, je vous traînerai chez le Commissaire. » Les Noirs, répond Ngoïe, qui travaillent pour Lésa et Jésus, ne doivent pas travailler pour les Blancs. Nous restons un jour dans le bateau ; l'échangeur de sang parle : « Maintenant les génies du lac ne sont plus méchants, car le fils de Lésa est venu. »

Nous débarquons et nous traversons les camps d'ouvriers et les villages. Ngoïe dit : « Tous, échangez le sang avec le fils de Lésa et ses fidèles afin d'être sauvés. » Quelques Noirs crient : « Antéchrist ! menteur ! », mais la plupart échangent le sang et touchent le pagne du frère de Jésus et les femmes pleurent et les enfants fuient. Ngoïe guérit deux vieilles qui souffrent du ventre, en mettant la main sur leur ventre.

¹ Bateau.

Nous marchons. Voici des Noirs vêtus comme des Européens qui nous barrent la route ; ce sont des esclaves des Blancs dans les usines. Ils nous crient : « Vous êtes de la canaille noire, des fils de prostituées ; mais nous, nous sommes des Blancs noirs. » Nous les frappons avec une grande force et quatre d'entre eux tombent.

Le frère de Jésus dit : « Que mes gens aillent par cinq dans les chemins et me rejoignent à Loukala. » Nous partons l'un derrière l'autre, le Boiteux, moi, Yabago, le Manga, Ilounga, Sombé et Mélika.

Nous voici autour d'un grand feu et la Lune court dans le ciel. Beaucoup de frères écoutent l'échangeur de sang qui dit les maléfices. Trois hommes arrivent : « Frère de Jésus, les Blancs te poursuivent avec des askaris sauvés par Mahomet¹ et veulent ta vie parce que tes gens ont tué quatre hommes. » Nous rions : « Ah ! ah !, les Blancs sauront-ils prendre le fils de Lésa ? » Ngoïe parle : « On ne voit pas l'échangeur de sang quand il veut ne pas être vu ; restons sur ces terres, enfants, car Jésus m'ordonne de sauver les hommes de ces terres. »

Nous marchons, nous parlons, nous mangeons. Mais les askaris sont dans la région ! Les voilà ! Ils nous voient avancer dans le grand marais : ma tête est au-dessus de l'eau et Ngoïe est sur mes épaules ; Mélika est presque noyée, car elle est petite. Les askaris tirent, tirent, mais les balles ne nous touchent pas : Jésus et Mahomet sont dans les fusils.

Nous marchons deux jours. Nous arrivons à Loukala et nous y trouvons tous les fidèles. Les gens se prosternent et disent : « Tu es le fils de Lésa », et ils échangent le sang et les enfants ont peur. Des askaris arrivent en courant ; mais le Boiteux est invisible. Ils demandent : « Où est l'échangeur de sang ? » Et le Boiteux répond : « Il est à Bouta ; il mange avec ses fidèles et ses femmes ne le regardent pas quand il mange. » Le sergent Abdul Kiloloma dit : « C'est bien, demi-tour à droite, en avant marche. »

Dans un village, nous entrons dans une maison de Jésus où le Père fait le sacrifice. Des Noirs se disent l'un à l'autre : « C'est l'échangeur de sang » ; d'autres crient : « Prenez-le, c'est l'antéchrist » ; Ngoïe fait le signe des couteaux de Lésa et tous les Noirs se jettent à terre.

Ce sont de hautes collines qu'il faut maintenant traverser ; nous montons dans les pierres et les hautes herbes. Un fidèle crie : « Les askaris sont au pied de la montagne. » Ils mettent le feu à la brousse et le vent chasse le feu jusqu'à

¹ Musulmans.

nous ; ils tirent, ils tirent ; nous sommes léchés par les flammes ; mais Ngoïe fait une croix avec deux sticks et appelle Jésus : le vent tourne. Nous descendons l'autre versant ; les askaris courent ; les voilà ! Ngoïe dit : « Mettez le feu » ; le feu monte et les askaris reculent, reculent dans la fumée. Ils reviennent : les voilà ! Kassongo tombe. Un bois où les éléphants se reposent à midi est devant nous ; mais il n'y a pas de sentier ; ce ne sont que marécages, lianes, palmiers renversés, fougères et arbustes ; nous voyons deux éléphants à travers le feuillage, tout près de nous ; le Boiteux leur dit : « Marchez devant nous, ouvrez un chemin » ; ils courent et brisent tout ; nous les suivons, nous les suivons. Quand les askaris arrivent à l'entrée de la galerie, ils n'ont plus d'haleine ; le sergent dit : « Ngoïe a passé ; qui a fait le chemin ? C'est Jésus et Mahomet. Reposez vos armes ! Nous ne pouvons le prendre. »

Maintenant les pieds du Boiteux saignent ; nous le portons dans un tippoye¹ fait avec des couvertures et un grand stick ; l'eau de notre corps coule sur notre poitrine et nos jambes.

C'est le désert. Nous ne voyons pas de village et pas de camp ; nous n'avons ni eau ni nourriture. Ngoïe dit : « Jésus m'a dit : "Retourne sur les terres où Lésa a envoyé les hommes de Boula Matari, car il y a trop d'askaris sur ce sol." » Nous ne prenons aucun repos pendant trois jours ; une de mes femmes n'a plus de lait et mon petit enfant meurt. Le fils de Lésa dit : « Je suis ensorcelé ; les askaris pourraient s'emparer de moi. » Le Mganga parle : « C'est Bwa Matounda qui a jeté le sort et l'on me coupe la main ; c'est bien, mais si j'ai ensorcelé le Boiteux, je ne le savais pas ; Ngoïe est délivré. » Il dit : « Que mes gens se dispersent et me rejoignent à Tabala, car il y a trop d'askaris et pas assez de nourriture. »

Au moment où Bwa Matounda prononçait ces paroles, des gémissements et des cris de pleureuses l'interrompirent : « Ngoïe va mourir, Ngoïe va mourir », et les Noirs entonnèrent l'hymne protestant : « Reçois ton enfant, Dieu de bonté ! »

– Nous marchons l'un derrière l'autre, l'échangeur de sang, moi, Yabago, le Mganga, Ilounga, Sombé et Mélika. Nous courons, nous courons. Courez, courez, gens de la Pluie ! Regardez le sol et frappez-le d'un pied fort. Hommes du tippoye, portez le Boiteux sans faiblir ! Gens des plaines, des montagnes, des forêts, courez, bien que votre ventre soit sans nourriture ; la nourriture de Lésa

¹ Hamac.

est dans votre ventre. Courez, car si les askaris prennent le fils de Lésa, il est pris ; irons-nous auprès de Lésa, si le fils de Lésa est pris ? Courez, courez, gens de la Pluie !

Le désert a pris fin. Nous traversons des villages et les Noirs disent : « Les askaris sont près d'ici ; demain vous aurez de la nourriture. » Nous trouvons un buffle mort au fond d'un ravin ; c'est Jésus qui l'a placé là, car nous mourons de faim. Nous le découpons et les femmes cuisent les morceaux sur les feux ; nous mangeons, puis nous dormons. Des askaris arrivent sans faire de bruit, sans faire de bruit : « Nous te prenons, car tu es l'échangeur de sang. » Le Boiteux fait le signe des couteaux de Lésa, les askaris se mettent à genoux : « Tu es le fils d'Allah ! » Ngoïe dit : « Mahomet n'est pas noir et ne peut vous sauver ; je vous sauverai. »

Les askaris échangent le sang et se joignent à nous.

Maintenant les fidèles viennent de tous les côtés, car nous approchons de Tabala.

Pendant que nous dormons, Ngoïe a une vision : Jésus se montre, mais il ne parle pas et semble mort. Le cœur du Boiteux devient mauvais.

Quand le petit arc du soleil paraît, des gens du village de Nakossa arrivent : « Frère de Jésus, les Blancs défendent que les Noirs échangent le sang, car échanger le sang est très mauvais pour eux, disent-ils. Les villageois et les ouvriers font maintenant leurs prières chez les Pères, ou à genoux sur les tapis¹. » Le cœur du fils de Lésa devient très mauvais et Jésus reste caché.

Nous courons, nous courons. Mais les gens des villages n'échangent plus le sang. Ngoïe dit : « Si les askaris viennent me prendre sur ce sol, vous n'aurez plus de récoltes pendant trois ans et vos mânes s'acharneront sur vos frères. » Ils répondent : « Ah ! ah ! ah !, allons-nous dire aux askaris où tu es ? Nous leur dirons que tu es à Mamboundi. »

Nous arrivons à Tabala et nous installons dans le ravin, au milieu des fougères, près de la colline. L'échangeur de sang ordonne que l'on aille chercher le Blanc barbu au grand front qui est son ami et sait beaucoup de choses².

Nous attendons, nous attendons. Jésus n'apparaît plus à Ngoïe.

Des nuits, beaucoup de nuits passent. Les femmes du village apportent de la farine et des boucs, car Ngoïe a dit : « Si les femmes n'apportent pas beaucoup de nourriture, vous n'en aurez pas pendant trois ans. » Et elles donnent aussi ce

¹ Reviennent au christianisme et à l'islam.

² Le missionnaire théosophe.

qu'il faut pour faire de la bière. Le cœur des fidèles devient meilleur, mais le cœur de l'échangeur de sang reste mauvais.

Le Blanc barbu qui sait les choses cachées arrive ; voici son grand front au milieu des fougères. « Ngoïe que veux-tu ? » Le prophète parle : « Je suis ensorcelé ; les poussins fuient la poule, les Bantous ne veulent plus échanger le sang, mon frère ne me parle plus et quand il se montre, il est presque mort ; que faire ? » Le Blanc ne parle pas, puis il dit : « Tu dois mourir. » Ngoïe répond : « Je refuse, je refuse de mourir. » Le Blanc prononce de bonnes paroles que nous ne comprenons pas bien, car nous ne sommes que des Noirs. « N'as-tu pas apporté aux enfants de Cham la seconde naissance et la troisième vie ? Quand le travail des fils de Lésa est fini, peuvent-ils caresser leurs femmes et leurs enfants pendant de nombreuses lunes ? Non. Lésa et leur mère ne les ont engendrés que pour leur travail et Lésa ordonne : "Mes fils préférés, revenez auprès de moi dans la lumière du ciel." »

Ngoïe se jette à terre : « Là, dit-il, Jésus mort. » Nous crions : « Jésus, Jésus ! » Il est étendu au pied d'un arbre ; tous les fidèles le voient ; ses yeux sont fermés et il a aux mains et au côté les blessures que les askaris romains lui ont faites. Le Blanc ne le voit pas, car le frère du Boiteux n'apparaît jamais aux Blancs. Le fils de Lésa se relève et dit : « Je mourrai : assez. » Jésus n'est plus là.

Le Blanc dit : « Quand veux-tu mourir ? » et l'échangeur de sang répond : « Demain. » Le Blanc se prosterne : « Échangeur de sang, ta race est sauvée », dit-il.

Le cœur de la Pluie est devenu fort. Il dit : « Matoka, va auprès du sergent Abdul Kikoloma et, demain, conduis ses askaris vers mon camp ; mes gens les attaqueront avec les fusils de leurs frères qui m'ont reconnu fils d'Allah et les askaris me tueront : va. » Matoka obéit au Boiteux.

Et les fidèles disent : « Nous voulons aller avec toi auprès de Jésus et de Lésa, car on y est bien mieux qu'ici ; notre cœur est joyeux. » Et Ilounga, Mélika et Sombé disent : « Nous irons avec toi auprès de Jésus, afin de préparer tes nourritures. » Et la mère de Ngoïe demande aussi à aller voir Jésus et Lésa avec son enfant.

Le fils de Lésa parle : « Enfants, j'irai avec mes six plus anciens fidèles auprès de Lésa et de Jésus ; les autres fidèles et maman doivent raconter mon histoire dans toutes les terres données par Lésa aux Noirs, jusqu'au moment où Lésa dira : "Venez auprès de moi" ; Yabago doit l'écrire, car il sait faire cela

convenablement ; les Bantous de toutes ces terres donneront de la nourriture et de l'argent pour l'impôt à maman, aux fidèles et à Yabago ; mes femmes, accompagnez-moi car vous êtes mes femmes. »

Les six fidèles prennent le poison et meurent. Les femmes du Boiteux disent : « Nous préparerons ta nourriture ce soir et nous partirons avec toi. » Et nous disons : « C'est très bien, tu l'ordonnes ; nous ferons comme tu l'ordonnes. »

Maintenant la lune erre dans le ciel et nous lisons dans l'Évangile la mort de Jésus. Nous mangeons. L'échangeur de sang dit au Mganga : « Celui qui va auprès de Lésa ne peut rester ensorcelé ; fais ce que tu dois faire. » Puis nous buvons beaucoup, beaucoup de bière et nous chantons des cantiques et le Chant de l'Oiseau avec une grande force, pendant que les gens des villages viennent apporter des boucs et des poules. Les femmes sont assises à côté de l'échangeur de sang et lui redisent sans cesse : « Nous allons ensemble auprès de Jésus et de Lésa. » Ngoïe parle aussi : « Ma tâche est finie ; je meurs pour les enfants de Cham ; je meurs ; nos ancêtres ne mouraient-ils pas pour la tribu ? Nos ancêtres mouraient pour la tribu. Les Blancs ne savent pas ; mon frère, je viens auprès de toi. »

Les fidèles prennent les fusils et s'en vont attaquer les askaris. Nous grimpons sur la colline et nous préparons les feuillages pour le corps de l'échangeur de sang.

Le soleil montre son petit arc et, bientôt, il court, il court, il court dans le ciel. Nous entendons le bruit des balles. Le Boiteux dit : « Maintenant ils auront l'échangeur de sang. » Nous lui disons : « Que la paix soit sur toi, que la paix soit sur toi ; nous te verrons plus tard auprès de Lésa et de Jésus » ; et nous touchons son pagne. Il monte, il monte, il monte sur la colline ; nous le suivons, nous le suivons ; les askaris tirent ; l'esprit du Boiteux s'envole auprès de Lésa et de Jésus.

Les askaris sont au pied de la colline : « Il est mort », crient-ils. Un grand nuage cache le soleil et la lumière devient jaune. Nous leur disons : « Vous avez tué le fils de Lésa. » Puis, il fait obscur comme quand, la nuit, les étoiles luisent au ciel. Les femmes de l'échangeur de sang avalent le poison et clament en tombant sur le corps de Ngoïe : « Maître, Jésus se met devant le soleil et vient à ta rencontre. » Maintenant il fait noir comme quand, la nuit, il n'y a ni Lune ni étoiles. Dix des askaris arment leurs fusils et les os de leur cervelle tombent autour de nous. Le sergent Abdul Kikoloma et les autres soldats se jettent le

ventre contre terre et murmurent : « Il est le fils d'Allah, miséricordieux et clément ! Nous n'avons pas tiré ; ceux qui ont tiré sont morts. » Nous nous pressons autour du corps du Boiteux et nous disons : « Son travail est fini : il est auprès de Jésus, de Mahomet et de Lésa. »

Lorsque Bwa Matounda eut terminé son récit, les ferventes paroles de l'hymne « Plus près de toi, mon Dieu », montèrent dans la nuit toute fardée d'étoiles.

LIVRE IV

I

LA PROPHETIE DU BOITEUX

Du haut de l'avion, Cobourg et Hanovre voyaient se rapprocher Tounkeia, la cité de l'Université nationaliste, dominée par ses collines sacrées. Le cours de la belle rivière Tounkeia la traversait, sillonnée de longues pirogues à voiles rouges, et une fumeuse zone industrielle la prolongeait au nord de ses hautes cheminées et de ses chevalements. Vingt mille habitants noirs et dix mille Asiatiques s'y livraient au travail manuel et au commerce.

Bien que Tounkeia ne comptât qu'une centaine de Belges et de juifs, les deux Blancs passèrent presque inaperçus dans la foule. Nègres et Négresses en pagnes ou en costumes européens, moines ceints de peaux de bêtes, ouvriers noirs affublés de défroques occidentales en lambeaux, universitaires au fier visage, franc-maçons indigènes, musulmans, Hindous, Chinois, se pressaient autour des boutiques. D'autres se rendaient aux temples pour adorer Ngoïe, Jésus, Allah ou Bouddha.

Les églises gothique, presbytérienne et ngoïste couronnaient les monts Kalebwé, Kalonga et Koulou. La première avait été bâtie en dix ans par le zèle du Père Luc et du Préfet apostolique Larmier, qui avaient fondé une mission dans la ville. Avec ses clochetons en forme de cierges, ses gargouilles et ses ogives arquées à l'image de mains jointes, on eût dit une offrande de dentelles en pierres au créateur des mondes. De son haut clocher aigu comme une aiguille, le temple protestant, construit en briques rouges, semblait se perdre dans les profondeurs du ciel. Le temple ngoïste, robuste et simple, rappelait par son toit arrondi les huttes indigènes de la région.

Tout était pittoresque et vieux style dans la cité nationaliste. Des bustes de missionnaires ornaient les places publiques où passaient de rares tramways à mules. L'herbe verdissait les rues mal nivelées et la brousse envahissait les jardins. Des pagnes bigarrés flottaient au vent et les enfants nus léchaient les casseroles autour des foyers. Peu commodes et petites, les boutiques étaient tenues par des indigènes nonchalants et bavards qui semblaient les amis de leurs

acheteurs. Personne n'était pressé et chacun paraissait jouir de la vie comme d'une agréable promenade.

Cobourg et Hanovre regardaient le bloc des bâtiments sans étage et blanchis à la chaux de l'Université. Cette école vivant de ses seules ressources, ils n'avaient été que peu entretenus depuis vingt-cinq ans ; maint de leurs toits en tuiles rouges était partiellement couvert de chaume. De beaux étudiants indigènes, dont quelques-uns portaient de brillantes chlamydes et des étudiantes noires, les bras et les pieds nus, se promenaient et causaient dans une cour pleine de rumeurs et de rires.

– Tounkeia, dit le Professeur de colonisation à son ami, est le centre et le cœur du mouvement nationaliste. Elle est célèbre par son université. Les établissements similaires de Léopoldville, Tabora, Blantyre, Saint-Louis sont loin d'égaliser sa renommée. Huit mille étudiants reçoivent ici dans les langues indigènes l'enseignement de maîtres noirs. Ces jeunes gens viennent du Mozambique, du Nyassaland, du Soudan, de l'Est africain. Il se trouve parmi eux beaucoup de Noirs d'origine américaine. La grande école, dont le maintien fut imposé à tous les gouvernements mandataires par l'Association des Nations, est mal vue de l'autorité qui s'inquiète de l'esprit de son enseignement. Elle aurait cessé d'exister depuis longtemps, faute d'argent, si elle n'était soutenue par de nombreux groupements scientifiques occidentaux et américains. Ces groupements allient à la science une conception élevée de la dignité des races et favorisent les efforts de régénération bantoue. Ils sont d'avis que l'avenir verra une pensée bantoue et que le foyer de cette pensée est l'Université. Il est trop tôt encore, je crois, pour apprécier la justesse de ces espérances.

On représente les savants nationalistes noirs comme des fanatiques étroits. Mais n'oublions pas que ce sont des Européens qui les qualifient de la sorte. Nous appelons souvent fanatique celui qui pense autrement que nous. J'ai toujours été fort bien reçu par les professeurs de l'Université de Tounkeia. Il y a aussi dans le quartier universitaire des écoles secondaires officielles, ainsi que d'innombrables clubs et sociétés secrètes. Les discussions y sont très vives et les rues de la ville sont le théâtre de nombreuses batailles nocturnes entre civilisés et nationalistes. On y voit aussi une loge maçonnique créée par des Noirs civilisés, « L'Afrique européenne » ; cette caricature de la franc-maçonnerie belge est l'objet des quolibets des nationalistes. L'un des clubs les plus connus est celui de « L'Afrique aux Africains », qui tient ses réunions dans la petite maison que voici.

Et Cobourg montra à son ami, dans une rue étroite, une construction ruineuse, mais grande.

– Ce club, continua-t-il, est surveillé par la police. C'est le siège du comité révolutionnaire de toute l'Afrique centrale. L'activité de ce comité est entourée d'un grand mystère et ses chefs sont insaisissables. Son organisation est inspirée, assure-t-on, des méthodes les plus perfectionnées. Ses dirigeants apprennent l'art de l'organisation, depuis vingt ans, en Amérique et en Allemagne. Le ngoïsme et ses grands progrès parmi les Noirs sont l'âme du mouvement. Le Professeur Tengé Mali, que nous avons entendu à Léopoldville, en est, dit-on, le président et la cheville ouvrière. Je vous propose d'aller l'interviewer. Son bureau est dans cette maison.

Ils furent introduits dans une antichambre propre et sévère. Des livres, des radiogrammes, des revues et des quotidiens mondiaux traînaient sur les sièges.

Dans le petit bureau du président, il y avait une table avec un plat contenant de la farine, des légumes et du poisson, trois chaises et un appareil de téléphonie sans fil. Un vieux Noir en tunique, au regard intelligent et scrutateur, les reçut avec une grande politesse.

– Liberté, dit Cobourg. Je désirerais parler à mon collègue Tengé Mali, président du club « L'Afrique aux Africains ».

– Égalité, répondit le Noir, je suis le président du club « L'Afrique aux Africains » et du Comité révolutionnaire.

– Tengé Mali est-il absent ?, fit le professeur.

Le Noir ne répondit pas.

– Je suis le citoyen Cobourg, de l'Université de Léopoldville. Mon ami, le citoyen Hanovre et moi-même souhaitons avoir des informations sur le progrès et les chances de succès du mouvement que vous dirigez. Est-il indiscret de vous interroger à ce sujet ?

– Citoyens, dit le président, il m'est fort agréable de vous voir. J'ai fait mes études à Bruxelles, à Paris et à Londres. J'admire la richesse, les beautés et les commodités de ces magnifiques capitales. Leurs musées sont remarquables. Les gothiques de Bruxelles ont peu de rivaux au monde et l'on assure qu'il y en a au moins un sur deux de parfaitement authentique. Je connais aussi New York, la première cité de la terre par sa population et ses maisons à cent étages, qui portent sur leurs toits des jardins plantés de chênes. Rien n'est remarquable comme la diversité de ces agglomérations dont les monuments et la vie reflètent des génies si différents. Bruxelles, par exemple, exprime...

– M'est-il permis, citoyen, dit Cobourg, de vous rappeler que nous vous interrogeons sur l'avenir du parti nationaliste ?

– Bruxelles, continua le président, avec sa ville souterraine aménagée en vue d'un bombardement par les gaz et la mollite, sa ceinture forestière, ses ravissants cottages et ses maisons municipales, me paraît exprimer l'âme d'un peuple libre...

Les deux hommes se levèrent.

– Comme je suis fâché que vous me quittiez si vite ! Je vois que vous êtes pressés et ne voudrais pas vous retarder. Mais avant de vous dire au revoir, laissez-moi, citoyen Cobourg et vous, citoyen Hanovre, vous féliciter. Les radiogrammes de Paris annoncent qu'un chimiste belge vient de mettre au point une machine de mort d'une merveilleuse puissance. Quatre mille avions, pourvus de cet engin et travaillant trois heures par jour, feraient table rase de la Belgique, de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne, de la France, de la Russie, de l'Italie et de leurs habitants en sept jours. Il ne faudrait que six jours pour niveler les États-Unis d'Amérique. Voilà, certes, citoyens, une preuve nouvelle de l'étonnante grandeur du génie européen, qui trouvera dans le prochain conflit l'occasion de faire merveille.

– Que pensez-vous de cela ?, dit Hanovre, lorsqu'ils eurent quitté le club de « L'Afrique aux Africains ».

– Nos ancêtres, répondit le maître, prenaient les indigènes du Centre africain pour des animaux perfectionnés. Nous ne parvenons pas, après un siècle et demi de contact avec eux, à être plus objectifs. C'est pourquoi nous sommes surpris de constater qu'ils sont ironistes. Ils l'ont toujours été.

– Croyez-vous, Cobourg, que si les Anglais, ces grands psychologues, eussent été maîtres de l'Afrique, l'audace des Noirs eût été aussi grande ?

II

L'ALERTE

Des hommes, des femmes et des enfants de toutes races se précipitaient vers la Grand'Place. Les deux amis, cédant à une inquiète curiosité, se joignirent à eux. Les valves radiographiques étaient entourées de monde. « On craint, disait une feuille, que les négociations entre l'Allemagne et la Russie n'aboutissent pas. On assure que la clause d'arbitrage ne sera pas respectée, l'honneur national étant engagé de part et d'autre. La population des grands centres s'apprête à descendre dans les villes souterraines. L'artillerie et l'aviation mobilisent en Europe et en Amérique. »

Cette fois, Noirs, Jaunes et Bruns regardaient les Occidentaux, les uns en ricanant, d'autres en riant aux éclats.

Le professeur, atteint dans ses convictions les plus chères, reprenait avec peine l'empire de soi.

– Il est vraisemblable, dit Hanovre, que le conflit sera limité à l'est de l'Europe. Je connais assez mon pays pour affirmer qu'il ne permettra pas ces tueries.

– Hélas, fit Cobourg, le temps n'est plus où une nation comme la France, l'Angleterre ou l'Allemagne avait plus à dire en Europe qu'une autre nation. Aujourd'hui, chaque peuple, si petit soit-il, possède des moyens suffisants pour détruire tous ses voisins. Le continent tout entier participera au carnage... De vieilles querelles, des ambitions déçues, ou assoupies sous l'opium des traités d'arbitrage, vont se réveiller... L'Allemagne ou la Russie ont inventé quelque arme démoniaque... Chacune se croit sûre de la victoire... Une fois l'autre vaincue, la victorieuse voudra imposer sa loi à toute l'Europe... C'est pour éviter cela que l'on mobilise partout...

Peu à peu une oppression mentale plus pénible qu'une souffrance physique les étreignit. Des larmes coulaient de leurs yeux. L'hostilité croissante des passants augmentait leur désespoir. Ils perdirent bientôt l'exacte conscience de la réalité. Des hallucinations se formaient dans leur esprit.

Les conventions internationales étaient sans force, les belligérants s'accusant les uns les autres de les avoir enfreintes.

L'Europe devenait un immense champ de flammes, de fumée et de ruines, survolé par des avions sans pilotes vomissant le feu, la mitraille et le poison. Les temples chrétiens, les musées, les demeures des savants, les laboratoires, les usines, les paisibles maisons des citoyens et des paysans s'écroulaient comme secoués par des titans. Ici, des torrents de feu liquide, là, des buissons mouvants de gaz asphyxiants, semblables à des bataillons de démons exterminateurs, répandaient la destruction sur les hommes, les animaux et les végétaux. Mères, jeunes filles, enfants, hommes, vieillards éperdus râlaient dans les villes souterraines envahies par les rayons Z, ou se tuaient dans des luttes farouches pour respirer un peu d'air aux cheminées d'aérage obstruées.

L'industrie et la science, ces deux fleurs orgueilleuses du génie occidental, ramenaient l'Europe et l'Amérique à la sauvagerie.

Ils suivirent, inconscients, des groupes de nationalistes qui chantaient des hymnes protestants et ngoïstes en se rendant au service religieux. Ils arrivèrent avec eux dans le temple. Comme il y régnait obscurité et silence, leur souffrance s'allégea.

On n'entendait qu'un léger bruit de respirations humaines et quelques toux. Une voix grave retentit. Elle disait des mots brefs, répétés en litanie par les assistants sur un ton bas et lent.

Guerres contre les Blancs.
Luttes contre les Rouges.
Maladies.
Traite des esclaves.
Invasion arabe.
Invasion occidentale.
Dépossession, prostitution, suicide, désespoir.

Soudain quelques lumières électriques éclairèrent la foule des indigènes assemblés. Sur le mur du fond, était tendu un grand drap noir traversé d'une ligne brisée brodée en fils d'argent. Une vieille femme assise sur une chaise surélevée, lisait d'une voix monotone un épisode de la vie de Ngoïe, l'interrogatoire de Beveren Saint-Louis. Deux statues en bois, l'image du prophète et celle de Jésus, de grosses émeraudes enchâssées dans les orbites, se dressaient non loin d'elle.

Une autre vieille en guenilles, le cou ceint d'amulettes, prit la parole et raconta qu'elle venait d'être favorisée d'une vision : Mélika, la femme préférée du prophète, lui avait annoncé l'accomplissement des prophéties.

Les danses commencèrent. Au milieu de la nef, vingt hommes et vingt femmes, marchant en cadence avec des contretemps de recul et de côté et une légère rotation du ventre, tournaient autour d'un moine. Un chant rythmique et doux accompagnait les danseurs et augmentait en puissance au fur et à mesure que les assistants se joignaient à eux.

La chorégraphie sacrée durait depuis cinq minutes environ quand une voix se fit entendre : « S'il y a ici des traîtres, des prostituées, des adultères, qu'ils s'en aillent. » Trois courtisanes et deux hommes se retirèrent.

Les lumières s'étant affaiblies, une clarté semblable à celle des nuits de lune leur succéda. Dans le fond du temple, un feu de bois brilla, autour duquel étaient assis des moines et des femmes. L'un d'eux se leva disant : « La terre est encore aux Bantous, car Lésa la leur a donnée. Le chef reçoit encore le tribut. Les femmes redeviennent mères. Le fils de Lésa a apporté aux frères le lawa de Jésus. Que ceux qui n'ont pas fait l'échange de sang s'avancent. »

Trois Noirs de Lagos et du Dahomey se présentèrent devant le cénobite et chacun d'eux laissa tomber une goutte de son sang dans unealebasse. Ils se mirent ensuite l'un à l'autre une parcelle du mélange dans le fond de la gorge et firent de la main le signe de l'éclair.

La pleine lumière avait jailli des lampes rallumées. Un profond silence se fit et tous se courbèrent. Puis, peu à peu, les ténèbres envahirent le temple, en même temps qu'un long murmure, rehaussé des gémissements des pleureuses, s'éleva de l'assemblée : « Quand Ngoïe mourut pour les enfants de Cham, Jésus couvrit le soleil de son ombre. La race est sauvée ! »

III

À L'UNIVERSITE NATIONALISTE

Toute la journée et toute la nuit furent pour Cobourg et Hanovre une longue angoisse. Le lendemain, les nouvelles étaient moins mauvaises. Les peuples civilisés, représentés par l'Association des Nations, avaient fait une dernière et menaçante démarche auprès des deux gouvernements. L'horizon s'éclaircissait. La foule avait aussitôt repris à Tounkeia son indifférence coutumière. Les deux cousins revinrent à l'invincible espérance. Avec elle, reparut le désir de se distraire, de voir encore et de mieux comprendre le milieu où ils étaient.

– Cher ami, dit le professeur, il est dix heures. Je me rends à l'Université. J'ai toujours du plaisir à respirer l'atmosphère morale et l'esprit fervent de ces écoles. Les âmes y sont enthousiastes. Elles croient, elles espèrent, elles vénèrent.

– Je vous y accompagne, Cobourg, répondit le jeune Anglais. À Londres, j'assiste tous les jours à des leçons d'enseignement supérieur, après ma partie de tennis.

Les deux voyageurs prirent le chemin de l'Université et se trouvèrent bientôt dans une vaste cour plantée de rangées d'arbustes en buisson. Une statue du prophète, taillée dans un tronc d'eucalyptus, en occupait le centre. Une centaine de jeunes hommes et d'étudiantes s'y promenaient en conversant vivement. D'autres se reposaient sur des bancs à l'ombre des ibiscus en fleur.

Lorsque les Occidentaux apparurent, un murmure de sympathie courut de groupe en groupe. Ils virent, assis sur l'un des bancs, deux Noirs qui, silencieux, se tenaient par la main ; deux Nègresses, s'enlaçant la taille d'un bras, causaient tendrement à côté d'eux. Les deux indigènes se levèrent et s'inclinèrent devant Cobourg et Hanovre.

– Envoyés de Lésa, dit l'un d'eux, nous savons que vous descendez des rois de Grande-Bretagne et de Belgique. Mon esclave et moi, nous venons vous rendre hommage. Je voudrais vous être utile, mais je ne sais comment.

HANOVRE. – Il y a donc encore des esclaves dans le protectorat belge, même parmi les soi-disant universitaires nationalistes ?

Le professeur, en souriant, traduit aux deux Noirs la question de son ami.

– Voici, répond l'étudiant. L'esclavage domestique a été supprimé dans les décrets des Européens. Mais il n'a jamais disparu. Depuis l'apparition du fils de Lésa, nombre d'anciens esclaves de naissance sont devenus esclaves volontaires et des hommes et femmes libres ont pris le même statut. Ils sont, comme autrefois, considérés comme des membres de la famille et jouissent de l'estime générale, car Ngoïe n'est pas hostile à la servitude domestique. Bali, ici présent, travaille au laboratoire de chimie agricole et me remet ses salaires. Étant fils d'anachorète, j'ai peu de monnaie internationale pour achever mes études d'ingénieur et entretenir mon ménage ; il me faut l'aide de mon esclave.

– Je suis citoyen de la Grande-Bretagne, dit Hanovre. Comme tel, je te dis : Bali, secoue le joug odieux qui pèse sur toi, connais la liberté.

Bali se met à rire.

– Ah ! ah ! ah !, dit-il, les Blancs ! Ce Blanc-là ! Maseba n'est-il pas mon maître ? Mon père n'était-il pas l'esclave de son père ? Ne sommes-nous pas des frères ? Blanc, demande à Maseba s'il ne veut plus de moi comme esclave !

Les deux indigènes, amusés par la suggestion de Hanovre, rient d'un cœur franc et sans malice.

– Cette race, fit Hanovre, est destinée à demeurer dans la barbarie.

Ils gardent un instant le silence. Les promeneurs s'arrêtent et s'assoient sur le sol autour d'eux.

– Quelles sont, dit Cobourg, les deux femmes que je vois sur le banc que vous venez de quitter ?

L'étudiant fait un signe aux deux Négresses qui, interrompant leur oaristys, s'avancent, toujours enlacées, vers les Occidentaux. Drapées dans des pagnes de soie verte, elles ont le buste ferme et les bras ronds ; leur regard est très doux.

– Koulou, dit Maseba, en désignant la plus petite des deux amies, est la deuxième femme de Tengé Mali, le professeur de l'histoire des civilisations. Azémadé est l'esclave concubine du maître ; elle est doctoresse en philosophie bantoue. Le collier en ivoire qu'elle porte, ainsi que Bali, est le signe de leur état d'esclave d'origine. Koulou et Azémadé ont donné l'une et l'autre à Tengé Mali, selon la loi de Ngoïe, deux fils. Ses deux autres femmes l'ont rendu père de quatre filles.

HANOVRE. – Ce n'est pas assez pour ces savants de ressusciter l'esclavage ! Ils font fleurir aussi la polygamie ! Je vous affirme, Cobourg, que la Grande-Bretagne aurait trouvé le moyen d'empêcher ce scandale.

Masena prie les femmes de parler aux deux Blancs.

Koulou est timide. Elle s'exprime d'une voix à peine perceptible et détourne constamment son regard de ses interlocuteurs.

KOULOU. – Tengé Mali m'a dit : « Fais régner l'ordre dans ma maison et soigne les nourritures de mes femmes, de mes esclaves et de mes enfants. Va apprendre chez mes frères de l'Université à faire mieux tout cela. » Tengé Mali est très bon et me donne de nombreux pagnes. C'est tout ce que je dirai, car je ne sais pas parler. Azémadé sait parler.

La voix de la jolie esclave est assurée et chantante.

– Envoyés de Lésa, fit-elle, j'enseigne aux enfants de mon bon maître la lecture et l'écriture. Lorsqu'ils ont six ans, je les initie aux règles de la morale et du civisme. Ayez pour les Blancs, leur dis-je, une grande affection ; respectez tous les peuples et aimez l'indépendance. Étant d'un haut rang, vous aurez plusieurs femmes ; il convient d'accorder à chacune une égale tendresse et de vous garder chastes afin qu'elles procréent des enfants vigoureux et sains. Affranchissez-vous des erreurs que les Blancs sont contraints de répandre parmi vous. Que la justice et l'humanité vous guident ; mais soyez sévères pour celui qui fait le mal. À nos filles, je répète sans cesse : chérissez l'homme qui a payé la dot et que vous avez accepté ; traitez vos esclaves en frères et en sœurs.

HANOVRE. – Comment pouvez-vous enseigner la tendresse, la chasteté, la liberté, vous qui êtes l'esclave concubine d'un polygame ?

AZÉMADÉ. – Fils des rois, il y a des choses que les Blancs ne peuvent comprendre. Dans mon âme affinée par l'étude, j'entends la voix de mes ancêtres ; nous te louons d'être ce que nous avons été, dit-elle. Je vénère, Européens, le génie sombre et triste des hommes de votre race, car tout ce qui vient de Lésa est grand. Mais il vous interdit la véritable tendresse et la véritable liberté. Il y a quelque chose de frivole et d'éphémère dans votre conception de l'amour. Vous voulez la personne aimée tout entière pour vous seuls, mais vous l'effacez de votre vie si elle a cessé de plaire. Blancs, l'amour est chez vous une tyrannie. Les filles de Cham trouvent leur bonheur dans le dévouement à l'époux. Celui-ci garde à son foyer jusqu'à son dernier soupir la femme qui partagea sa couche. Nous ne trahissons pas. Nous ignorons la jalousie. Nous savons aimer.

Tu es libre, dis-tu, fils des rois, et tu es fier de ta liberté. Mais la liberté n'est qu'un des désirs dont l'inconnaissable Lésa enflamma ta race, et je n'y découvre qu'égoïsme, préjugés, souffrances et chaînes. Les enfants de Cham inclinent à la

soumission. Elle donne la félicité aux citoyens et la grandeur aux États. C'est pourquoi ils réclament le droit à la servitude volontaire, à l'oubli complet de soi dans le devoir, l'affection et la fidélité. Envoyés de Dieu, Azémadé est plus heureuse et plus libre que vous.

Ayant quitté le préau et pénétré dans les couloirs, Cobourg et Hanovre trouvèrent ouverte la salle de la faculté de sociologie où Tengé Mali avait l'habitude de donner ses cours de l'histoire des civilisations. Elle mesurait une quinzaine de mètres de longueur et était vide. Des écriteaux suspendus à ses murs montraient un cercle central autour duquel étaient disposés des cercles plus petits. Tous contenaient l'expression écrite d'une idée. L'idée principale était dans le grand cercle et autour de lui, semblables à des planètes autour d'un soleil, se groupaient les idées secondaires, les réserves et les exceptions.

Sur le mur de gauche était ainsi résumée l'étude de la civilisation occidentale et, sur celui de droite, celle de la mélanienne. Les cercles du mur du fond, derrière la chaire du maître, faisaient connaître les conclusions générales du cours. Au-dessus de ces derniers, une inscription en grandes lettres portait les mots : « Étudions avec respect les institutions et les mœurs de nos sauveurs ! Toute critique malveillante à leur égard est un blâme à Lésa. »

Les deux amis lurent, mêlées à des jugements pleins d'impartialité, des appréciations étranges :

« Il est sacrilège de dire, comme les Noirs civilisés, que les Européens sont des barbares. »

« Les Septentrionaux méritent la reconnaissance de l'Humanité pour leurs progrès en médecine et en chimie agricole. »

« L'Aryen adore des dieux nationaux préférablement à Jésus et à Lésa. Il y a un Dieu français, un Dieu anglais, un Dieu allemand, et beaucoup d'autres. Ils réclament de continuels sacrifices humains. On les apaise par des incantations sur les rivages des lacs italiens, mais leur soif de sang renaît sans cesse. »

« Le Blanc disperse et affaiblit la famille. »

« Les Nordiques s'admirent, tiennent leurs conceptions pour les sommets de la pensée et croient même que leur odeur est excellente. »

« Ils ont le goût de la violence et du plaisir. »

« Dans l'ordonnance des formes, des sons et des discours, l'Occidental occupe sans conteste un rang éminent. »

« La science des vainqueurs de l'Afrique n'est au fond qu'un savoir ignorant et multiple. Le Blanc sait de tout un peu. »

« Ses économistes se contredisent les uns les autres et sont tous démentis par l'événement. »

« Le cimmérien ne sait pas prévoir. Il ne sait pas gouverner. »

« Il n'a aucune idée de l'intellectualité pure. Il brille surtout dans la vaine maîtrise de la matière. »

« La psychologie des races et l'individuelle sont dans l'enfance chez nos bienfaiteurs. À leurs yeux, l'homme n'est qu'une machine à travailler. »

« Il est douteux si le développement des moyens de transport, de la métallurgie et de la téléphonie ont rendu de précieux services au genre humain. »

« Les Blancs affectent d'ignorer Lésa. Au fond de leurs laboratoires, ils pèsent des œufs de mouche dans des balances de toiles d'araignée et prétendent deviner l'énigme de l'univers. »

« L'Aryen occidental tend à détruire la beauté et la diversité de la nature. »

« Nos frères blancs ne pourraient agir ni penser autrement qu'ils ne pensent et agissent : ils sont, à l'égal des autres hommes, commandés par leurs morts. »

Quelques conceptions de Tengé Mali sur la race noire étaient résumées de la manière suivante :

« Les Noirs adorent Lésa, Ngoïe et Jésus. Presque tous les esprits méchants ont été chassés par le Rédempteur. »

« Dieu marqua, en nous soumettant aux inventeurs de l'industrie lourde et du commerce d'exportation, son dessein de nous punir sans pitié. »

« Le Noir ne se croit pas d'une essence supérieure. »

« L'ignorance relative de nos ancêtres est-elle une grâce ou un châtement de Lésa ? Ce point est discuté. »

« L'être humain ne donne sa fleur et son fruit que sur le sol des ancêtres et en se conformant à leurs rythmes immémoriaux. C'est pourquoi, ô Lésa, ta providence a suscité Ngoïe. »

« Les Septentrionaux sont malheureux et agités. »

« Pour les Mélanien, les connaissances ne sont utiles que si elles contribuent au bonheur et à la paix. »

« La culture de la terre pour les besoins de la famille, l'élevage, la chasse et la pêche sont d'institution divine. Il en est de même de la danse et des chants d'ensemble. »

« Rien n'est plus auguste que l'autorité traditionnelle, plus beau que la fraternité. Qu'il est doux aux grands d'aimer leurs parents, leurs femmes, leurs esclaves ! Qu'il est doux à l'esclave de chérir ses maîtres et ses frères ! »

« L'égalité est le plus antisocial des postulats politiques. »

« Les Noirs ne recherchent pas le confort. »

« Le Nègre parle avec clarté et voit avec justesse. »

« La grande industrie et le commerce d'exportation sont des maux qu'il faut supporter avec courage. »

« Même si Ngoïe n'était point venu, la vue de la misère intérieure de nos sauveurs devrait nous détourner de les imiter. »

Deux cercles contenaient la synthèse de l'étude des deux cultures :

« La civilisation européenne est digne d'admiration par certains côtés. Mais elle n'est transcendante que de l'avis des Européens. On y découvre un inquiétant contraste entre la puissance matérielle et l'état de l'esprit et des mœurs. Puisse Dieu, dans sa clémence, préserver de l'autodestruction une illustre race de la terre ! »

« La civilisation mélanienne est patriarcale. Elle est douée d'ordre, de durée et de simplicité. On dira d'elle ce que l'Aryen Homère en pensait il y a trois mille ans : les Noirs sont d'une telle sagesse que les dieux leur rendent visite. »

IV

LA TOURMENTE

Le lendemain était le jour de Pâques. Cobourg et Hanovre partirent dans la fraîcheur matinale du côté de l'ancien village de Samba, devenu un vaste camp de travailleurs. Assis sous un figuier, d'où leur vue dominait la ville de Tounkeia, ils s'entretenaient de leurs impressions.

– La Grande-Bretagne, dit Hanovre, est habituée à l'ingratitude humaine. Elle a apporté à l'Inde, à l'Égypte, à la Mésopotamie les bienfaits de l'ordre et de la civilisation. Quelle fut sa récompense ? Le Maroc et la Tunisie n'ont-ils pas échappé à la France malgré les services rendus ? Je comprends cependant que les races qui croient avoir atteint leur majorité s'efforcent de secouer la domination occidentale. Si elles y perdent, comme c'est le cas le plus fréquent, c'est leur affaire. Mais les Noirs du Centre africain sont-ils arrivés au stade de l'indépendance ? Je les connais assez maintenant pour répondre à cette question. Ils n'ont ni grande religion ni élite. Le ngoïsme est une religion barbare, puisqu'il tolère la polygamie et l'esclavage. Les universitaires nationalistes, qui regardent le passé, les civilisés, prétentieux et grossiers, constituent-ils une de ces pépinières d'hommes semblables à celle où la Grande-Bretagne n'a cessé de recruter ses hommes d'État ? Non, Cobourg, il n'y a pas d'élite susceptible de présider aux destinées du Centre africain. Ces faux savants ne sont que des enfants, plus grotesques que dangereux. Ce n'est pas tout : les Noirs ont-ils une organisation ? L'art de grouper et de discipliner ses forces est difficile et ne s'acquiert pas en quelques années, surtout si la race est inférieure. Je ne crois pas plus à l'organisation des Bantous que je ne crois aux prophéties de leur épileptique national... Non, mon cher cousin, les Noirs ont encore besoin de nous, de notre expérience, de notre pondération, de nos exemples. L'Angleterre et l'Europe exerceront l'empire ici, dans l'intérêt même du Centre africain, pendant des siècles encore et y sèmeront à pleines mains la justice et la liberté.

Cobourg allait répondre à Hanovre, mais l'attention des deux voyageurs fut attirée par un nuage de fumée qui couvrit en peu d'instant toute la zone industrielle de Tounkeia.

Ils se levèrent, inquiets et, comme des flammes s'élançaient dans l'opaque nuage, ils virent qu'un grand incendie venait d'éclater.

– Ce sont vraisemblablement des grévistes qui détruisent les usines, dit Cobourg.

Le feu se propageait et des détonations se succédaient, tantôt sourdes, tantôt crépitantes. Bientôt le fléau, semblable à une cataracte de feu enveloppée d'un embrun de fumée, s'infléchit vers le sud et parut gagner un des quartiers de Tounkeia. Ils contemplaient ce sauvage spectacle depuis une heure environ lorsque six askaris les cernèrent. Un gradé porta la main à son fez et leur dit :

– Européens, vous êtes prisonniers. Suivez-moi.

Les deux Blancs, se croyant en présence de brigands travestis en soldats, allaient se servir de leurs armes, mais le gradé les prévint et, gardant l'attitude la plus respectueuse, il leur dit :

– Tuez-nous si vous le croyez bon, mais vous n'irez pas bien loin. J'obéis et ne puis rien ajouter.

La veille, vers six heures du soir, l'Agence internationale avait lancé dans le monde entier le radiogramme : « État de guerre entre l'Allemagne et la Russie ne peut être évité. » À sept heures du matin, le jour de Pâques, la dépêche était affichée aux valves de la Grand'Place de Tounkeia. L'insaisissable président du comité « L'Afrique aux Africains », mis au courant de la vision de Toumba et du résultat de la consultation des entrailles du bouc, avait, dès la veille, envoyé par la téléphonie sans fil, le mot « Pluie » à cinquante personnes différentes dans le Centre africain. À ce signal, la force publique, depuis longtemps pénétrée de christianisme ngoïste, devait emprisonner les officiers et les fonctionnaires ; les banques de prêts hypothécaires devaient être incendiées. La réception du mot impliquait pour les chrétiens ngoïsants des missions l'ordre de provoquer la désertion en masse des catéchumènes. Les riches Noirs civilisés, les Noirs fonctionnaires, commerçants ou planteurs, avaient à se rallier à la révolution ou périr. Nul ne pouvait insulter ou blesser les Blancs.

Lorsque la nouvelle de la guerre en Europe fut connue, une foule en proie à une joie démoniaque accourut à la Grand'Place.

Debout sur les mains unies de deux clercs noirs, Toumba haranguait une centaine d'indigènes.

– Frères, le jour annoncé par le Boiteux est arrivé. La guerre est déclarée entre les tribus européennes. Les Blancs vont déchaîner sur eux-mêmes des

ouragans d'obus et de gaz empoisonnés. La race sacrée des Bantous est pardonnée et revient à l'indépendance et à la pureté.

Il ordonna aux civilisés de fouler aux pieds leurs vêtements, livrée de servitude.

Azémadé, entourée de Koulou et d'étudiants noirs des deux sexes, exhortait au calme.

– Les Occidentaux ont pour coutume dans leurs révolutions, disait-elle, de répandre le sang des leurs et de massacrer les rois et les grands. Déplorez dans ces usages les incompréhensibles desseins de Lésa ! Souvenez-vous, enfants de Cham, que tous les hommes sont frères et que les Blancs sont vos sauveurs. Soyez dignes de l'indépendance en restant humains, reconnaissants et justes. Respectez les Jaunes et les Bruns ! Les Noirs traîtres à leur race sont des égarés qu'il faut plaindre et non immoler ! Bantous, ne versez pas le sang !

La fumée et les hautes flammes barraient l'horizon. La foule augmentait sans cesse. Beaucoup d'indigènes n'en pouvaient croire leurs yeux et exprimaient leur stupeur par interjections : « Ala ! hé ! ha ! » et le geste de la main couvrant la bouche. Des quatre coins de la place des cris sans fin s'élevaient :

« Ngoïe, Jésus ! À mort les étrangers ! »

« Les jardiniers des cimetières bantous vont mourir. »

Un Noir européenisé excitait la foule.

– Enfin, disait-il, le jour est venu où nos oppresseurs séculaires expieront leurs outrages et leurs crimes ! Le jour a lui où la Gloire des Nations écrasera la vermine qui la ronge. Mort aux Blancs !

Des étudiants nationalistes rouèrent de coups l'insolent orateur.

Lorsque les fonctionnaires européens prisonniers traversèrent la place, le bruit courait, répété au milieu des hurlements de la multitude, qu'il ne survivrait ni un Hindou ni un Chinois. Les autorités révolutionnaires, redoutant les excès des Noirs, avaient fait protéger les églises par un bataillon d'askaris rangés au pied des trois collines.

La Grand'Place devenait petit à petit un pandémonium retentissant de martèlements de gongs, de chants religieux et de clameurs frénétiques. La fumée des incendies, apportée par le vent, la plongeait par instants dans un épais brouillard. De grandes jarres pleines d'une bière procurant l'ivresse immédiate arrivaient de partout.

Au centre du grand quadrilatère, quarante azandès¹ en costume de danse de guerre, portant le bouclier colorié et le masque, battaient le sol d'un pied cadencé ; le visage et le corps ruisselant de sueur, les yeux exorbités et injectés de sang, ils frappaient de leurs lances quiconque ne se rangeait pas à leur passage. Les fanatiques de la secte ngoïste du Crocodile, le corps nu et peint en rouge, étaient armés d'arcs et de haches et exhibaient des têtes d'Hindous et de Chinois, en vouant à la mort tous les étrangers et les Noirs chrétiens, bouddhistes ou athées. Des pasteurs protestants nègres, assis sur les épaules de leurs ouailles et brandissant la Bible, criaient :

– Frères, réjouissez-vous ! Le mauvais sel est fondu. Les dévastateurs des jardins bantous se tuent en masse pour expier leurs fautes.

Des centaines de Noirs civilisés chrétiens s'étaient dévêtus ; les reins à peine couverts, ils se mettaient à la file indienne et se contorsionnaient, en marchant d'un pas rapide et rythmé, le ventre et les hanches. Les mains jointes, des femmes se parlaient et se souriaient à elles-mêmes en disant : « Mon enfant n'est pas mort. » Des Noirs des deux sexes riaient aux éclats, puis pleuraient ou s'asseyaient sur le sol, en branlant la tête. D'autres, en groupe, battaient des mains ensemble, touchaient les épaules de leurs vis-à-vis, puis s'enlaçaient en gémissant et en versant des larmes. Au milieu de la place, des Nègres et des Négresses civilisés, ayant déchiré leurs costumes européens, échangeaient le sang avec des ngoïstes. Des femmes protestantes, un Négrillon sur le dos, s'interpellaient :

– Marie, Marie, qu'as-tu vu dans le chemin ?

– J'ai vu le Saint Suaire, les témoins angéliques et le Ressuscité dans sa gloire. J'ai vu aussi Simon de Cyrène et il m'a dit : « Tous nos frères seront sauvés par la "Pluie" ».

De tout jeunes enfants noirs, encore chancelants sur leurs jambes, esquissaient des pas de danse. « Les Blancs d'Europe ne sont plus que des mânes errant sur des corps décomposés », vociféraient des affiliés de la secte de l'Hyène, couverts de sang. Autour de Toumba, se pressait une bande de moines au regard extatique.

La folie subite avait atteint des hommes et des femmes. Il y en avait qui, grimpés sur les épaules les uns des autres, hurlaient : « La vermine est morte », puis se précipitaient sur le sol la tête en avant ; d'autres se mettaient en boule et

¹ Ndle : azande ou azandè : groupe ethnique du Congo oriental.

roulaient sur eux-mêmes. Dix jeunes courtisanes, enveloppées de gaze jaune et verte, s'agitaient et se contournaient au centre d'un groupe de protestants qui chantaient des cantiques ngoïstes. Un catéchiste catholique, sous l'empire d'idées délirantes, assurait que les Blancs se sacrifiaient pour les Noirs. À ses côtés, un moine ngoïste se suicidait en buvant du poison : « J'ai sauvé ma race par mes prières, disait-il, j'ai assez vécu ! Ngoïe, donne-moi la troisième vie. »

Lorsque Cobourg et Hanovre furent à Tounkeia, des dépêches de l'Est africain et de l'Angola annonçaient la destitution des autorités, la mort de milliers de Chinois, le meurtre de Blancs de l'Est africain et du Nyassaland par des Noirs civilisés, la destruction de certaines banques de prêts immobiliers et la défection presque générale des askaris de tous les protectorats.

On les conduisit à la prison. Ils étaient calmes et résolus. Le commissaire africain les libéra en disant :

– Nous aimons les Blancs. Leur sort dépend de l'attitude de Rhaba Yahna. S'il est vraiment converti au ngoïsme, ils auront la vie sauve.

Les deux hommes décidèrent de se rendre à la mission protestante. Le browning à la main, sans cesse menacés et insultés par les Noirs civilisés, mais, toujours protégés par les ngoïstes, ils évitèrent de traverser la Grand'Place et firent le tour des collines. Lorsqu'ils arrivèrent au temple, les quatre missionnaires l'avaient quitté. Ils les trouvèrent à la sacristie de l'église catholique, avec trois jeunes catéchistes noirs. Un messenger venait d'apporter au Préfet apostolique la rumeur que Rhaba Yahna ordonnait le massacre de quiconque n'était point noir.

Chacune des personnes présentes dans la sacristie s'était munie d'un subtil poison. Il semblait que les missionnaires protestants et le Prieur eussent toujours été des amis. Cobourg avait les bras croisés. Hanovre fumait une cigarette. Les missionnaires protestants priaient. Le Préfet apostolique regardait par la fenêtre l'incendie du quartier hindou, allumé par des indigènes civilisés, et paraissait absorbé dans la méditation.

– Hélas, il y a longtemps, dit-il, que j'ai prévu que la guerre en Europe signifierait la révolte en Afrique. Nous n'y avons échappé en 19.. que parce que les Noirs n'étaient pas organisés... L'Europe paie ses fautes séculaires, son âpreté à mettre l'Afrique en coupe réglée, son ignorance de l'âme indigène.

– Qu'importe de mourir, dit Cobourg, puisque nos parents et nos frères meurent aussi. Nous sommes privilégiés, car nous tomberons debout et le cœur fier, tandis que les nôtres périssent peut-être dans l'épouvante.

Un long silence se fit. Cobourg dominait l'heure d'un esprit magnanime et libre.

– Il n'y a pas, dit-il, d'empire durable d'une race naturelle sur une autre race naturelle. La domination ne peut conduire qu'à l'esclavage ou à la révolte... Quelles que soient nos erreurs, nous laisserons ici d'impérissables monuments.

– Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ?, dit Hanovre.

– La mort est encore la vie pour ceux qui savent, dit un des missionnaires protestants. Et c'est la plus belle des vies, la vie près de Christ.

Des clameurs confuses et stridentes, où se distinguaient les cris de « À mort », arrivaient jusque dans la sacristie.

– Frères, dit le Préfet apostolique, toute chose vient de Dieu. L'approche de l'instant du dernier soupir ne peut me faire oublier mes devoirs. Avant de succomber de la main de ceux que j'espérais rallier à la vérité, je veux les bénir. Ils ne sont pas coupables et, après Dieu, je n'ai aimé personne autant qu'eux.

Tous répondirent : « Nous vous suivrons. »

Il se fit apporter les vêtements épiscopaux, la mitre, l'étole, l'anneau d'améthyste, les gants et alla prendre à l'autel l'ostensoir. Il fit inviter les quarante catéchistes de la Mission à l'accompagner dans son suprême ministère, mais trente-sept avaient fui. Deux revêtirent la robe rouge et se placèrent à côté du symbole du calvaire.

La compagnie de policiers n'avait pas reçu d'ordre et contenait avec peine les milliers de Noirs qui, les uns en curieux, les autres avec des desseins hostiles, se pressaient au pied des collines sacrées. La foule avait des mouvements d'avance et de recul. Les policiers énervés perdaient petit à petit la maîtrise. Les passions haineuses, enflammées par l'ivresse et la nouvelle des ordres de Rhaba Yahna, s'allumaient au milieu des invectives, des injures, des chants de triomphe et des cantiques.

– Mort aux complices des oppresseurs ! Ceux qui ont poussé à la résignation ne valent pas mieux que les tyrans, criaient les Noirs civilisés.

– Ils sont de la vermine comme les autres. Ils sont des Blancs, ils doivent mourir.

– À mort les ennemis de Jéhovah, criaient les israélites.

Des athées, gesticulant et ricanant, affirmaient que les missionnaires étaient les suppôts hypocrites des Occidentaux. Des membres des sectes « Le Crocodile » et « L'Hyène » clamaient en chœur : « Mort, mort ! »

Toumba, entouré de ses moines, entendait, du haut de la colline Koulou, les cris de la multitude. Il était inquiet des rumeurs de massacre, car les prophéties ne prévoyaient pas l'effusion du sang des Blancs. Les missionnaires n'étaient-ils pas les hommes de Jésus ? N'avaient-ils pas apporté la bonne nouvelle de Ngoïe ? Le prophète ne les avait-il pas reconnus ?

Ses compagnons et lui descendirent la colline et arrivèrent au moment où des Noirs armés d'arcs et de flèches se mettaient aux premiers rangs des spectateurs pour les entraîner vers la cathédrale.

– Arrière, criait Toumba, les assassins des missionnaires ! La vie sauve aux précurseurs de Ngoïe ! Honneur aux Blancs ! Ils sont le bras de Lésa.

– Place à l'anachorète, criaient les Noirs les plus rapprochés de lui. C'est un redoutable jeteur de sorts ! Obéissance au moine ! Sa colère est terrible. Ne tuons pas les missionnaires.

– Respectez les ambassadeurs de la clémence de Lésa, les pères nourriciers de Ngoïe !, faisaient les moines de toutes leurs forces.

Mais leur voix ne dominait pas les chants et les vociférations des Noirs et ils n'avançaient guère dans leurs rangs épais.

En voyant le groupe solennel du Préfet apostolique, des enfants de chœur et des Blancs sortir lentement de l'église et s'arrêter à mi-chemin de la côte, la foule s'était tue. L'Angélus tinta.

Tandis que les Blancs et les enfants de chœur mettaient un genou en terre, le Préfet apostolique éleva l'ostensoir et fit avec lui le signe de la croix. « Dieu, dit-il, que ta miséricorde absolve mes bien-aimés noirs ! Pardonne à ma race ses fautes. »

Toumba s'écria : « Je voue aux tourments éternels les mânes de quiconque fera du mal aux précurseurs. »

Mais une grêle de flèches empoisonnées avait dardé. Le Préfet tomba, atteint au foie par l'une d'elles. Et tandis que les Noirs nationalistes tuaient les assassins à coup de browning, le Prieur était transporté dans la sacristie et étendu sur un lit improvisé de chasubles et d'étoles.

– Amis, fit-il, lorsqu'il eut recouvré un peu de ses forces, le Seigneur m'appelle auprès de lui. Frères protestants, nous vivons depuis des siècles dans la discorde. Je vous ai, quant à moi, toujours aimés. Vous, les évangélistes et nous les catholiques romains, nous poursuivîmes des buts élevés. Nous fûmes les seuls Blancs sur le sol africain à ne point penser à des intérêts pécuniaires. Nous voulions tous un peu plus de lumière et de bonheur pour nos chers

Bantous. Nous avons cru que nous les convertirions au christianisme. Je l'ai espéré pendant les quarante ans de ma vie de missionnaire... Les desseins de la Providence sont impénétrables... Peut-être a-t-elle voulu cela... Peut-être Ngoïe est-il le messager de Jésus.

Il s'affaiblissait et sa voix n'était plus qu'un souffle.

– Tous nous serons sauvés, frères, dit-il, car tous nous rendrons à Dieu un cœur pur de toute tache volontaire... J'ai tant aimé cette douce race. Bénissez-moi et soyez bénis.

À cet instant, un catéchiste protestant, le visage rayonnant de joie, vint annoncer que Rhaba Yahna, selon les dernières nouvelles, prenait parti pour les Blancs.

Le Préfet ne prononçait plus que des paroles sans suite : « Noirs... la plus religieuse des races... *Nunc dimittis servum*... Ngoïe Jésus Rédempteur... Je vois Dieu. »

La majesté d'une âme généreuse gagnant l'au-delà de la vie s'épandait sur son visage.

V

NOUS SOMMES INVULNERABLES

Une compagnie de soldats bakounas venait d'arriver à Tounkeia en avion. Le capitaine belge qui la commandait avait pris d'assaut la caserne des soldats de la force publique révoltés, fait une centaine de prisonniers, et donné l'ordre de les exécuter. Il lui restait à châtier les criminels et les pillards. Mais ils étaient introuvables. Il fut informé, par des Noirs civilisés qui avaient été des premiers incendiaires, qu'ils s'étaient réfugiés au temple ngoïste.

La nouvelle que Rhaba Yahna restait fidèle aux Européens produisait sur les Noirs une profonde terreur ; on s'attendait maintenant à un massacre général des Noirs non civilisés. La Grand'Place s'était vidée. Des chrétiens fuyaient vers leur demeure, mais la plupart cherchaient asile dans les églises et des ngoïstes tentaient en vain de se confondre dans leurs rangs.

Les trois collines étaient lourdes de monde. On voyait des groupes d'indigènes posés comme des essaims d'abeilles noires sur les clochetons et les gargouilles de la cathédrale et sur le clocher presbytérien. Une foule compacte et terrifiée s'agitait dans le temple ngoïste.

Le capitaine rangea sa compagnie au pied de la colline Koulou. Il envoya aux ngoïstes un parlementaire qui les somma de livrer les incendiaires et les pillards et les avisa qu'à défaut d'obéir, ils seraient traités comme les criminels eux-mêmes.

Seul, parmi les fidèles, Toumba cachait son inquiétude et gardait son sang-froid. Le visage illuminé, un genou en terre, il dit :

– Ngoïe a promis le salut pour le jour où les Blancs se prépareraient à de grands sacrifices humains en Europe, si à peu près tous les Bantous ont fait à cette époque l'échange du sang. La première condition est remplie, mais nous ne savons pas si la seconde l'est aussi. De plus, le grand missionnaire a été tué. Immolons une poule et un bouc devant les statues de Ngoïe et de Jésus. Si ces animaux meurent, au premier coup de machette, c'est que Jésus et Ngoïe nous protègent.

Tandis qu'il donnait ses ordres pour exécuter l'épreuve, le sacrificateur, un géant qui, hier encore, était un diacre catholique, s'approcha de la statue de Ngoïe et lui dit à voix basse :

– Tu es puissant. Montre-le. Que les deux têtes tombent au premier coup ! Nous te donnerons encore plus de nourriture. Tu en auras tellement que tu ne sauras qu'en faire : paniers de maïs et de manioc, poisson, viande, bière fraîchement fermentée.

Une femme connue pour son commerce avec les esprits de Ngoïe et de Mélika, s'approcha de la statue de Jésus : « N'es-tu pas le frère du Rédempteur ?, dit-elle. N'es-tu pas venu devant lui ¹ ? N'avez-vous pas le même père ? Aide-nous, car nous allons témoigner de lui. Nous te donnerons encore plus de nourriture. Aide-nous, aide ton frère, comme le jour où tu foudroyas les catéchumènes. »

On apporta trois corbeilles contenant de l'éleusine, du manioc et de la viande, ainsi qu'une branche d'acacia, une poule et un vigoureux bouc noir. Toumba donna la poule au sacrificateur qui, d'un seul coup, lui trancha la tête près de la statue de Ngoïe.

Le bouc était tenu en laisse par deux hommes. Il bondissait, se tordait et voulait s'échapper. Mais Toumba ayant mis à sa portée la branche d'acacia aspergée du sang de la poule et consacrée par des passes magiques, il finit par en manger quelques feuilles. C'était le plus heureux des présages.

Le géant amena la bête devant la statue de Jésus et fit tournoyer son grand coutelas, tandis que six hommes tenaient immobiles et tendus la tête et le corps de la victime. L'instrument s'abattit sur le cou de l'animal et instantanément la tête fut détachée.

– Frères, dit Toumba, en brandissant la dépouille sanglante, les Noirs ont échangé le sang. Les prophéties sont accomplies. Ngoïe et Jésus sont avec nous.

La vieille s'était hissée sur la chaise de récitation. Soudain, les yeux fermés et montrant le mur du fond du temple : « Ngoïe et Jésus sont là », dit-elle. Une hallucination collective s'empara des fidèles. Tous voyaient les saintes silhouettes du thaumaturge couvert d'amulettes et du Nazaréen portant sa croix. Ils se prosternèrent. Toumba, qui s'était jeté à terre comme les autres, se releva et dit :

¹ C'est-à-dire : tu es son frère aîné.

– Nous sommes invulnérables. Parlementaire, va dire à ton chef que nous ne livrons personne, et que les balles ne nous atteindront pas.

Les fidèles se massèrent sur le parvis et autour du temple. Les drapeaux noirs traversés de l'éclair furent déployés. Et conduits par Toumba, qui tenait en main une petite image en bois de Ngoïe, les femmes avec leurs nourrissons chevauchant leur flanc, les enfants aux grands yeux clairs, les vieux et les vieilles courbés, les fiers étudiants entourant leurs maîtres, les ouvriers en guenilles, les courtisanes, les moines, tous confiants et calmes, entonnèrent l'hymne « Ngoïe Jésus Rédempteur » et descendirent la colline sacrée.

Les soldats bakounas avaient entendu le parlementaire rapporter au capitaine la réponse de Toumba, ainsi que l'apparition de Ngoïe.

Lorsque les étendards flottèrent et que la muraille vivante s'ébranla, ils frémirent, mais l'officier resta maître de lui.

Un vieux sergent s'approcha et lui dit à voix basse : « La troupe ne tirera pas. »

Il se porta vivement devant les askaris et leur commanda de charger leurs armes. À l'ordre de « Feu », quelques dentelles en pierre de la cathédrale gothique furent brisées.

– Capitaine, dirent-ils, nous avons obéi, nous avons obéi ! Mais Ngoïe et Jésus étaient dans nos fusils.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la troupe, les ngoïstes chantaient encore.

VI

L'EMPEREUR

Après la victoire de Toumba, la foule fut partagée entre des sentiments divers. Quelques ngoïstes débordaient de joie, mais d'autres craignaient les représailles de Rhaba Yahna, tandis que les civilisés et les musulmans redoutaient les excès des vainqueurs. Enfin, le bruit courait qu'une grande nouvelle venait de parvenir à Tounkeia.

Mais la multitude était si dense qu'un petit nombre de personnes seulement pouvaient en prendre connaissance.

La guerre était évitée. Les États-Unis d'Europe venaient d'être proclamés à Versailles et l'Association des Nations mettait fin à la mission historique des Européens en Afrique.

L'opinion dominante parmi les spectateurs était que les prophéties de Ngoïe s'accomplissaient, mais la victoire des ngoïstes paraissait encore douteuse.

De gigantesques avions arrivaient du Nord et se posaient sur le terrain de l'aérodrome. L'inquiétude des spectateurs devint du désespoir lorsqu'ils surent que les avions débarquaient Rhaba Yahna et ses troupes. Des groupes de civilisés, qui s'étaient ralliés au ngoïsme quelques heures auparavant, se rhabillaient, puis couraient, qui à droite, qui à gauche, pour gagner la brousse ou les églises. Dans la foule affolée, Cobourg et Hanovre circulaient librement et des bandes de Noirs sollicitaient leur protection.

Au milieu de la Grand'Place, Toumba était entouré de moines et de nationalistes, dont l'ardeur religieuse augmentait dans le danger. Il venait d'apprendre l'arrivée du roi. « Ngoïe et Jésus, dit-il, nous ont rendus invulnérables ; si le Bakouna trahit, il tombera mort devant moi. »

Il se dirigea vers le quartier hindou à la rencontre du souverain. À sa vue, des ngoïstes, transportés de fureur religieuse, frappaient et piétinaient des civilisés.

– Souffle incarné, disaient-ils, sauve-nous ! N'as-tu pas la puissance de Ngoïe ?

Comme il rencontrait les soldats révoltés qui, la corde au cou, allaient aux supplices, il leur promit la troisième vie.

Lorsqu'il fut en présence du roi, il l'interpella sur un ton menaçant : « Choisis entre la vie et la mort, dit-il, viens-tu pour les Noirs ou pour les Blancs ? »

– Mes ancêtres ne m'ont-ils promis que si je sacrifiais à Ngoïe, je serais grand, très grand ? Mes ancêtres mentent-ils ?

Le soleil couchant criblait de ses rayons cuivrés les montagnes saintes lorsque la cour et l'escorte royale pénétrèrent dans la cité par le quartier hindou incendié. Une tribune, couverte de peaux de léopards, avait été dressée par les soldats noirs au bas de la colline Koulou.

Les troupes avaient à leur tête des officiers belges et indigènes. La Grand'Place s'encadrait d'askaris et de cavaliers dont le couvre-nuque de cheveux tressés flottait à la brise. Vingt avions de bombardement, quatre-vingts canons et un bataillon de fantassins armés d'arcs et de mitrailleuses traversèrent à vive allure le quadrilatère et se déployèrent en demi-cercle autour de la tribune. La musique de l'hymne « Ngoïe Jésus Rédempteur » retentit toute proche, annonçant l'arrivée de Rhaba Yahna.

Cent cinquante danseurs couverts de peaux de bêtes marchant d'un pas lent et allongé, ou sautant en brandissant leurs javelots, puis cent danseuses drapées de voiles jaunes, qui scandaient leurs pas sur la musique sacrée, apparurent les premiers au carrefour du quartier asiatique. Venaient ensuite, au milieu de cavaliers au masque terrifiant et de canons sur leurs affûts, les représentants hindous, chinois et européens de l'Association des Nations, suivis des dignitaires bakounas. Derrière eux, sous les plis du drapeau noir strié de blanc, s'avançaient demi-nus et la tête rasée, Toumba et ses moines. Orné de plumes, de perles et de charmes, au milieu d'un groupe de médecins indigènes, le grand féticheur était accompagné de deux médiums. Une troupe de cinq à six cents êtres humains, en proie à une frénésie gesticulatoire, se montra enfin. Elle entourait un char traîné par quatre éléphants. On distinguait des Noirs en chlamydes et en pagnes, des femmes indigènes au buste peint en rouge et en blanc, des Noirs civilisés qui déchiraient leurs vêtements, des nains bondissants. C'étaient les parents, amis et courtisans de Rhaba Yahna qui clamaient ses louanges au son des xylophones, des cithares, des gongs et des cuivres.

– Il n'y a que toi ici !

– Tu es le père des hommes et des choses !

– Voici l'invincible !

- Salut au maître de l'eau, du sol, du feu et du ciel !
- Gloire au plus grand que le soleil !
- Voici celui dont les terres ne finissent pas !
- L'Europe t'a reconnu !
- Il y a ici autant d'hommes que de fourmis dans une termitière, mais nous ne voyons que toi, que toi !

Sur le char se tenait debout le roi, constellé de pierreries et coiffé d'une tiare ornée de plumes d'autruches et de perroquets. Il avait à la main une canne fourchue où étaient sculptés les bustes de Ngoïe et de Jésus. Huit de ses fils soutenaient sa robe de satin blanc et quinze de ses femmes se tenaient derrière lui. Lorsqu'il atteignit la colline Koulou, le silence se fit. Toumba et les moines s'agenouillèrent, tandis que les délégués de l'Association des Nations étendaient vers le souverain leur bras droit. Il dit :

– Les chefs des nations du monde m'ont fait empereur de toutes les terres d'Éthiopie. J'ai consulté mes ancêtres qui m'ont répondu : « Les chefs des nations ont bien agi, car tous les Noirs ont le même sang et les Blancs ne savent pas gouverner les Noirs ; sois juste et sans pitié, car il faut que l'ordre règne. » Toute chose est à moi. Les étrangers me paieront tribut pour les villes, les mines et les terres. J'appellerai à mon conseil des Noirs de l'autre côté du grand lac¹ et des hommes d'un haut rang. Que des Européens en fassent partie aussi : car ils connaissent de bonnes malices et savent beaucoup de choses. Que celui qui les frappe ait la tête tranchée ! J'ai parlé comme me l'ont prescrit Ngoïe et mes ancêtres. Allez tous en paix dans le bien.

¹ D'origine américaine.

ANNEXE

PREFACE ¹

Toutes les races du monde évoluent. Ce que nous appelons le progrès de l'humanité n'est que le mouvement représenté par l'ensemble de ces évolutions. Toutefois, ce mouvement est déterminé par des causes qui varient d'intensité selon les circonstances et les milieux, et le graphique qu'on en pourrait tracer est bien loin d'avoir toujours et partout comme base le même rayon. Aussi ne saurait-on additionner ni mettre en parallèle les évolutions des différentes sociétés humaines. Quoique, d'une manière générale, elles paraissent suivre des directions analogues, elles ne s'effectuent point de concert : les unes vont plus vite que les autres ; certaines, après des débuts rapides, s'attardent ensuite durant des siècles et leur courbe ascensionnelle, qui s'est élevée d'abord presque verticalement, demeure voisine de l'horizontale pendant une période plus ou moins longue ; souvent, c'est l'inverse qui a lieu, et la marche en avant ne se déclenche qu'à la suite d'une stagnation dont on aurait pu croire qu'elle ne cesserait jamais.

Ce dernier cas est celui de la plupart des populations noires de l'Afrique et particulièrement des sociétés établies dans la portion centrale de ce continent. À peu près complètement isolées du reste de l'humanité au cours de milliers d'années, elles n'avaient pas, jusqu'à une époque toute récente, reçu cette sorte de coup de fouet de l'extérieur, qui a précipité tant de sociétés asiatiques et européennes sur la voie du progrès. Lorsque nous sommes entrés en contact avec elles, nous les avons trouvées dans un état vraisemblablement très voisin de celui où elles étaient deux mille ans auparavant, et nous avons eu l'impression qu'elles y demeureraient éternellement. Mais voilà que, brusquement, nous avons abattu les murailles qui, depuis le début, les avaient préservées de toute influence du dehors. Par des brèches nombreuses et largement ouvertes se sont introduites des idées nouvelles, qui avaient mis des siècles à mûrir chez nous, ne s'y développant que lentement et progressivement, et qui, d'un coup, sont tombées toutes faites au sein d'un monde auquel elles s'imposaient sans qu'il pût les comprendre.

¹ Texte de M. Maurice Delafosse, ancien gouverneur des colonies, professeur à l'École coloniale et à l'École des langues orientales, qui figurait en préface dans l'édition originale de 1926.

De ce heurt imprévu entre deux civilisations, dont l'une avait marché alors que l'autre était restée stationnaire, il en résulte fatalement une période de trouble et de malaise dont on se demande quelles seront la durée et l'issue. La culture européenne détruira-t-elle l'édifice social africain et y substituera-t-elle l'édifice social européen ? Ou bien la civilisation africaine résistera-t-elle victorieusement à l'emprise de la civilisation européenne ? Ou encore, des réactions réciproques de l'une sur l'autre, naîtra-t-il une civilisation intermédiaire, qui conservera le fond africain en le déguisant sous une vêtue européenne ?

Telles sont les questions que s'est posées M. Paul Salkin, qui est un juriste éminent et un profond penseur. Ancien professeur de droit dans une université de Belgique, appelé à exercer au Congo les fonctions de magistrat et actuellement conseiller à la cour d'appel du Katanga, il a observé, avec une consciencieuse objectivité, les faits dont il a été témoin au cours des longues années de ses séjours dans l'Afrique centrale. En 1920, il avait exposé le fruit de ses premières méditations dans un ouvrage intitulé *Études africaines*, qui eut un grand retentissement et qui est d'un sociologue averti en même temps que d'un colonial très bien informé. Il y avait décrit l'organisation des sociétés noires du groupe bantou, analysé leurs conceptions, étudié les changements que peut apporter dans leur fonctionnement normal l'intervention européenne, et discuté le bien et le mal devant résulter de ces changements pour l'avenir de ces sociétés elles-mêmes et, indirectement, pour l'avenir des colonies dont elles constituent le capital humain.

Depuis l'apparition de ce livre, des événements se sont produits, rendant plus angoissants les problèmes de l'évolution noire sous la poussée d'idées venues d'Europe et déformées en Afrique par la mentalité des indigènes qui les accueillent. Certaines prédications évangéliques, en se combinant avec l'exaltation mystique des races autochtones, ont abouti çà et là à une sorte de compromis entre la religion et la superstition, que l'on appelle le « kibanguisme » au Congo belge, du nom d'un indigène – Kibango – qui s'en est constitué l'apôtre, et dont la diffusion semble une menace pour l'équilibre des sociétés noires. En même temps, une propagande obscure, qui paraît se rattacher par ses tendances à ce qu'on dénomme le mouvement bolcheviste, vient parfois contrecarrer les efforts déployés par les gouvernements coloniaux en vue d'affermir les principes d'autorité et de discipline. D'autre part, ces efforts eux-mêmes ne se manifestent pas toujours ni partout dans un sens identique : tantôt la politique suivie vise à européaniser les indigènes, tantôt elle se propose le maintien des coutumes

locales. Même dans ce dernier cas, le développement matériel, l'importance croissante des exploitations industrielles, l'extension qui en résulte du salariat et de la propriété individuelle, ne manquent point de porter préjudice à la vieille armature collectiviste des sociétés noires. Il faut enfin tenir compte des progrès de l'instruction et de la christianisation.

Ce sont les résultats possibles de l'action, simultanée mais divergente, de tous ces facteurs divers que M. Paul Salkin a exposés dans son présent ouvrage. À vrai dire, celui-ci est une étude de sociologie coloniale au même titre que les *Études africaines* qui l'ont précédé. Mais, pour rendre ses développements moins arides et aussi pour leur donner plus de vie, l'auteur les a concrétisés, en quelque façon, sous la forme d'un récit dont il reporte les épisodes dans le futur.

Que l'on ne s'y trompe pas cependant : son nouveau livre n'est point une œuvre d'imagination ni un roman prophétique ; c'est un aperçu, mûrement réfléchi, de l'aboutissement d'une évolution sociale dont la progression normale se trouve contrariée par des forces inadaptées au milieu dans lequel elles agissent.

Paris, le 10 juillet 1926
Maurice DELAFOSSE

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	5
LIRE PAUL SALKIN AUJOURD’HUI.....	11
LIVRE PREMIER	21
I. L’anniversaire.....	23
II. À Léopoldville.....	29
III. La nouvelle.....	33
IV. Le cortège.....	36
V. La séance académique.....	42
VI. Au parc de l’Égalité.....	51
LIVRE II.....	55
I. Au cœur de l’Afrique.....	57
II. Visite au planteur noir.....	61
III. À l’abbaye de Saint-Denis.....	64
IV. Le homestead.....	67
V. Le roi Rhaba Yahna.....	71
VI. Les joutes sacrées.....	75
VII. La consultation des ancêtres.....	84
VIII. La couleur des dieux.....	88

LIVRE III.....	91
I. Vie et mort de Ngoïe	93
LIVRE IV	123
I. La prophétie du Boiteux	125
II. L'alerte	129
III. À l'Université nationaliste.....	132
IV. La tourmente	138
V. Nous sommes invulnérables	146
VI. L'empereur	149
ANNEXE.....	153
Préface de Maurice Delafosse	155

**PUBLICATIONS DES ARCHIVES & MUSEE DE LA LITTERATURE
CONSACREES A L'AFRIQUE CENTRALE**

COLLECTION « DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE DES FRANCOPHONIES »

N'allez pas là-bas !

Le séjour de Charles Warlomont au Congo (1887-1888), ses écrits (journal, lettres) et leur réception par son frère Max Waller

Par Émile Van Balberghe et Nadine Fettweis. Préface de Jean Stengers
650 pages – 2 volumes – avec une carte géographique

Aux pays du Fleuve et des Grands Lacs

Chocs et rencontres des cultures (de 1885 à nos jours)

Par Antoine Tshitungu Kongolo

Préface de Marc Quaghebeur

Cette anthologie rassemble, d'une part, des corpus belges axés sur l'Afrique centrale et, d'autre part, des textes du Burundi, du Congo et du Rwanda, depuis 1885 à nos jours.

444 pages

À paraître

L'Afrique au miroir des littératures. Nomen est omen

Mélanges offerts à Valentin-Yves Mudimbe

Édités par Mukala Kadima-Nzuji et Sélom Komlan Gbanou

Des mille collines aux neuf volcans

Marie Gevers

Introduction de Valentin-Yves Mudimbe

REVUE « CONGO-MEUSE »

N°1 **Écrire en français en Belgique et au Congo** (1997)

N°2-3 **L'Œil de l'autre** – 2 tomes (1998-1999)

À paraître

N° 4 **Silhouettes et destins** – 2 tomes (2000-2001)

COLLECTION « PAPIER BLANC ENCRE NOIRE »

**Cent ans de littérature francophone en Afrique centrale
Zaïre, Rwanda, Burundi**

Dossier comprenant un cahier en couleurs de peintures coloniales belges et des premiers
imagiers africains
80 pages

Cent ans de littérature au Zaïre. Regards croisés

Actes du colloque de Kinshasa (1^{er} et 2 décembre 1995)
392 pages

Théâtre africain. De l'écriture dramatique au jeu scénique

Actes du colloque de Yaoundé (27-31 mai 1997) en coproduction avec l'IIT
152 pages

COLLECTION « ARCHIVES DU FUTUR »
(PUBLIÉE AUX ÉDITIONS LABOR)

Papier blanc, encre noire

Cent ans de culture francophone en Afrique centrale

Collectif édité sous la direction de Marc Quaghebeur,
par Émile Van Balberghe,
avec la collaboration de Nadine Fettweis et Annick Vilain
Ces ouvrages mettent en exergue les grands écrivains d'Afrique centrale, mais aussi les
œuvres de fiction que les Belges ont consacrées au Zaïre, Burundi et Rwanda
690 pages - 2 volumes

Le Petit Belge avait vu grand

Une littérature coloniale

Pierre Halen
Réflexion actuelle sur un passé qui a durablement imprégné les consciences
398 pages

ACHEVE D'IMPRIMER EN DECEMBRE 2001
SUR LES PRESSES D'INTEROFFSET
A BRUXELLES
POUR LE COMPTE DES
ARCHIVES & MUSEE DE LA LITTERATURE